

JUNKPAGE

QU'EST-CE QU'ELLE A MA GUEULE ?



Numéro 52
JANVIER 2018
Gratuit

li-run[®]

présente

Marathon de Bordeaux

MÉTROPOLE

BÉNÉVOLE
DE LA
MÉTROPOLE

24
MARS
2018

.....
**DEVENEZ
VOLONTAIRE**

ET VIVEZ LE MARATHON AUTREMENT !
.....

Inscrivez-vous sur :

www.MarathonDeBordeauxMetropole.com

  [MarathonBordeauxMetropole](#)

 Clear Channel

 **Mérignac**

 **Pessac**

Mairie
de **Talence**

 **BORDEAUX
MÉTROPOLE**

 **BORDEAUX
MÉTROPOLE**

 **BORDEAUX
MÉTROPOLE**

Sommaire

8 MUSIQUES

ÉRIC LEGNINI
PETIT FANTÔME
DEBOUT DANS LES CORDAGES
SEMAINE DU SON

12 EXPOSITIONS

BERNARD PLOSSU
DAVID HOCKNEY
EMMA REYES
ELIZ BARBOZA,
EMMANUELLE LEBLANC
& YVETTE DE LA FRÉMONDIÈRE
PIETRO ALBERTI
BERTRAND DEZOTEUX

20 SCÈNES

LE MOIS DE LA DANSE
TRENTÉ TRENTÉ
BESS DAVIES & TOM LINTON
UN CHAPITEAU EN HIVER
NO LAND DEMAIN ?
JUSQUE DANS VOS BRAS
CATHERINE MOURIEC,
SOPHIE BANCON & PATXI UZCUDUM

30 LITTÉRATURE

JEAN HARAMBAT
MARC PAUTREL

34 JEUNESSE

36 ARCHITECTURE

VIRGINIE GRAVIÈRE

38 FORMES

40 GASTRONOMIE

44 ENTRETIEN

BERTRAND BURGALAT

46 PORTRAIT

OLIVIER DEMANGEAT



D.R.

LA MORT DE LA NUANCE

Une sorte de principe caché semble régir les attitudes contemporaines : l'alternative radicale. Par là, je veux signaler le fait que j'observe fréquemment et qui m'étonne toujours que beaucoup de gens adoptent systématiquement dans une situation donnée une position extrême qui ne laisse place à aucun jeu. Alors que toute expérience propose une infinité de possibilités variées, nos contemporains choisissent toujours un peu les mêmes qui s'opposent radicalement sur le spectre de l'action. Il s'ensuit un appauvrissement de l'expérience qui tient d'ordinaire aux mélanges subtils. Dominant de fait autour de nous des attitudes outrées qui se bloquent dans leur propre exagération. Comme si personne ne prenait au sérieux ce qui n'attire pas tout de suite l'attention et ne postule pas une attitude. La mort de la nuance. Mais ce qui est le plus symptomatique de l'époque, me semble-t-il, c'est que ce sont les mêmes personnes qui, en un tour de main, passent d'une position extrême à l'autre, en sautant allègrement par-dessus tout l'éventail des autres possibilités. Les assis la journée longue qui se mettent à courir frénétiquement, les adeptes de la *junk food* qui se tournent tout d'un coup vers le bio, les consommateurs d'images violentes qui en rajoutent dans la convivialité. Ils n'agissent plus, mais réagissent, et surtout réagissent de manière hyperbolique comme pour conjurer inconsciemment un tort lui-même exagéré. On a parfois l'impression que la vie sociale se fige dans des comportements excessifs qui ripostent à leur propre excès par un excès en sens inverse. Ainsi saute-t-on sans s'en rendre compte d'un comportement donné au comportement absolument opposé, immolant de fait les gradations douces, les positions intermédiaires. Entre les deux pôles opposés, il ne reste plus rien. Le vide de toute évolution lente et progressive. Tout ce qui fait le sel de l'expérience, à savoir les variations et les décalages, est sacrifié sur l'autel de la radicalité. Dès que notre contemporain fait quelque chose, il le fait à fond, pour quelques heures, puis, pour compenser cet excès, se met à faire la chose inverse avec la même ferveur, oscillant dès lors comme une boule de billard entre des butoirs antinomiques. Il croit ainsi, en allant continuellement d'un pôle extrême à l'autre, vivre une expérience riche et large, alors même qu'il n'en occupe que les deux emplacements les plus figés et les plus creux. Si cette attitude demeurerait dans le champ des comportements observables comme une tendance risible à l'exagération, elle ne serait pas si problématique et constituerait simplement un nouvel élément de la comédie sociale. Mais elle déteint elle-même sur la manière de penser et de sentir. Les réseaux sociaux eux-mêmes, qui forment souvent des associations invisibles de solitaires, accentuent cette alternative radicale. Chacun se doit d'adopter une position tranchée pour se démarquer de la foule anonyme des avatars numériques, de sorte que tout débat, à savoir tout art de la différence et de la nuance, devient de plus en plus impossible à cause de cette outrance dans des positions qui se veulent radicales. Mais l'un des malheurs du radical est d'être souvent épris d'une exigence qui le dépasse par le péril qu'elle lui fait courir. Si ses idées étaient mises en œuvre, cela se ferait directement à ses dépens, et il serait la première victime de sa radicalité.

Sitting, Andreas Englund,
dans le cadre de l'exposition collective
Super-Héros, jusqu'au 20 janvier 2018,
Spacejunk Bayonne.
www.spacejunk.tv
[Lire page 18]
© Andreas Englund

Prochain numéro le 29 janvier

Suivez **JUNKPAGE** en ligne sur **tumblr.** > journaljunkpage.tumblr.com

 **ISSUU** > issuu.com

 > [Junkpage](https://www.facebook.com/junkpage)



JUNKPAGE est une publication d'Évidence Éditions ; SARL au capital de 1 000 €, 32, place Pey-Berland, 33 000 Bordeaux, immatriculation : 791 986 797, RCS Bordeaux. **Tirage** : 20 000 exemplaires.
Directeur de publication : **Vincent Filet** / Secrétariat de rédaction : **Marc A. Bertin** / Rédaction en chef : redac.chef@junkpage.fr / Direction artistique & design : **Franck Tallon**, contact@francktallon.com /
Assistantes : **Emmanuelle March**, **Isabelle Minbielle** / Ont collaboré à ce numéro : **Julien d'Abriçon**, **Didier Arnaudet**, **Bruce Bégout**, **Marc A. Bertin**, **Cécile Broqua**, **Sandrine Chatelier**, **Henry Clemens**, **Anna Maisonneuve**,
Stéphanie Pichon, **Jeanne Quéheillard**, **Joël Raffier**, **Xavier Rosan**, **José Ruiz**, **David Sanson**, **Nicolas Trespallé** / Correctrice : **Fanny Soubiran** / Fondateurs et associés : **Christelle Cazaubon**, **Serge Demidoff**, **Vincent Filet**,
Alain Lawless et **Franck Tallon** / Publicité : **Claire Gariteai**, c.gariteai@junkpage.fr, 07 83 72 77 72 **Clément Geoffroy**, c.geoffroy@junkpage.fr, 06 60 70 76 73 /
Administration : **Julie Ancelin** 05 56 52 25 05
Impression : Roularta Printing. Papier issu des forêts gérées durablement (PEFC) / **Dépôt légal à parution** - ISSN 2268-6126 - OJD en cours
L'éditeur décline toute responsabilité quant aux visuels, photos, libellés des annonces, fournis par ses annonceurs, omissions ou erreurs figurant dans cette publication. Tous droits d'auteur réservés pour tous pays, toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, ainsi que l'enregistrement d'informations par système de traitement de données à des fins professionnelles sont interdits et donnent lieu à des sanctions pénales. Ne pas jeter sur la voie publique.



Juliette Gréco - D.R.

68/18

À la faveur de la commémoration des 50 ans de Mai 68, l'association Monoquini propose le cycle « Désordre », une programmation de films rares en prise avec le climat de l'époque, mêlant dans des œuvres hybrides et déconcertantes, subversion carabinée, liberté narrative et invention formelle, critique et mise à mal des normes sociales, expérimentations collectives. Ce mois-ci, honneur à Jacques Baratier, cinéaste natif de Montpellier, dont on fête le centenaire, avec deux documentaires rares auscultant la jeunesse de Saint-Germain-des-Prés à vingt ans d'écart.

DÉSORDRE 1 : Désordre + Le Désordre a vingt ans, mardi 30 janvier, 20 h 45, Utopia. <http://monoquini.net>



D.R.

CULTE

Retour tant attendu du cycle déviant Lune Noire au cinéma Utopia ! Mets de choix avec *La Cible (Targets)* de Peter Bogdanovich. Ce premier film, produit par Roger Corman, en 1968, inspiré de la tuerie perpétrée par Charles Whitman en août 1966 sur le site de l'Université du Texas, livre une vision prémonitoire de l'effondrement des utopies du *Flower Power* provoqué par les meurtres de la « famille » Manson et le traumatisme d'Altamont, enterrant d'un geste lucide et clinique la fiction horrifique telle qu'elle existait pour l'inscrire cruellement dans le réel.

Lune Noire : Targets, jeudi 18 janvier, 20 h 45, Utopia www.lunenoire.org



Olivier Bourdeaut - © Finitude

PLUME

La Ville de Pessac accueille, en partenariat avec la librairie 45° Parallèle, Olivier Bourdeaut, le 27 janvier, à 18 h, à la médiathèque Jacques-Ellul. Cette rencontre s'inscrit dans le cadre des Rencontres Littéraires initiées par la ville pour la saison culturelle 2017-2018 et sera animée par Véronique Morel-Muraour, professeur de lettres en classes prépa du lycée Montaigne. L'écrivain nantais, auteur du best-seller 2016 *En attendant Bojangles*, revient avec *Pactum salis*, histoire improbable d'une amitié entre un paludier misanthrope et un agent immobilier ambitieux.

Rencontre littéraire : Olivier Bourdeaut, samedi 27 janvier, 18 h, médiathèque Jacques-Ellul, Pessac (33600). www.mairie-pessac.fr



Manuel Hermia - D.R.

BEAT!

Aux sources de la Jalle et de l'Eau Bourde, les communes de Saint-Jean-d'Ilac, Martignas, Cestas et Canéjan se sont unies pour offrir une affiche commune : Jallouborde, « Le jazz aux sources ». Deux week-ends durant : La Pie Swing, Les Swing'Hommes, Jazz For Kids, Manuel Hermia Trio, Hamak, Hot Swing Sextet, Nicola Wayne Toussaint, Michel Foizon et Gladys Amoros. Swing manouche, standard, blues, jazz rock, de 3 à 103 ans, une invitation à célébrer tous les genres du style en famille ou entre amis, que l'on soit néophyte ou fin connaisseur.

Jallouborde#9, du vendredi 19 au samedi 20 janvier et du vendredi 26 au samedi 27 janvier.



© King Kong

APPEL

Pour sa 3^e édition, le concours d'idées Installe-toi chez King Kong invite étudiants et diplômés en architecture à investir l'espace galerie de l'atelier à travers une installation sur le thème : « Passages ». Les candidats sont libres de l'interpréter en fonction du lieu. Le lauréat dispose d'une subvention de 1500 € pour la réalisation de l'installation. Date limite de réponse : lundi 12 février avant minuit. Objectif : valoriser les autres formes que l'architecture peut prendre au-delà du travail de création et de construction de bâtiments, convier des architectes pour révéler un lieu qui se prête à l'appropriation artistique.

www.kingkong.fr



© Sophie Bassouls/Sygnal/Cortis

LETTRES

À l'occasion de la parution de *Psaume 44* (Fayard, 2017), son dernier texte encore non traduit en français, l'association Lettres du monde s'associe à Pascale Delpech, traductrice, et Christophe Dabitch, auteur, pour rendre hommage à l'œuvre de Danilo Kiš. Écrivains, traducteurs et essayistes proposent de (re)découvrir cet auteur européen majeur, qui a vécu à Bordeaux, par des échanges, des rencontres, des lectures et une exposition. Disparu prématurément, en 1989, Danilo Kiš était pressenti pour le prix Nobel de littérature, distinction obtenue par un seul auteur originaire d'ex-Yougoslavie, Ivo Andrić.

Retour à Danilo Kiš, du mardi 16 au samedi 27 janvier. lettresdumonde33.com



© Equipo Crónica, El intruso, 1969

! POP!

Du 9 janvier au 16 février, l'Instituto Cervantes présente une exposition de dessins consacrée au groupe Equipo Crónica, véritable pionnier du pop art en Espagne. Fondé en 1964 par Rafael Solbes (1940-1981), Manolo Valdés (né en 1942) et Juan Antonio Toledo (né en 1940), leur mélange est unique : un peu réalistes, un peu critiques, assez pop, pratiquant citations picturales, anachronismes et pastiches doux-amers. Le tout est assez jubilatoire et bon enfant, mais pas joyeux, car l'ombre du franquisme est présente tout au long de leur œuvre.

« Equipo Crónica », du mardi 9 janvier au vendredi 16 février, Instituto Cervantes. Vernissage le 9 janvier, à 18 h.



Julia Deck. © Hélène Bamberger

LINDON

Les Éditionnelles, manifestation littéraire originale créée par la Ville de Poitiers en 2015, permettent la rencontre entre le public, une maison d'édition et ses auteurs. Les Éditionnelles font appel à des éditeurs ayant une politique éditoriale singulière, promouvant des auteurs connus ou émergents. Après Julliard, Actes Sud et Flammarion, les Éditionnelles donnent carte blanche aux éditions de Minuit, du 27 février au 16 mars. Sont attendus : Tanguy Viel, Anne Simonin, Éric Laurent, Julia Deck, François Bon, Maxime Decout, Anne Godard, Pierre Bayard...

Éditionnelles : carte blanche aux éditions de Minuit, du mardi 27 février au vendredi 16 mars, médiathèque François-Mitterrand, Poitiers (86000). www.grandpoitiers.fr

MY PLAY- GROUND HAS NO RULES*

* Mon terrain de jeu n'a pas de règles

PULLIN
CREATION FRANÇAISE
BORDEAUX - ARCACHON

www.pull-in.com
#pullininstagram #pullinammy



© Studio 255



© Gabrielle Duplantier



© Pierre Planchenaut



© Christophe Reynaud De Lage

CORPUS

Dans ce théâtre physique, à la fois burlesque et inquiétant, la scène devient l'intérieur fantasmagorique d'un être vivant composé par les artistes et le public. C'est une histoire de rencontre, une ode à la transformation. NB : « Du fait du caractère inédit de l'expérience, nous ne pouvons pas être certains de son déroulement. Toutefois, il n'y a aucune raison de craindre un débordement dangereux et les risques physiques sont uniquement pris par les interprètes. »

Dans le ventre de la ballerine, Cie Anomalie & ..., Jean-Benoît Mollet, jeudi 11 janvier, 20 h 30, Auditorium, Agora PNC Boulazac Aquitaine, Boulazac (24750) www.agora-boulazac.fr



D.R.

REGARDS

Les étudiants, du parcours « Le temps scellé » en 1^{er} cycle, de l'École supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux se sont infiltrés dans les événements culturels importants de leur ville – Chahuts et le FIFIB – et se sont installés avec leurs caméras et micros, suivant les acteurs et le public, réfléchissant, questionnant et dérangent. La projection le 17 janvier au cinéma Utopia de ce « documentaire » rend compte de ces rencontres riches et improbables. Entrée libre et gratuite.

Le temps scellé, mercredi 17 janvier, 11 h, Utopia. www.ebax.fr

AGUR

« Pour cette terre inondée de brume et peuplée de légendes, il faut aussi oublier ses précautions et ses usages. Car au Pays basque il ne peut y avoir de certitudes mais seulement des impressions ; pas d'itinéraires mais de simples errances. C'est ce spectacle intime et généreux que tentent d'illustrer les photographies de Gabrielle Duplantier. Son voyage s'essaie à cet inventaire toujours incomplet de chemins qui ne mènent nulle part et de routes abandonnées, noircies de pluies silencieuses. Pour dire ce Pays basque qui n'accepte que des regards empreints de lenteur et d'humilité. » Xabi Molia

« Regards sur le Pays basque », Gabrielle Duplantier, jusqu'au samedi 10 février, bibliothèque de Bordeaux Mériadeck bibliotheque.bordeaux.fr



CLAP

Cette année la thématique est : « Aux frontières ». Depuis vingt ans, la ligne éditoriale de l'association est « Oser, créer, provoquer » ; l'objectif du festival est de promouvoir l'art du court métrage, un cinéma original, et de participer à la promotion d'une culture cinématographique pour chacun. Cet appel est ouvert à tous : amateurs comme professionnels. Les réalisateurs ont jusqu'au dimanche 25 février pour déposer leurs courts métrages (15 minutes maximum) sur le site du festival. Les œuvres sélectionnées seront diffusées fin mars.

www.coupe-court.com

FANTASIE

« Vraie fête de la jeunesse et de la danse », disait Jean Cocteau à propos du ballet *Les Forains*, qui lança la carrière de Roland Petit. Anthony Égéa et l'Opéra de Limoges ont remis à l'honneur la partition de Sauguet en un ballet urbain au confluent du classique et du hip-hop, un métissage festif et détonant. En 1945, des forains installent leur théâtre sur une place de village. 70 ans plus tard, sur cette place se réunissent des jeunes pour un *show* de rue sous le regard curieux des badauds. Derrière les numéros cocasses, l'inquiétude du lendemain.

Les Forains, ballet urbain, Compagnie Révolution mardi 23 janvier, 20 h 30, grande salle du théâtre, Les Treize Arches, Brive-La-Gaillarde (19100). www.lestreizearches.com jeudi 25 janvier, La Manoque, Tonneins (47400). www.mairie-tonneins.fr



© Ville de Lormont

FACES

Du 16 janvier au 17 février 2018, la Ville de Lormont accueille la nouvelle exposition de Luc Detot, au Pôle culturel du Bois fleuri. L'artiste y dévoile une série d'œuvres éclectiques autour de l'un de ses thèmes de prédilection : le visage. Soit des figures aux yeux obstinément clos, dessinés au crayon sur de grands formats, résultant de cette investigation menée avec pugnacité. À cette longue galerie de têtes succèdent aujourd'hui de nouvelles peintures. Les mêmes visages y apparaissent par fragments, sous diverses couches de glaces colorés.

« Figura », Luc Detot, du mardi 16 janvier au samedi 17 février, Pôle culturel du Bois Fleuri, Lormont (33310) Vernissage le 16 janvier, à 18 h www.lormont.fr



D.R.

RAIL

Installées dans un ancien entrepôt ferroviaire bordelais, construit en 1859, les Archives Bordeaux Métropole disposent de fonds exceptionnels permettant de montrer les profonds bouleversements que connaissent le territoire métropolitain, ses paysages et ses habitants avec l'arrivée du chemin de fer et son formidable développement. « Bordeaux et la folie du chemin de fer, 1838-1938 » illustre la transformation des paysages urbains, en présentant une sélection de documents écrits ou figurés majeurs pour comprendre l'histoire du chemin de fer à Bordeaux.

« Bordeaux et la folie du chemin de fer, 1838-1938 », jusqu'au vendredi 27 avril, Archives Bordeaux Métropole.



CHALLENGE

Hacketafac est un concours d'innovation étudiant, lancé par l'université de Bordeaux, pour créer les nouveaux usages du campus. Lancement le 8 janvier et clôture le 8 mars. Un message : « Transforme ton campus ». 100 000 € de dotation. 8 défis préexistants : culture et patrimoine, espaces et locaux, environnement et énergie, pédagogie, accessibilité et mobilité, information, communautés, activités sportives. 3 défis inédits : santé, vie citoyenne et participation (avec DemocracyOS), alimentation durable (avec le Crous de Bordeaux-Aquitaine). Et une catégorie libre pour les plus créatifs.

hacketafac.u-bordeaux.fr



La VILLE DE PAU, Les ACP et AMPLI présentent
avec la participation de PCP et ATRDR

GAROSNOW PARTY

COMAH ❄️ ACID ARAB SALUT C'EST COOL L'OBSERVATOIRE

SAM 13 JANV 2018 ZÉNITH DE PAU

PpP
Pau Pyrénées
Pyrénées

acp

AMPLI



GAROSNOW

Gourette

CAUTERETS

TIPYTV

npy

JUNK
PAGE



A partir de
21€
par pers.

BORDEAUX
RIVER CRUISE

Offrez la
Garonne!

Dégustation
au fil de l'eau

Déjeuner gour
à Patira

Dîner
romantique

D'îles
en idylle

Faites plaisir à vos proches,
sur croisiere-bordeaux.com
ou par téléphone au 05 56 39 27 66

f

Twitter

Instagram



Pussy riot g!rl... pensez-vous ?

MOI(S)ITOU

par **Bélinda P. Scarzello**

Sans explication, le Père Noël cessa soudain de me faire sauter sur ses genoux. Trop mimi, toujours innocente absolument sauf à ses yeux. Pas encore ado, j'étais tant formée qu'on me prenait pour la femme de mon oncle, plus que gêné des réflexions de ses collègues... Il me qualifiait conséquemment de pute auprès de la famille, qui le reçut comptant. Certains ne m'adresseront plus la parole des années durant... En fait, nous avions juste bénéficié de la resplendissante fin 70s et des si courts débuts 80s, avec pilule sans sida, où une femme pouvait aimer comme un mec. Après *Le Deuxième Sexe*, avant *King Kong théorie*.

« Elle a les yeux bleus Bélinda, elle a le front blond Bélinda »... Mon premier intérim, le pied du responsable s'immisce. Un unique job de secrétariat, les clichés vérifiés du « si vous êtes très gentille, on vous confirmera ». Dans la pub, au cocktail pour fêter la commande, un invité me bombarde, au téléphone dans la foulée, et se pointe at home. « On m'avait pourtant bien dit que vous faisiez partie du contrat »... en toute bonne foi du micro-milieu, le pov' gars. Ça n'a plus cessé même la cinquantaine venue, contrairement aux prévisions les plus condescendantes.

Flashes... back. Derrière les Chartrons, quartier 80s un peu meilleur marché alors, une équipe de rugbymen me suit, me colle contre la porte de l'immeuble, pendant que plusieurs se débraguent. Dans un sursaut, je réussis à enfoncer la lourde avec le dos, à me réfugier chez moi. Ils tambourinent à la porte d'en haut, avant d'être effrayés par

les voisins enfin réveillés. Un autre voisin, tiens, sous curatelle et dont les flics ne peuvent s'occuper (à cause de son soi-disant statut mental), cambriole et se branle dans mes draps. Argh.

Au musée 90s, un réalisateur en vue s'avère d'une insistance totale et vient sans arrêt me voir et revoir. Ayant dégotté l'adresse de la maison, il sonne tous les soirs. Pour m'en débarrasser à jamais, je couche et le couvre de honte en le faisant déguerpir fissa... l'amour courtois ! ?

Durant ces années de précieuse démerde, le seul lieu où le patron m'a plus que respectée fut le Hot Boogaloo, bar rock & concerts : Les Standards, The Inmates impec', Jad Wio perruqué. Des décennies après, une connaissance issue du public d'alors m'avoue toujours fantasmer sur la petite vendeuse de cotes du vestiaire, 20 balais, blonde à bonnet D... Passons sur ceux qui, sous prétexte de vous publier... sur l'exhibo de la rue Denise qui sortait son braquemart dissimulé de biais contre un garage. Ceux que ma mémoire zappe sans doute... de notre côté pourtant, il n'y a pas prescription. Une vie à démonter le vécu immergé suffit-elle aussi à le voir fondre et tout changer ! ? Les *women's studies* des 60s comme les féministes 70s n'avaient pu mesurer le temps qu'il faudrait en suivant... « Il ne faut qu'une faux », rengaine perso que je fredonnerai encore longtemps : « On était déjà morts au moins sur les bords, que faire seule sous ce linceul ? »



Plus que jamais, le pianiste Éric Legnini laisse parler le Herbie Hancock qui piaffe en lui. Expérience soul garantie avec un musicien de jazz qui n'aime rien tant qu'agacer les puristes.

SWING !

Mars 2017, sortie de *Waxx Up*, le dernier album d'une trilogie débutée en 2011 avec *The Vox* et prolongée par *Sing Twice*, en 2013. Soit une totale déclaration d'amour à la soul, mais Legnini avait déjà avoué sa flamme dès 2005, dans son premier album comme leader, le bien-nommé *Miss Soul*. Et le pianiste d'achever au printemps cet hommage aux grandes heures du genre, lui qui fit ses gammes, dès son plus jeune âge, sur des partitions de Bach et de Puccini. Cependant, c'est vers le jazz que le porteront ses envies, puis dès 18 ans, les musiques urbaines, lorsqu'il part étudier à New York, découvre Public Enemy et Ice-T, et devine la place qu'occupe Herbie Hancock dans l'architecture du jazz.

Multipliant collaborations et participations – Toots Thilemans, Stefano Di Battista ou les frères Belmondo –, cet admirateur de Phineas Newborn Jr. prépare son coup. Donc, *Waxx Up*, dernier volet, et 14 pièces à verser au dossier d'une allégeance revendiquée à l'héritage 1970. Herbie Hancock bien sûr, mais aussi Isaac Hayes ou le groupe War. Et on ne s'étonne pas d'y croiser Ibrahim Maalouf ou Hugh Coltman, ami fidèle. Plus surprenante, la participation, en français, de Mathieu Boogaerts, toutefois le Belge a montré combien il goûte les expériences qui entraînent avec lui des musiciens vers d'autres horizons. Vérification sur scène de cette possible compilation Rythm'n'Blues.

José Ruiz

Éric Legnini,
jeudi 1^{er} février, 20 h 30,
Le Rocher de Palmer, Cenon (33150).
lerocherdepalmer.fr



D. R.

Loin de jouer les générations spontanées, Petit Fantôme revendique une histoire. Dont il serait un descendant naturel ?

HÉRITIER

Dans le livret de *Mouvement pour le vent*, premier album de Pierre Loustaunau, des photos de billets de concerts : festival de Mont-de-Marsan 1977, Lou Reed au lendemain du festival, dans les mêmes arènes du Plumaçon, The Cure à la salle des fêtes du Grand Parc de Bordeaux... Voilà un beau geste venant d'un jeune artiste dont la musique est pourtant bien éloignée de ces anciens-là. Or, l'ancien Crâne Angels a des pages entières de l'histoire du rock en mémoire. Les Beach Boys période *Smile* semblent avoir veillé sur le berceau de son récent disque et Granddaddy lui avoir apporté une couleur plus troisième millénaire. Le Landais pure souche a une fois pour toutes opté fièrement pour la langue de son pays dans ses chansons, manière de s'adresser au public avec des textes simples, évidents, tandis que sa musique, accrocheuse par les mélodies qu'elle véhicule, réclame quand même la connaissance de quelques codes.

Cette maîtrise des références, sans être nécessaire pour aborder l'univers de Petit Fantôme, ouvre en grand d'autres horizons. On passe de morceaux où les guitares pilonnent de gros accords *power pop* à des moments plus apaisés, synthétiseurs et guitares acoustiques, comme un étirement lysergique, telle la plage cachée. Contemplatif, il clame combien l'éloignement de la ville et la vie à l'écart des réseaux sociaux sont indispensables à son bien-être. Et à son art. Entre psychédéisme, musique expérimentale, ou simplement pop d'aujourd'hui, Petit Fantôme deviendra grand.

JR

Petit Fantôme + Calypso Valois,
jeudi 18 janvier, 20 h 30, Rock School
Barbey.
www.rockschool-barbey.com



18

I.BOAT JANVIER

JEU 04.01	CLUB	SIMS, A-STRAYT, TRVFFORD
VEN 05.01	CLUB	SUPER DARONNE : DAMIANO VON ERCKERT JLMT
SAM 06.01	CLUB	BFDM LABEL NIGHT : J-ZBEL, JUDAAB, DJ NORMAL 4
JEU 11.01	CLUB	DISCOMATIN CANAL 113
VEN 12.01	CLUB	ALEKSI PERÄLÄ, MENTHESIS, WHOO LIBASS ANTIQUE
SAM 13.01	CLUB	LEON VYNHALL, LEVREY, ADRIAN
JEU 18.01	CLUB	BENJAMIN DIAMOND, GROOVY EDDIE
VEN 19.01	CONCERT	SENBEI DEGIHEUGI w/ BANZAI LAB Crew
VEN 19.01	CLUB	LEGEND : CARL CRAIG, LEROY WASHINGTON, PAOLO CORTES
SAM 20.01	CONCERT	MAMMANE SANI
SAM 20.01	CLUB	IVAN SMAGGHE, MATTIU
JEU 25.01	CLUB	RAIBOW PONY : ADESSE VERSIONS, HIRSCHMANN, RPG
VEN 26.01	CONCERT	FESTIVAL BORDEAUX ROCK PART 1 BERTRAND BURGALAT, CATASTROPHE
VEN 26.01	CLUB	HELENA HAUFF, ABRAMOVIC B2B SFNL, THEORAMA B2B JANN
SAM 27.01	CONCERT	FESTIVAL BORDEAUX ROCK PART 2 TRISOMIE 21 EAUX SAINES
SAM 27.01	CLUB	A GUY CALLED GERALD, HANG THE DJ, CREME FRAICHE DJ'S

Infos & tickets:
iboat.eu ou UBLO, l'application mobile du bateau

I.BOAT
BORDEAUX JANVIER 2019

CLASSIX NOUVEAUX

par **David Sanson**

Pelléas et Mélisande, opéra de Claude Debussy créé en 1902, est un chef-d'œuvre absolu de l'art lyrique. L'Opéra de Bordeaux en propose une nouvelle production, en ouverture de cette année 2018 qui marque le centenaire de la mort du musicien.



© Thomas Israel

NOCTURNE IMPALPABLE

C'est une musique nocturne, transparente, elliptique et trouble comme un miroir. « Une musique "toute blanche" où l'émotion ne se traduit pas par des ruptures mais par des courbes, où l'harmonie résulte des mouvements mélodiques », a écrit le compositeur Gérard Condé. Un opéra inouï, un ouvrage qui n'a pas d'équivalent – si ce n'est peut-être à certains moments du fabuleux Château de Barbe-Bleue de Bartók ou alors, peut-être, chez Wagner – dans tout le répertoire lyrique. Comme son *Prélude à l'après-midi d'un faune* (1894), comme *Le Sacre du printemps* de Stravinsky (1913), *Pierrot Lunaire* de Schönberg (1912) ou *Lulu de Berg* (1935), le *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, créé à Paris en 1902, est une des dates-clés du basculement vers la modernité musicale.

Dans ce miroir sonore, comme dans une fontaine nocturne, écrin tout en scintillements orchestraux, tout en trompe-l'œil harmoniques, palpite une prosodie non moins énigmatique : un livret du très symboliste Belge Maurice Maeterlinck, inspiré de sa pièce de théâtre éponyme, publiée en 1893 et elle-même dérivée du mythe de Tristan et Yseult. À cette écriture très « fin de siècle » loin de tout « effet de réel », où la préciosité n'exclut pas la familiarité, où les personnages errent comme des somnambules dans une forêt de symboles, où l'intimité excave le mythe, la partition imaginée par Debussy offre un insondable sous-texte.

Pour son unique opéra, le compositeur (qui caressa longtemps l'idée d'adapter *La Chute de la Maison Usher* d'Edgar Allan Poe) a conçu un drame musical aussi charnel (« La musique, c'est du rêve dont on écarte les voiles ! Ce n'est même pas l'expression d'un sentiment, c'est le sentiment lui-même », écrivait-il en 1892) que mystérieux et éthéré, aussi arthurien qu'hollywoodien, abstrait et en même temps parcouru d'une puissante force mélodramatique ; une musique du silence et de la suggestion, tout entière au service du texte, et d'une

expression vocale virtuose, mais très peu démonstrative. « La musique est faite pour l'inexprimable ; je voudrais qu'elle eût l'air de sortir de l'ombre et que, par instant, elle y rentrât ; que toujours elle fût discrète personne », déclara un jour Debussy. Sa musique géniale fascine par sa matière autant que par ses couleurs, par sa singularité et sa sensualité, sa modernité et son intemporalité, mais surtout par la faculté d'évocation qu'elle est capable de libérer chez l'auditeur. On se réjouit donc par avance que cette année 2018 (déjà !) redonne place à ce créateur dont on commémore le centenaire de la disparition, l'un des grands « inventeurs » de l'histoire de la musique.

Ainsi l'Opéra de Bordeaux a-t-il le bon goût de remettre à l'honneur cet ouvrage dès ce mois de janvier, sous la baguette de son directeur, Marc Minkowski, dont on se souvient qu'il dirigea, en 2007, la première représentation intégrale de *Pelléas et Mélisande* en Russie, dans une mise en scène d'Olivier Py : cette production avait donné lieu à un film, *Pelléas et Mélisande, le chant des aveugles*, réalisé par Philippe Béziat, auquel est confiée aujourd'hui la mise en scène de cette nouvelle production ; un « novice » dont le parcours riche et polymorphe – il a collaboré avec l'écrivain Célia Houdart et le chorégraphe Sylvain Prunenec, et signé pour *France Culture* des émissions sur Jean Dubuffet ou James Ensor – rend curieux de voir la manière qu'il aura de se saisir de ce sommet du répertoire. Le cast fait lui aussi le pari de la jeunesse, du talent et de la nouveauté, avec dans les rôles principaux la soprano belgo-suisse Chiara Skerath (Mélisande), le ténor bordelais Stanislas de Barbeyrac (Pelléas) et le baryton Alexandre Duhamel (Golaud). Gageons que les fontaines nocturnes de *Pelléas et Mélisande* auront droit à un beau bain de jouvence.

Pelléas et Mélisande,

dans le cadre du cycle Claude Debussy, vendredi 19 janvier, 20 h et dimanche 21 janvier, 15 h, Auditorium de l'Opéra de Bordeaux. www.opera-bordeaux.com



Fernand Deroussen - D. R.

DÉBROUILLER L'ÉCOUTE

Pour la 15^e année, la Semaine du Son poursuit, fin janvier, sa salutaire entreprise : « sensibiliser le public et tous les acteurs de la société à l'importance des sons et de la qualité de notre environnement sonore ».

À Bordeaux, c'est, depuis 5 ans, au centre d'animation Saint-Pierre que ça se passe. Après une semaine dédiée aux établissements scolaires (22-26 janvier), s'y succédera, entre le 26 janvier et le 3 février, une impressionnante cohorte de musiciens et autres magiciens du sonore.

Une « exploration subaquatique » conduite par David Chiesa et Yannick Dauby ; un voyage auditif sur la pelouse d'un match de rugby arbitré par Eddie Ladoire ; un concert de « sons frais » mitonné par Frédéric Le Junter ; un « cinéma pour les oreilles » mis en ondes par Arnaud Forest (Arte Radio) ; une installation quadraphonique de Fernand Deroussen, des stages, des ateliers (sur l'enregistrement, la création radiophonique), des conférences, mais aussi de nombreuses séances d'écoute et autres « lectures au creux de l'oreille » constituent l'affriolant menu de cette semaine qui résonnera bien au-delà de l'enceinte du centre, pour nous emmener dans les rues à l'écoute des bruits de la ville et de notre environnement quotidien.

On pourra s'y adonner dans un transat, coiffé d'un casque, ou encore (le samedi 3 février, en partenariat avec le conseil de développement durable de la métropole) en marchant, les yeux bandés, guidé par... un aveugle. De quoi exercer notre oreille, pour faire de nous des auditeurs libres.

DS

La Semaine du Son,

du vendredi 26 janvier au samedi 3 février, centre d'animation Saint-Pierre. www.acaqb.fr/semaine-du-son

© Julien Jaillon



Depuis sa disparition en 2008, Aimé Césaire n'a jamais fait l'objet d'autant d'attentions. Son Cahier d'un retour au pays natal a inspiré une lecture improvisée, créée en 2013 au Havre, à découvrir au Haillan.

LUTTER

Électrisé par le guitariste Serge Teyssot-Gay, bousculé par le batteur Cyril Bilbeaud, tous deux par ailleurs opérateurs actifs de Zone Libre, et proféré par le timbre caverneux du poète rappeur Marc Nammour, le texte publié en 1939 conserve toute sa puissance dans cette lecture-concert intitulée *Debout dans les cordages*. Le travail personnel de Teyssot-Gay, depuis la fin de *Noir Désir* en 2010, a beaucoup porté sur une mise en musique de textes littéraires. Le choix de celui de Césaire va au-delà. Celui d'une prise de parole fondatrice et émancipatrice, développant le principe d'une négritude n'excluant pas l'autre et la prise de conscience d'une différence pour conquérir une « nouvelle et plus large fraternité », selon les mots mêmes de Césaire. C'est cette négritude-là qui se met « debout dans les cordages », avec une force brute, celle d'une musique « composée en temps réel », le guitariste réfutant la dénomination de « musique improvisée ». S'y mêlent sans complexe rock et autant de sonorités orientales, africaines et rap. Marc Nammour a retenu en gros la moitié du texte original, s'efforçant de ne conserver pour ce spectacle que les paroles

les plus accessibles. En respectant les mots d'un homme dont la langue précise et riche peut parfois dérouter. Il s'agissait de « faire politique », insiste d'ailleurs Teyssot-Gay. Pour condamner l'esclavage, pour clamer l'émancipation, autant celle de l'homme noir que celle du prolétaire, qui n'a pour survivre que les revenus de son travail. Toujours important de le dire et de le redire. Marc Nammour répète que le livre de Césaire est son livre de chevet depuis 10 ans. On comprend mieux le message de révolte contenu dans ce spectacle, révolte des douleurs et des destins qui va balayer les humiliations pour se dresser « debout dans les cordages ». Un message dont l'écho ne s'épuisera pas tant qu'il sera nécessaire.

JR

Debout dans les cordages,
vendredi 19 janvier, 20 h 30, L'Entrepôt,
Le Haillan (33185).
lentrepot-lehaillan.com

Rock School BARBEY

ROCKSCHOOL BARBEY

ÉVÉNEMENTS JANV. > AVRIL 2018

JANVIER

JEU 11

INOÛIS DU PRINTEMPS DE BOURGES CREDIT MUTUEL

SÉLECTIONS AQUITAINE
DATCHA MANDALA - UA TEA - J.SILK
MAK JAK - MIKI BANGS - TAMPLE
EQUIPE DE FOOT - POUMON

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY

18H30

GRATUIT SUR RÉSERVATION

DIM 14

VINTAGE TROUBLE

ORGA : EUTERPE

20H

29€

JEU 18

PETIT FANTÔME + CALYPSO VALOIS

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY

20H30

10€ / 13€

FÉVRIER

JEU 08

THIS IS SOUL !
THE EXCITEMENTS, HANNAH WILLIAMS & THE AFFIRMATIONS + DJ SOUL

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY & BASE

20H30

18€ / 21€

SAM 10

FINALE TREMPLIN DES 2 RIVES

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY

20H

GRATUIT

JEU 15

HØRD + VVV

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY

20H30

10€ / 13€

VEN 16

VENENUM + SLAEGT + ANGOISSE

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY

20H30

10€ / 13€

MARS

VEN 02

BAXTER DURY

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY & TRANSBUCK

AU KRAKATOJA - 20H

20€ / 23€

JEU 08

LORENZO

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY & TRANSBUCK

20H30

20€ / 23€

MER 14

DIVA FAUNE

ORGA : MELORYN

20H30

15€ / 17€

JEU 15

ASH KIDD

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY

20H30

20€ / 25€

MER 21

GIEDRE
LES FOUS RIRES DE BORDEAUX

ORGA : EUTERPE

20H30

22€

JEU 22

OLDELAF
LES FOUS RIRES DE BORDEAUX

ORGA : EUTERPE

20H30

22€

AVRIL

SAM 07

GAEL FAYE

ORGA : MUSIQUES DE NUIT

20H30

20€

MER 11

EDDY DE PRETTO

ORGA : ROCKSCHOOL BARBEY

20H30

18€ / 21€

ROCKSCHOOL-BARBHEY.COM



Mexico, 1966 - © Bernard Plossu

Un an après « Italie, couleur Fresson », à la galerie Arrêt sur l'image, Bernard Plossu revient en Gironde avec deux expositions de photographies tirées de plusieurs ouvrages qu'il a co-signés.

LE MONDE. LES IMAGES.

Il y a *Les mots de l'image*, *À boire et à manger*, *Periferia - Échos du néo-réalisme*, *Revoir Magritte...* Leur dénominateur commun se nomme Bernard Plossu. Pour chacun de ces ouvrages, le photographe s'est associé à une personnalité différente. On croise les textes du sociologue Jean-Louis Fabiani, chercheur à l'ENS de Lyon, Claude Deloffre, femme aux multiples casquettes (tour à tour galeriste, journaliste, libraire et auteur de livres de cuisine), le critique de cinéma Alain Bergala, ou encore l'actuel directeur du musée Picasso à Barcelone Emmanuel Guigon. Parues aux éditions Yellow Now, dans la collection des Carnets initiée par Guy Jungblut, ces différentes collaborations s'emboîtent sur un principe qui rappelle celui des poupées gigognes, comme le fait paraître par extension Bernard Plossu. « Tous ces livres sont nés de l'idée de regrouper des photographies par thème. Elles sont tirées de mes archives qui sont énormes. » Et pour cause. Le fonds de l'intéressé, né en 1945 au Vietnam, embrasse une temporalité qui s'étend sur plus d'un demi-siècle et une cartographie qui parcourt la quasi-totalité du globe. Aussi, chacun de ces regroupements visuels offre une incursion thématique et transversale dans la monumentalité d'une œuvre célébrée en 1988 avec une exposition

au Centre Pompidou et en 2007 dans une rétrospective au musée d'Art moderne de Strasbourg. Pour l'heure, on retrouve l'auteur de ces « mini-tours du monde en images », comme il les baptise, en Gironde où il signe simultanément deux expositions. Au Château Palmer, avec 37 clichés extraits des *Mots de l'image* et de *L'Hippocampe et le Rétroviseur*, recueil sorti aux *Cahiers de l'Égaré* et réalisé en duo avec François Carrassan. Mais également à Arrêt sur l'image galerie avec « À boire et à manger ». Ce dernier ensemble révèle un corpus de curiosités culinaires immortalisées en Italie, aux États-Unis, au Mexique, en Grèce, au Niger, au Maroc, en Égypte, au Portugal, en Inde, mais aussi dans les territoires reculés de l'Hexagone. L'apparente hétérogénéité du travail de Bernard Plossu s'évanouit dans une harmonie esthétique à chercher du côté de son Nikkormat argentique. « Toutes mes photographies sont faites avec un seul objectif, le 50 mm. Ça permet de garder une unité de ton. Il n'y a aucun effet de grand angle ou de téléobjectif. Les choses sont comme elles sont, il n'y a aucune déformation. Le 50 mm est celui qui est le plus proche de la vision de l'œil », revendique le lauréat du Grand Prix national de la photographie en 1988.

L'exotisme des pays sillonnés, lui, s'éclipse dans l'ambivalence de l'anodin. Davantage que des saisies du temps, ses instantanés « cinématographiques » s'attachent à capter « des moments apparemment sans importance qui en fait en ont beaucoup », concrétise Plossu.

Et cette entreprise-là n'est pas sans rejoindre celle d'un Michel Leiris. Notamment lorsque l'écrivain et ethnologue écrit : « Utopiquement : trouver des sources de merveilleux, non dans ce qui me dépayse, mais dans la "réalité nue" de la vie la plus ordinaire (pas même celle de la campagne, encore trop exotique, mais celle qui a pour cadre ma ville, mon quartier, ma maison, voire la chambre...), car cela voudrait dire que, ne baisant plus avec les réalités, j'admets sans la farder ou la passer au tamis l'idée de cette atterrante réalité, la mort. »

Anna Maisonneuve

« **Jeux d'écriture** »,
du samedi 13 janvier au vendredi 27 avril,
Château Palmer, Margaux (33460).
www.chateau-palmer.com

« **À boire et à manger** »,
du jeudi 11 janvier au samedi 3 mars,
Arrêt sur l'image galerie.
www.arretsurlimage.com



© David Hockney

De gauche à droite, et de haut en bas : Margaret Hockney, Edith Devaney, Rufus Hale, Barry Humphries, appartenant à 82 portraits et 1 nature morte.

David Hockney revient au musée Guggenheim de Bilbao avec une installation autour du portrait six ans après son exposition monumentale de paysages baptisée « Une vision plus large ».

PORTRAITS

Au commencement, il y a un protocole. Des toiles de même format. Un même fond : bleu. Un temps d'exécution fixé à trois jours. Un studio et dans un coin un siège éclairé par la lumière du sud de la Californie. Sur cette même chaise en bois avec accoudoirs et couverte en partie d'un tissu jaune pâle va se succéder une flopée de modèles. Proches, amis, parents, connaissances... À l'arrivée, ils seront 90, pour l'essentiel issus de l'entourage intime de l'artiste britannique.

On y croise : sa sœur Margaret Hockney ; les artistes John Baldessari et Bing McGilvray ; des conservateurs et des marchands d'art comme Larry Gagosian – l'un des hommes les plus puissants du monde de l'art – ; un collaborateur, Jean-Pierre Gonçalves de Lima ; son ancien compagnon, Gregory Evans ; le banquier Jacob Rothschild ; l'un de ses fidèles modèles, la designer textile Celia Birtwell ; un enfant – Rufus Hale, sorte d'alter ego enfantin de Hockney – ; ou encore l'acteur australien Barry Humphries, coiffé d'un chapeau, flanqué d'une cravate rouge à pois blancs, d'une veste bleu et d'un pantalon fuchsia. Réalisée entre 2013 et 2016, cette série polarise l'une des marottes de David Hockney : le portrait pictural. Plébiscité par les riches et les puissants qui voyaient dans cet art une manière efficace d'asseoir leur autorité, ce genre particulièrement en vogue au XVII^e et XVIII^e siècles a été partiellement battu en brèche avec l'avènement de la photographie. Restent encore quelques irréductibles peintres qui

continuent de se frotter avec félicité à la contemplation tranquille qu'induit cette pratique. Car, contrairement à la plupart de ses contemporains, Hockney façonne ses toiles sans jamais avoir recours à l'instantané photographique. Quand d'autres immortalisent leur sujet en amont avant de les transposer ensuite sur la surface dans la solitude de leur atelier, d'autres préfèrent l'observation soutenue du face-à-face intime. Hockney appartient à cette dernière et rarissime lignée.

« La première partie du processus, et peut-être la plus intense, fut le dessin au fusain qu'il traça directement sur la toile, témoigne Edith Devaney. Assise sur la chaise, j'ai essayé plusieurs poses et je me suis penchée vers l'avant avec la tête appuyée sur la main dans ce qui m'a semblé être une posture naturelle et familière. Elle a plu à Hockney, qui espérait que je puisse la maintenir pendant trois jours. »

Chose que la commissaire d'exposition semble avoir réussi. On retrouve son portrait présenté aux côtés de 82 autres. Parmi eux s'invite un intrus : une nature morte. Un jour qu'il attendait en vain l'un des objets de son étude, Hockney s'est retranché sur ce qu'il avait à portée de main – bananes, tomates, poivron, citrons et orange qu'il a disposés sur un banc.

AM

« David Hockney – 82 portraits et 1 nature morte », jusqu'au dimanche 25 février, Guggenheim, Bilbao, Espagne. www.guggenheim-bilbao.eus

KRAKATOA

JANVIER - MARS

BAXTER DURY

BERTRAND CANTAT & AMOR FATI

FEU! CHATTERTON

FKJ

L'IMPÉRATRICE

KLUB DES LOOSERS

MAT BASTARD EX SKIP THE USE

CHRISTOPHE

LORENZO

EMIR KUSTURICA & THE NO SMOKING ORCHESTRA

BARBAGALLO

NOUVELLE VAGUE AUTREMENT #5

MALIK DJOUDI

BIRTH OF JOY

CIAO! SOUNDSYSTEM CLUB DIMANCHE #1

A-VOX

CHIEN NOIR

PEPINIERE PARTY

SAMDISCK #3

COCKTAIL BANANAS GOÛTER-CONCERT

ROBERT & MITCHUM

I WANT YOU FESTIVAL DE LA JEUNE CRÉATION

THEA

VOYOU

SAHARA

...

TOUTE LA PROG SUR : WWW.KRAKATOA.ORG

TRAM A ARRÊT FONTAINE D'ARLAC / MÉRIGNAC

Artiste colombienne, périgourdine d'adoption, disparue en 2003 à Bordeaux, Emma Reyes est à l'affiche d'une exposition au musée d'art et d'archéologie du Périgord (MAAP). Inscrit au programme officiel de l'année France-Colombie 2017, cet hommage coïncide avec la sortie de *Lettres de mon enfance* (Fayard-Pauvert) dans lesquelles la peintre évoque son passé chaotique dans la Colombie des années 1920 et 1930 à travers vingt-trois lettres adressées à son ami, le diplomate Germán Arciniegas.

LA FORCE DU DESTIN

Enfant illégitime, née à Bogota en 1919, Emma Reyes a vécu la majeure partie de son enfance confinée dans un couvent. Cet orphelinat tenu par des religieuses, raconte-t-elle dans un entretien télévisuel réalisé par Gloria Valencia de Castaño en 1976, s'apparentait à « un monde de rêve et d'abstraction, car tout ce qui se passait en dehors on l'appelait "le monde", comme si on était sur une autre planète. Naturellement, ça a développé en nous un énorme imaginaire. Notre imaginaire est devenu fou, on imaginait même que les arbres au dehors étaient d'une autre couleur, que les gens avaient d'autres formes. L'angoisse au sujet de ce qu'il y avait dehors était telle qu'un jour j'ai décidé de m'échapper ». L'année de son évasion rocambolesque, Emma Reyes est âgée de 18 ans. Analphabète, elle entreprend de rejoindre l'Argentine, fait de l'auto-stop, travaille comme vendeuse itinérante. Arrivée à Buenos Aires, en 1943, elle débute la peinture, se marie en Uruguay et devient mère au Paraguay quand un groupe armé envahit le village dans lequel elle a élu domicile. Son nouveau-né, âgé de quelques mois seulement, est tué sous ses yeux. En 1947, elle quitte seule le continent américain. Direction Paris. Sur le bateau qui la mène en France, elle fait la rencontre du Périgourdin Jean Perromat, son futur époux et médecin sur les transatlantiques. Avec l'argent de la bourse d'études qu'elle a obtenue, elle s'inscrit à la prestigieuse académie d'André Lhote qui lui conseille de ne pas copier l'art occidental mais de se tourner vers les « primitifs » du Louvre et de s'inspirer de son

propre héritage artistique. Sa première exposition, Emma Reyes la donnera à la galerie Kléber en 1949. Dans les années 1950, on la retrouve au département culturel de l'Unesco à Washington pour lequel elle réalise des illustrations de livres sur l'histoire de l'alphabétisation. Puis ce sera Mexico, et une exposition aux côtés de Diego Rivera. Proche de ce dernier et de sa femme Frida Kahlo, Emma Reyes a également côtoyé Alberto Moravia, Jean-Paul Sartre, Pierre-Paolo Pasolini, Enrico Prampolini et Elsa Morante. En dépit de la carrière internationale de cette Colombienne, l'exposition que lui consacre le MAAP de Périgueux n'a rien d'incongru. L'institution abrite en effet plus de 200 œuvres de la peintre (dons de l'artiste en 1995). Et du reste, à partir des années 1960, Emma Reyes a emménagé dans la capitale du Périgord, où elle a été très active¹. Imprégnée de culture latino-américaine, l'originalité picturale de l'artiste, disparue en 2003, s'épanouit dans des compositions arachnéennes, sinueuses et denses où les figures humaines embrassent une végétation luxuriante. Si les scènes familiales et quotidiennes abondent à ses débuts – comme l'empreinte rétinienne persistante et mélancolique de cette Amérique latine qu'elle vient de quitter –, Reyes va teinter ses réalisations d'une abstraction tumultueuse dans les décennies suivantes avant de revenir au portrait au début des années 1970. Dans les années 1990, sa dernière série s'intitulera « Les Masques » : une rencontre

entre l'humain (d'Afrique, d'Océanie, d'Australie) et sa ligne capricieuse qui, pareille à la trame d'un tissu, tisse et sillonne les surfaces. L'accrochage s'accompagne de photographies et coupures de presse reflétant son activité de 1948 à 1998, ainsi que de pièces issues de sa collection personnelle (pièces colombiennes, masque africain, statuettes religieuses du xvii^e siècle d'Amérique latine). On y retrouve également son best-seller, *Lettres de mon enfance*, dont la rédaction a été encouragée par Gabriel García Márquez. Dans ces chroniques épistolaires, Emma Reyes revient sur ses jeunes années, celles durant lesquelles elle apprend la broderie et où s'ébauche cet imaginaire ambivalent, nourri d'onirisme et de déréalisation.

AM

1. Samedi 6 janvier, à 14 h, le parcours urbain « Sur les pas d'Emma Reyes » propose ainsi de partir à la rencontre de ses œuvres murales. Rdv au Musée d'art et d'archéologie.

« **Hommage à Emma Reyes (1919-2003)** », jusqu'au dimanche 25 février, MAAP, Périgueux (24000). www.périgueux-maap.fr



Sans titre, 1990, huile sur toile, Ville de Périgueux / Musée d'art et d'archéologie - © B. Dupuy



Le centre d'art contemporain d'Eysines met à l'honneur le travail de trois plasticiennes : Eliz Barbosa, née en 1973 dans le Cher, Yvette de la Frémondrière, originaire de Port-Saïd en Égypte, et Emmanuelle Leblanc, née en 1977 dans la petite commune de Pithiviers près d'Orléans. L'occasion de mettre en lumière la pratique de cette dernière, bordelaise d'adoption, dont l'œuvre diaphane se déploie dans le prolongement croisé de Fra Angelico et James Turrell.

TROUBLES ATMOSPHÉRIQUES

« Pendant une longue période, je me suis intéressée au Quattrocento. J'ai été pas mal marquée par Fra Angelico et, en particulier, ses fresques au couvent San Marco à Florence. Là-bas, chacune des cellules des moines en abrite une. Sur celles-ci, on retrouve des éléments de l'architecture du lieu... Il y a une véritable inscription dans l'espace. C'est une atmosphère, un ensemble... L'aspect très dépouillé de cette période, les coloris... Ça a marqué ma rétine. Pour moi, c'est l'un des premiers à avoir fait de l'installation », s'amuse Emmanuelle Leblanc. Cette épiphanie picturale en annonce d'autres... portées par des sculpteurs de lumière à l'instar de l'Américain James Turrell. Ces filiations quasi antithétiques infusent des réalisations dominées par des émanations atmosphériques auratiques dans lesquelles se conjuguent les motifs du minimalisme et de l'effacement ou de l'apparition de l'image suivant le point de vue adopté. Illustration avec « La ligne de peinture » : un travail amorcé en 2007 qui se prolonge encore actuellement. Ces petites huiles sur toile sont assujetties à la constance d'un format (18,50 cm x 25 cm) et affranchies par les variations de leur source iconographique : des clichés réalisés avec un téléphone portable. « Ce sont des photos que je prends à la volée.

Il n'y a pas de hiérarchie. Cela peut être aussi bien du détail, que des fragments tirés du réel ou de la nature morte. Il y a très peu de figures ou alors un morceau de visage, une main. Évidemment, en 10 ans, j'ai changé de mobile et les images au départ très compressées, pixellisées et floues se sont quelques peu lissées. » Une portion de cet ensemble sera visible à Eysines aux côtés des continuums chromatiques générés par « Prédelle », titre qu'Emmanuelle Leblanc emprunte à cette partie inférieure d'un retable généralement divisée en plusieurs compartiments et qui figure une suite de petits sujets en relation avec le thème principal. Sera également montrée une série de portraits à échelle humaine troublés par de larges pans de couleur qui donnent l'illusion d'éclairer les sujets représentés. Sans oublier « Diffuses » : des peintures qui s'apparentent à des instantanés atmosphériques, évanescents et immatériels.

AM

« Créations féminines : Eliz Barboza, Yvette de la Frémondrière, Emmanuelle Leblanc », du jeudi 11 janvier au samedi 24 février, Château Lescombes, Eysines (33320). Vernissage mercredi 10 janvier, à 18 h 30. www.eysines-culture.fr

THIS IS SOUL ! Jeudi 08 Février 2018 RockSchool Barbey, Bordeaux	BIGFLO ET OLI Samedi 31 Mars 2018 Bordeaux Metropole Arena, Floirac
JAY-JAY JOHANSON Samedi 17 Février 2018 Rocher de Palmer, Cenon	VIANNEY Jeudi 05 Avril 2018 Bordeaux Metropole Arena, Floirac
MAT BASTARD Samedi 17 Février 2018 Krakatoa, Mérignac	NOLWENN LEROY Vendredi 06 Avril 2018 Théâtre Femina, Bordeaux
SHAKA PUNK Jeudi 08 Mars 2018 Bordeaux Metropole Arena, Floirac	ALDEBERT Vendredi 12 Octobre 2018 Bordeaux Metropole Arena, Floirac

Plus d'informations sur www.base-productions.com
Points de vente habituels : Locations Frac, Carrefour, Géant, Magasins U, Intermarké, www.frac.com, 0 992 68 36 22 (0,34€/min)

PROGRAMME du 10 JANVIER au 24 FÉVRIER 2018

• Mercredi 10 janvier à la Médiathèque LIFERTY • Mercredi 17 janvier à Cap Cinéma ENGLAND IS MINE + ALAIN FEYDRI • Jeudi 18 janvier au Nantholia JE MOURRAI PAS GIBIER • Samedi 20 janvier aux studios de la Filature JARDIN SONORE	• Jeudi 25 janvier ACLUB + ARCÂNUM • Samedi 27 janvier aux studios de la filature STAGE "PRISE DE SON" • Jeudi 8 février ARKANN + OPEN MIC • Samedi 24 février THE BELL RAYS + I AM A BAND
---	--

LE SANS RÉSERVE
192 route d'Angoulême - 24000 Périgueux
05 53 06 12 73 - www.sans-reserve.org

Licences d'entrepreneur du spectacle N°1-10279922-10279933-10279934
Graphisme : Atom Studio - 05 35 16 26 36 / Impression : La Nouvelle Impression Moderne



Barbara Schroeder, Villa antique, 2017, 60 x 60 cm



© Frédéric Houvert



Gabriel Léger, Bach © A&C

JOUY SANS ENTRAVES

Un nouveau lieu d'exposition d'art contemporain, programmé par l'association The Desk, a ouvert cet automne dans le quartier Saint-Michel, au sein de l'espace de coworking Grap (14, rue des Vignes). Flora Stich, fondatrice en 2014 de The Desk, a choisi pour cette inauguration de présenter le travail de la Vénézuélienne Andréa Ho Posani. Après une formation d'architecte à Caracas, elle se consacre depuis maintenant 12 ans à sa pratique du dessin. Que ce soit sur des petits formats ou sur des fresques monumentales, la qualité de son trait est la même. Le plus souvent noir sur fond blanc, il apparaît clair, simple, alerte, instinctif. L'artiste représente des dédales urbains irréels composés de structures et d'infrastructures expansives qui se transforment graduellement et évoluent dans des espaces paradoxaux. Pour le Desk, elle présente une sélection de pièces issues d'une série intitulée « Toiles de Jouy ». Fascinée par ces motifs champêtres rococo, ô combien exotiques pour elle, l'artiste confronte cet univers idyllique à ses constructions tentaculaires. Apparues à la fin du XVIII^e siècle, les toiles de Jouy sont surtout connues pour leurs motifs imprimés monochromes, le plus souvent des scènes de genre délicates, charmantes, bucoliques représentant une vision totalement idéalisée de la campagne. Andréa Ho Posani choisit d'en isoler des fragments et de les prolonger par le dessin. Elle leur imagine un hors-champ où l'on retrouve ses constructions et parfois même de la machinerie qui sous-tendrait les scènes peintes comme si elles n'étaient qu'un décor de théâtre ou de cinéma. Comme si cette vie heureuse en pleine harmonie avec la nature ne pouvait être qu'un simulacre.

« Jouy », Andréa Ho Posani, jusqu'au mercredi 31 janvier, The Desk – Art contemporain au Grap. www.thedeskart.com

TRAITS INTENSES

La galerie Silicone accueille une exposition monographique consacrée à Marine Julié, dont on a pu découvrir le travail l'été dernier avec une sculpture monumentale représentant le dieu grec Apollon prenant son bain dans l'étang de Luxey pour la Forêt de l'art contemporain. La jeune plasticienne a depuis choisi de laisser de côté sa pratique de la sculpture au profit du dessin, plus spontané, plus rapide, plus libre. Réalisées sur site, dans des espaces naturels sauvages, des zones urbaines abandonnées ou encore pour des lieux d'exposition, ses fresques grand format, le plus souvent noir et blanc, reposent sur un trait simple, spontané, les formes sont réduites à l'essentiel et les personnages stylisés et sans relief. Marine Julié puise son imaginaire au creux d'une iconographie collective plurielle issue aussi bien des mythes antiques grec et égyptien, de la mythologie des constellations ou encore de l'art des Indiens d'Amérique. Ses dessins rejouent en la subvertissant l'histoire de nos origines à travers des bacchanales hallucinées, peuplées d'êtres hybrides à la fois homme et femme, animal, végétal ou humain. Pour Silicone, elle a réalisé plusieurs grands dessins sur bâche, introduisant de la couleur et simplifiant encore le trait ; parfois à l'extrême avec certains personnages qui ne sont plus incarnés que par la présence de ronds symbolisant des orifices divers, des yeux ou des cellules. Marine Julié désintègre ainsi toutes catégories identifiées, sape les figures de pouvoir et entremêle à l'envi ces corps mutants, hermaphrodites, dans des scènes orgiaques où la violence et le sexe se côtoient dans un climat onirique faussement naïf.

« From the Depths of Venus », Marine Julié, jusqu'au samedi 6 janvier, galerie Silicone. www.siliconerunspace.com

PEINTRE DE L'ABSOLU

Edmond Boissonnet (1906–1995) est à l'honneur de la galerie Guyenne Art Gascogne avec une exposition consacrée à la dernière partie de sa trajectoire d'artiste amorcée dès 1979, à l'âge de 73 ans, autour de ce que l'on nomme sa « période fantasmagorique ». Figure majeure de l'histoire de la vie artistique bordelaise, il est connu pour avoir été l'un des membres fondateurs, en 1927, du mouvement des peintres indépendants bordelais auquel la galerie G.A.G. dédie une large part de sa programmation. Ami d'André Lhote et de Roger Bissière, Boissonnet a su vivre avec son époque. Il a connu une période cubiste au sortir de la Seconde Guerre mondiale, puis opéré dans les années 1960 un glissement plus radical vers un expressionnisme lyrique aux limites de l'abstraction. Il a travaillé la peinture, les vitraux, la mosaïque, la tapisserie, répondu à de nombreuses commandes publiques, exposé dans des institutions et continué à peindre jusqu'à la fin de sa vie. La galerie G.A.G. présente une sélection de 14 peintures et 10 gouaches, dont certaines inédites, réalisées dans les années 1980. Le peintre parle à cette époque des fantasmes qui l'accompagnent. Il revient à une figuration vive et colorée empreinte de rêves et de mouvements. À travers ses évocations de matches de sport et de ballets de danse, ses étreintes charnelles ou ses paysages imaginaires, transparaît dans sa peinture cette quête de dépassement de soi, d'élévation et d'absolu qui a toujours gouverné la pratique de son art.

« Fantasmes et mouvements », Edmond Boissonnet, du mercredi 17 janvier au samedi 17 mars, Galerie d'art G.A.G. galeriegag.fr

RAPIDO

Le Groupe des Cinq (Laurent Cazalis, Alain Loisier, Bertrand Nivelle, Daniel Sarrazin et Jean de Giacinto) et Les Glacières Architecture (Jean de Giacinto, Léo Rival et Matthieu Béchaux) présentent une exposition du Collectif 0,100 (Emmanuelle Ballangé, Mirsad Jazic, Sophie Mournon et Amandine Pierné) dans le hangar des Glacières de la Banlieue. Vernissage le 12/01. www.groupepedescinq.fr • Bernard Guillé est à l'honneur de la galerie Jérôme B. avec l'exposition « Enclume » destinée « aux enfants, aux ados, aux fans des Charlots, des Shadocks... bref à tous ceux qui doutent ». Du 5 au 13/01. www.galeriejeromeb.com • Le Musée de la Création Franche accueille deux expositions personnelles : l'une consacrée aux dessins au crayon et marqueur noir de l'artiste belge Isabelle Laure et l'autre à l'univers punk du plasticien français Antoine Rigal. Jusqu'au 25/02. www.musee-creationfranche.com • Le prochain cours d'histoire de l'art « Théorie visuelle : cours à débordement » présenté par Alexandra Midal au CAPC s'annonce prometteur... De l'érection de la colonne à l'origine de l'architecture selon Richard Payne Knight jusqu'au recensement des films pornographiques où trône la célèbre chaise longue signée Le Corbusier, Charlotte Perriand et Pierre Jeanneret, métaphoriquement ou au sens littéral, le corps nu y est à l'honneur... et dans toutes les positions. Le 26/01, de 12 h 30 à 13 h 45. www.capc-bordeaux.fr



© Madd Bordeaux - F. Giffon

Fruit d'une collaboration inédite entre le musée des Arts décoratifs et du Design de Bordeaux et l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL), le dispositif imaginé par le designer d'interaction Pietro Alberti déploie une expérience immersive dans le salon de compagnie de l'hôtel de Lalande. Une invitation à l'épreuve du syndrome d'Alice aux pays des merveilles.

STRANGE DAYS

Sur le parquet en acajou : un piano, une harpe, une cheminée surmontée d'un grand miroir, une paire de fauteuils à dossier à la Reine en médaillon, d'autres estampillés Avisse, une commode, une petite table d'écriture... À l'évidence, tous les ingrédients sont réunis pour faire patienter les convives avant le marathon culinaire qui les attend historiquement dans la salle à manger.

Baptisée « salon de compagnie », cette enceinte est la plus vaste et la plus luxueuse de l'hôtel de Lalande, qui abrite (pour mémoire) le musée des Arts décoratifs et du Design de Bordeaux. Mais, depuis quelques semaines, la sérénité des lieux est bouleversée par une installation interactive. Elle est signée Pietro Alberti.

Tout juste diplômé de l'École cantonale d'art de Lausanne (avec en prime le prix d'excellence du domaine Design et Arts visuels de la HES-SO), ce Suisse y a installé un casque de réalité virtuelle. Cette production poursuit certaines des recherches engagées par le jeune homme au cours de ses études et en particulier « Traces » : un travail antérieur qui a inspiré cette première collaboration entre le musée bordelais et l'école helvète. « Il s'agissait d'un scan 3D d'une pièce de l'ECAL où sont entreposées les archives de l'école, explique-t-il. Le projet était centré sur l'idée de mettre en scène toutes ces archives, qu'elles soient physiques ou numériques, et de les faire cohabiter dans un même lieu qui serait au carrefour de ces deux espaces.

Ces archives, qui pouvaient être des images (téléchargées en temps réel depuis différents sites) ou des objets, venaient interagir avec le regard du spectateur et lui proposaient un point de vue différent sur une multitude de travaux réalisés par des étudiants de l'école. »

On retrouve à Bordeaux le fondement de cette trame dans une expression épurée et contextualisée. « J'ai choisi de développer une sorte d'expérience spatiale du salon dans laquelle chaque élément serait réarrangé et modifié au fil du temps pour proposer au visiteur un point de vue différent sur la scénographie du mobilier. L'installation est une sorte de mise en abyme du salon lui-même, dans le sens où elle le confronte à l'espace physique de la pièce mais aussi à sa représentation numérique (qui elle n'est pas statique et linéaire). C'est cet aspect qui m'a beaucoup intéressé dans cette technique (réalité virtuelle) car elle permet de mettre en relation notre perception corporelle d'un environnement avec une représentation purement imaginaire et subjective. »

Le résultat est une réussite. Le trouble d'une réalité secondée par son double artificiel nourri de distorsions visuelles détermine le sentiment de vivre des expériences étranges.

AM

« Le salon de compagnie en réalité virtuelle », jusqu'au dimanche 14 janvier, Musée des Arts décoratifs et du Design. www.madd-bordeaux.fr

CONSERVATOIRE
DE BORDEAUX - JACQUES THIBAUD
musiques et arts de la scène

LA NUIT DES CONSERVATOIRES

**BORDEAUX
culture**

**LE CONSERVATOIRE
AUTREMENT...**

CONCERTS, PERFORMANCES,
COURS PUBLICS ET INTERACTIFS,
ATELIERS ARTISTIQUES...

Vendredi 26 janvier 2018
Conservatoire de Bordeaux
à partir de 18h30

ENTRÉE LIBRE

5^{ème} édition de la Nuit des Conservatoires.
Manifestation nationale de rencontre avec tous
les publics.

La Nuit des conservatoires, occasion unique
d'assister librement à des prestations et de
participer à des ateliers artistiques dans une
ambiance festive et conviviale !

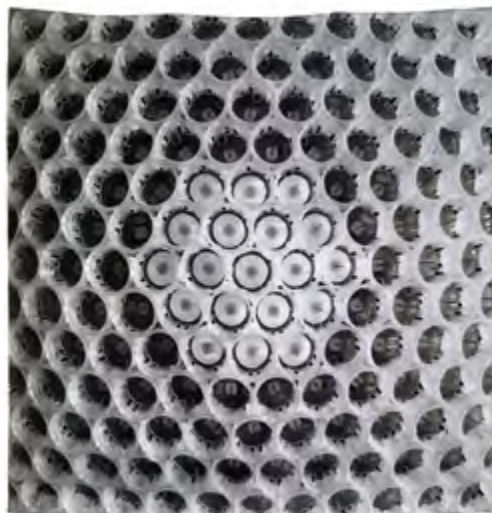
Toutes les disciplines dispensées au
conservatoire sont représentées : Musiques et
Arts de la scène.

BORDEAUX

RENSEIGNEMENTS
www.bordeaux.fr/ville/conservatoire
www.facebook.com/conservatoiredebordeaux
05.56.33.94.56



Barbara Schroeder, Villa antique, 2017 60 x 60 cm



© Frédéric Houvert



Gabriel Léger, Boch © A&C

THE MAN MACHINE

La plasticienne Marine Antony est actuellement à l'affiche de deux expositions à Poitiers, l'une à la galerie Les Ailes du désir et l'autre dans le hall d'entrée du centre cardiovasculaire du Centre Hospitalier Universitaire de la ville. Composée d'une série de photographies réalisées un jour d'orage dans des paysages montagneux de l'arrière-pays niçois, l'œuvre installée dans la vitrine des Ailes du désir donne à voir un alignement précis et délicat de 22 tirages de petite dimension. Dans chaque cliché apparaît la main de l'artiste tenant une petite plaque de plexiglas qui reflète des éléments de ce paysage dans la tourmente. Ludique ou rituel, ce procédé introduit une image dans l'image, l'augmente et la décompose comme pour saisir la majesté de l'étendue qui lui fait face, la ramener à l'échelle du corps et la faire sienne.

Au CHU, la jeune artiste poitevine propose une installation numérique éphémère intitulée *Giotto*. Les passants, patients, usagers ou personnels hospitaliers peuvent ainsi observer les mouvements circulaires d'un point de lumière projeté au mur. Activé en temps réel par une machine, le tracé lumineux suit le dessin imprécis d'un cercle. À rebours de l'usage habituellement fait de la technologie, employée au sein de l'hôpital comme ailleurs pour parfaire le geste de l'homme, pour l'augmenter, la machine en reproduit ici les hésitations. Les micromouvements liés aux pulsations du corps induites par la respiration ou les battements du cœur. Hypnotique, minimale, cette installation, conçue pour ce hall d'hôpital traversé quotidiennement par la vie dans tous ses états, lui adresse une célébration discrète, sensible presque immatérielle.

« **Orange** », **Marine Antony**, jusqu'au mardi 30 janvier, Galerie Les Ailes du désir, Poitiers (86000). www.lesailesdudesisir.fr

« **Giotto** », **Marine Antony**, jusqu'au lundi 31 décembre, hall du centre cardiovasculaire du CHU de Poitiers, en partenariat avec Le Miroir. www.marineantony.net

À CORPS ET À CRIS

La galerie de la résidence d'artiste Pollen à Monflanquin présente cet hiver une exposition de Floryan Varennes. Diplômé en 2014 de l'École supérieure d'art de Toulon, le jeune plasticien oriente son travail autour de questions liées au corps. Sans jamais le représenter, il le fait exister à travers la présence symbolique du vêtement, matériau de prédilection de ses sculptures. À la fois protection et ornementation, le vêtement révèle autant qu'il cache. Il est, dans nos systèmes standardisés, la garantie des corps sexués et du statut social des personnes. Pour Varennes, il devient le lieu d'une réflexion critique sur l'identité, le pouvoir et la norme. L'artiste puise ses références à la fois dans l'univers médical, dans celui de la mode comme dans l'histoire médiévale pour laquelle il cultive une véritable passion.

Parmi les œuvres présentées, citons deux pièces réalisées avec des cols de chemise, appareil masculin lié au travail qui est un motif récurrent dans l'œuvre de l'artiste. On découvre accroché au mur un empilement délicat de cols brodés de perles noires, plus loin, quatre cols blancs cousus chacun en cercle fermé contiennent fixée sur le bord intérieur une épaisse rangée d'épingles. Fasciné par les objets de torture médiévaux, Floryan Varennes convoque ici en une image toute l'histoire des corps suppliciés. Les œuvres, chacune minutieusement ouvragée par l'artiste, prennent ainsi tour à tour une valeur de symboles, de reliques ou d'ornements. Profondément hybrides, toujours ambivalentes, raffinées, parfois cruelles, elles brouillent en permanence les frontières des genres.

« **Dorica Castra** », **Floryan Varennes**, jusqu'au vendredi 9 février, Pollen, Monflanquin (47150). www.pollen-monflanquin.com

SUPER PANTHÉON

Divinités modernes nées à la fin des années 1930 dans les *comics* américains, les super-héros, leurs pouvoirs surnaturels et leurs éternels dilemmes moraux sont partout. Dans le cinéma de genre, les séries TV, les jeux vidéo et toutes les autres formes populaires de l'art visuel.

Pour sa nouvelle exposition, la galerie de *street art* Spacejunk, à Bayonne, réunit les œuvres de 6 artistes traversées par les images de ces icônes flamboyantes, désuètes et chéries de notre enfance. Ils sont tous là, Superman, Wonder Woman, Batman, Spiderman, Hulk et bien d'autres figures de cet inépuisable panthéon pop.

On les retrouve sous la forme de fœtus dans des inclusions de cristal de synthèse translucides chez le sculpteur toulousain Alexandre Nicolas ou à travers des ersatz vieillissants, ordinaires, presque déceptifs dans les peintures hyperréalistes du Suédois Andreas Englund. Fasciné par la peinture religieuse, l'artiste Malojo convoque pour sa part un combo de références aux divinités japonaises, aux mangas et aux super sentai, à la culture bouddhiste et aux peintres médiévaux pour concevoir des créatures divines baroques aux bras multiples et couleurs acidulées.

L'atmosphère de l'exposition oscille ainsi entre héros et anti-héros, tour à tour sublimes, altiers, grotesques, kitsch ou monstrueux, mais toujours enserrés dans une profonde solitude. C'est cette sensation que l'on retrouve dans l'incroyable gravité des portraits au stylo à bille du dessinateur Karl Beudelere qui restitue au-delà de leur habituel manichéisme bien-pensant, une part de la densité de ces personnages en proie à toutes les passions humaines.

« **Super-Héros** », **Alexandre Nicolas, Andreas Englund, Samsofy, Malojo, Anthony Lister, Karl Beudelere**, jusqu'au samedi 20 janvier, galerie Spacejunk, Bayonne (64100). www.spacejunk.tv

RAPIDO

Jusqu'au 4/03, la galerie du **Confort Moderne** présente « Feed me with your kiss », exposition conçue à la suite d'un atelier menée par la plasticienne Stéphanie Cherpin auprès d'étudiants en écoles d'art — EESI Poitiers, la Villa Arson à Nice, l'École supérieure d'Art Annecy Alpes et l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Lyon. Question centrale : « Est-il possible de bouturer l'art ? » Réponse à travers une œuvre collective fabriquée à partir de la matière active d'œuvres collectées. www.confort-moderne.fr • Le sculpteur belge Roland Devolder est à l'honneur des espaces d'exposition de la **galerie Grand'Rue**, à Poitiers, avec une trentaine de peintures et sculptures récentes. Jusqu'au 20/01. www.galeriegrandrue.com • « Pavillon avec vue », l'exposition monographique de Julien Crépieux se poursuit jusqu'au 13/01 au centre d'art **Image/Imatge**, à Orthez. Un ensemble d'œuvres inédites associant films, peintures murales, dessins et cyanotypes prolonge son étude sur les mécanismes de la perception et l'exploration du champ du visible et de son histoire. www.image-imatge.org • **L'agence Captures**, à Royan, accueille l'exposition « Lignes de fuite #3 : Nowhere (Seamen) », composée d'éléments filmés par le réalisateur Marc Picavez, traitant des influences et des affections du monde de la mer sur l'individu. Jusqu'au 8/01. www.agence-captures.fr



© Paul Nicoué

Bertrand Dezoteux propose des dispositifs et des objets visuels hybrides où la dimension burlesque, débridée, énigmatique témoigne d'un regard acéré sur le réel et ses distorsions. L'École supérieure d'Art Pays basque accueille sa récente réalisation intitulée *En attendant Mars*.

PLANÈTE ROUGE

Bertrand Dezoteux développe une pratique qui s'inspire des logiciels de modélisation 3D. Il crée ainsi un univers qui emprunte à la fois aux méandres du quotidien, aux mécanismes oniriques, fantasmatiques et aux rouages de la mémoire. Des temps, des lieux, des matières, des situations, des personnages apparaissent comme de multiples planètes en révolution qui s'attirent, se repoussent, tournent sur elles-mêmes, révèlent leurs fonctions perturbatrices et affolent les significations.

Dans ses films et ses dispositifs, il utilise la science-fiction comme une lentille grossissante qui permet de faire ressortir les aspérités et les défauts que la surface du monde ne livre pas toujours aussi fortement à l'œil nu. Il s'agit de se donner toutes les occasions possibles pour régler sa vue, se placer à la bonne distance, se soustraire aux attaches trop déterminées et conquérir une plus grande liberté d'action. Les craquelures peuvent alors s'élargir, devenir des anfractuosités incongrues, effrayantes ou franchement désopilantes.

Les animaux qui constituent le troupeau du *Corso* (2008), lancé dans une course effrénée, sont un compromis inattendu entre une chèvre, un renne et un chien.

Dans *Zaldiaren Orena* (2010), un robot-caméra arpente le Pays basque à la recherche d'un mystérieux cheval.

Picasso Land (2015) est une contrée habitée par l'esprit d'avant-garde du créateur des décors, des costumes et du rideau de scène du ballet *Parade*. *Animal glisse* (2015) confronte des surfeurs à des vagues monstrueusement métalliques. Dans *Super-règne* (2017), un livreur Deliveroo s'égare dans des espaces incertains et croise des personnages, inspirés de la sculpture de Bruno Gironcoli, qui mélangent l'organique et le mécanique.

Le point de départ d'*En attendant Mars* (2017) est une photographie d'un groupe d'hommes vêtus de marcel et caleçons, assis autour d'un ordinateur sur un tapis aux motifs décoratifs géométriques, dans une pièce recouverte de lambris. Ils portaient aussi des chaussettes avec toutes le même logo, Mars 500.

La mission Mars 500 consistait à enfermer un équipage de six hommes dans un simulateur spatial installé dans la banlieue de Moscou, durant 520 jours, le temps nécessaire pour rejoindre Mars, effectuer un mois d'expériences sur la planète rouge et revenir sur Terre.

L'objectif était d'étudier les risques du confinement, les conséquences de la monotonie et de l'ennui sur les interactions du groupe et les effets de l'absence de lumière du jour et d'air frais. Intrigué par cette image, Bertrand Dezoteux se documente sur cette mission, rassemble archives et vidéos, puis fabrique une marionnette pour chaque membre de l'équipage et la maquette de l'habacle de Mars 500. Il utilise ensuite tous ces éléments pour réaliser un film où les personnages sont animés « sans aucune dissimulation » par des marionnettistes. Dans une atmosphère rustique et joyeusement décalée, à rebours des représentations classiques de l'exploration spatiale, ils accomplissent des expériences scientifiques mais aussi des tâches ménagères et tous les gestes d'une vie ordinaire. Pour lutter contre les désagréments de l'enfermement, ils s'occupent de multiples manières : musique, lecture, cinéma, sport, fête, calligraphie, peinture, rêverie.

Le rythme sur lequel se manifeste *En attendant Mars* est intéressant notamment parce qu'il entraîne hors des articulations logiques de la narration vers ce débordement du réel par l'imaginaire où tout devient possible. Les propositions s'accumulent, se succèdent ou s'entrecroisent, tissant un réseau de correspondances qui se présentent comme les facettes infinies d'un prisme. Entre bricolage et technologie, claustration et décloisonnement, situation d'attente et état de crise, sérieux et fantaisie, tout contient un fragment de récit dont l'éclat particulier impose sa qualité suggestive.

Didier Arnaudet

En attendant Mars, Bertrand Dezoteux, du vendredi 19 janvier au vendredi 9 février, École supérieure d'Art Pays basque, Bayonne (64100). www.bab-art.fr

30^e SAISON
2017/2018

LE PIN GALANT
MÉRIGNAC///BORDEAUX MÉTROPOLE

Plus de 80 spectacles programmés !



SAMEDI 13 JANVIER

20H30



SAMEDI 20 JANVIER

20H30

DIMANCHE 21 JANVIER

16H



RAPHAËL PERSONNAZ
LAETITIA CASTA

MAR. 23 ET MER. 24 JANVIER

20H30



JEUDI 25 JANVIER

20H30

Venez en Tram ! Ligne A - Arrêt Pin Galant



Billetterie - Renseignements :

05 56 97 82 82

www.lepingalant.com

À l'occasion des 10 ans de sa disparition, le mois de la danse à Cenon rend hommage à Maurice Béjart avec une exposition rare de la photographe Francette Levieux et un spectacle au Rocher de Palmer, orchestré par Gilbert Mayer, avec les Ballets de l'Opéra de Paris et Bordeaux, et François Mauduit.

IN MEMORIAM

Le 31 octobre 1970, en assistant au programme Béjart/Stravinsky de l'Opéra de Paris, la photographe Francette Levieux ne se doute pas que sa vie professionnelle en sera bouleversée. Béjart crée *L'Oiseau de feu* pour Michaël Denard, premier danseur. C'est un triomphe. Ce solo sur mesure contribue à propulser le jeune danseur sur le devant de la scène. Nommé étoile l'année suivante, il interprétera *L'Oiseau de feu* dans le monde entier. « Sa tendresse contenue, sa fausse timidité de félin masquaient une insolence d'insurgé qui éclata », écrit Béjart dans ses mémoires. Tandis que Denard confie : « Ma rencontre avec lui est essentielle [...] Béjart vous prend par la main et vous mène au but sachant exactement ce qu'il peut tirer de vous car il est très psychologue. On peut discuter avec lui et on est prêt à affronter toutes les difficultés car il donne une explication logique de chaque chose. » Même choc pour Francette Levieux : « J'ai eu un coup de foudre pour le ballet. Ce soir-là, j'ai décidé de consacrer ma vie à faire des photos de danse. Exclusivement. » À l'époque, elle photographiait beaucoup le sport. Déjà, des images de corps en mouvement. Mais l'esthétique dans le mouvement la conquiert. « Le sport aussi peut être beau. De même que dans la danse, la performance physique est bien réelle. Mais dans le sport, c'est l'efficacité du geste qui prime. Dans la danse, il y a l'esthétique en plus. » Elle aime et capte dans son appareil l'émotion d'une chorégraphie ; la performance et la beauté d'un danseur. Levieux suit Roland Petit, Louis Falco, Alvin Ailey, le Bolchoï, les ballets russes (Vassiliev/Maximova), le Ballet de l'Opéra de Paris, dont elle fut un temps la photographe officielle, etc. Et, bien sûr, Maurice Béjart. Elle photographie son travail durant une trentaine d'années. Tout est simple alors. Pas d'exclusivité. Ou d'histoire de droit à l'image. Elle assiste aux répétitions, assise à côté du maître, et aux spectacles. « C'était un art de vivre. Béjart aimait bien ce que je faisais. Je pouvais rentrer dans les théâtres comme je voulais. J'étais presque dans la compagnie ! Je connaissais tous les danseurs et tout le monde savait qui j'étais et m'appréciait. » Elle est libre, travaille à sa guise et peut s'investir. « Un photographe de danse doit vivre la création avec le



Nuit obscure, Maurice Béjart.

chorégraphe et les danseurs. » Cette proximité lui donne une finesse d'appréciation pour choisir les bons clichés, donner à voir les danseurs à leur meilleur. Ce sont des images du Béjart des débuts qui seront présentées dans différentes structures culturelles de Cenon. « Une époque que les gens ne connaissent pas, ou plus, confie Francette, émue. Hormis Nouriev, on ne sait plus qui est Jorge Donn, Michaël Denard, Paolo Bortoluzzi... Toutes ces anciennes photos, c'est ahurissant ! Ça me fait de la peine. Maurice et tous ces danseurs disparus... c'est dur ! Sur mon ordinateur ils sont vivants ! » Les clichés sont superbes. Ils ont un grain qui les remet dans leur époque. « Béjart avait du talent, et ça se voit sur les photos. Pourtant, elles n'ont pas la qualité actuelle. On n'avait que des pellicules 400 ASA. Il fallait de la lumière, faire la mise au point manuellement avant le grand jeté, avancer le film à chaque photo... Il fallait une dextérité. On passait des nuits entières dans le laboratoire à développer les pellicules. Aujourd'hui, l'appareil fait tout. On peut presque faire des photos dans le noir ! Tout est bon. La mise au point est automatique, la netteté est presque parfaite. C'est beaucoup plus facile et moins cher. La seule différence, c'est le regard du photographe. » Témoin privilégié de Béjart, elle raconte : « Il était bienveillant avec les danseurs. Il s'inspirait d'eux. Il les regardait. Et il créait avec eux, pour eux, en même temps que le

geste du danseur, c'était dingue ! Les danseurs étaient la source d'inspiration. *L'Oiseau de feu* créé pour Michaël Denard était fabuleux parce que la gestuelle appartenait à Michaël. D'ailleurs, par la suite, les autres interprètes n'ont pas eu cette étincelle. » Son œil acéré relève aussi « les plus beaux éclairages chez Maurice Béjart ». « Il entourait le danseur de lumière. Maintenant, on éclaire une scénographie. Ce n'est plus la lumière qui suit le danseur. » Autre constat : « Quand vous vous promenez dans les rues de Paris, il n'y a plus une seule photo de danse pour annoncer les ballets. On ne connaît plus les danseurs étoiles actuels. Avant, on allait voir Cyril Atanassoff dans *Le Sacre*, par exemple. Maintenant, on va voir *Le Sacre* et on ne sait pas qui va danser. » Et de conclure : « C'était une autre époque, et dans la technique et dans la manière de vivre une vie de photographe. Les choses ont bien changé. Mais j'ai toujours le même regard, je peux donc encore faire des photos ! »

Sandrine Chatelier

Le Mois de la danse à Cenon,

du samedi 13 janvier au dimanche 11 février.

« Béjart en images », Francette Levieux,

du jeudi 11 janvier au mardi 13 février.

www.ville-cenon.fr

AVEC LE SOUTIEN DU CRÉDIT MUTUEL DU SUD-OUEST

BORDEAUXROCK

FESTIVAL #14

24 — 28 JAN. 2018

BERTRAND BURGALAT
DANI
TRISOMIE 21
HELENA HAUFF
A GUY CALLED GERALD
CATASTROPHE
RAY GANGE
(RUDE BOY / THE CLASH)

ET PLUS DE 30 GROUPES
BORDELAIS DÉCOUVERTES

IBOAT — CINÉMA UTOPIA
VOID — BIBLIOTHÈQUE MÉRIADECK
LA GRANDE POSTE
AGENCE CRÉDIT MUTUEL DE BORDEAUX
WUNDERBAR — LA TAUPINIÈRE
LA CUEVA — QUARTIER LIBRE
BAR TABAC SAINT MICHEL
LA TENCHA — L'ANTIDOTE

WWW.BORDEAUXROCK.COM

OUVERTURE DU NOUVEAU CONFORT MODERNE

8500 m², 16 mois de travaux,
1 salle, 1 club,
1 entrepôt, 1 galerie,
1 fanzinothèque, 1 disquaire,
1 studio de création, 2 locaux de répétition,
10 chambres, 2 studios de résidence,
1 restaurant, 1 bar,
1 jardin

C	M
O	O
N	D
F	E
O	R
R	N
T	E

À VENIR EN JANVIER-FÉVRIER 2018

Alessandro Cortini, Maud Geffray, December, In Aeternam Vale, Rone, Renart, Zombie Zombie, La Mverte, TXOTX, Peter Kernel, Monarch, Aluk Todolo, Rubin Steiner, Chassol, Ropoporose, Wand, Trupa Trupa, Lee Fields & the Expressions, XTRM Tour : Makala, Slimka, Di-Meh, ... Expositions Tainted Love, Feed me with your kiss, Elzo Durt, Inside Mortimer.

pic : Segondurante

L'ENTREPOT DEBOUT DANS LES CORDAGES

VEN 19 JAN - 20h30
[Lecture - Concert]

SERGE TEYSSOT-GAY
CYRIL BILBEAUD
MARC NAMMOUR
D'après Cahier d'un retour
au pays natal d'Aimé Césaire

SAISON 3 - LE HAILLAN
05 56 28 71 06
www.lentrepot-lehaillan.fr

L'ENTREPOT

Festival jeune public
6 au 11 février

Ratafam!

2^e édition - 2018

SPECTACLES - exposition
battle de dessins - CONTE
dédicaces - concours de
dessins et de GRIMACES
FILMS D'ANIMATION - jeux...

C'est parti mon Kiki !
Par Jacques Tulliotocci
SPECTACLE MUSICAL
> Jeudi 8 février - 19h <

Le dernier jour
par Monsieur Lune
Par les auteurs de Gaston & Lucie,
Sébastien Rost et Nicolas Pantalacci
CONCERT ILLUSTRÉ
> Vendredi 9 février - 20h <

L'Entrepôt - 13 rue Georges Clemenceau 33185 Le Haillan
Bibliothèque - 30 rue de Los Heros 33185 Le Haillan

05 56 28 71 06 www.lentrepot-lehaillan.fr

Dynamique FLOIRAC

VILLE DE FLOIRAC

SOIREE ORIENT

Vendredi 19 janvier
M.270
18h - Vernissage de l'exposition
Les Fables de Kalila et Dimna
19h - Théâtre - La Fontaine prend sa source
dans le désert
Cie Les Enfants Du Paradis

LE CAFÉ DES ESCALES

dans le cadre des Escapes du livre de Bordeaux
Rencontre avec Miguel BONNEFOY

Samedi 27 janvier
10h30
Médiathèque R. Barthes

THE WACKIDS : STADIUM TOUR

Samedi 27 janvier
19h
M.270

CARGO, L'ARCHIPEL D'ETHER

Collectif a.a.O
Dans le cadre du Festival Pouce
La Manufacture CDCN

Vendredi 2 février
19h
M.270

SAISON CULTURELLE 2017/2018

Pôle programmation culturelle : 05 57 80 87 43
culture@ville-floirac33.fr - www.ville-floirac33.fr
www.facebook.com/floirac33270

Chaîne : Ville de Floirac 33270

Ouverture à Boulazac, clôture à Limoges. Le festival Trente Trente prend la mesure de la Nouvelle-Aquitaine en 10 lieux, 10 soirées où le cirque, la danse et la performance éclaboussent le territoire de 36 (plus ou moins) petites formes disparates et intrigantes. De Kevin Jean à Oona Doherty, de Matthieu Ma Fille Foundation aux Belges Steven Michel et Jan Martens, gros plan sur cinq artistes en recherche.

Propos recueillis par **Stéphanie Pichon**



Oona Doherty, *Lazarus and the Birds of Paradise* - © Simon Harrison

CHASSE À COURTS

La 15^e édition du festival Trente Trente a beau défendre la forme courte, elle ne lésine pas sur la longue distance kilométrique. L'Agora de Boulazac, l'Avant-Scène de Cognac étaient entrées dans la danse l'an dernier. 2018 sera l'édition d'un plus grand rayonnement encore, avec l'arrivée d'Espaces Pluriels à Pau, où se produiront trois mémorables danseuses (Oona Doherty, Katerina Andreou, Vania Vanneau). Martin Palisse, artiste et directeur du Sirque à Nexon, rejoint aussi la boucle et se fait partenaire du théâtre de l'Union pour accueillir une dernière soirée placée sous le signe du théâtre et du cirque. Entre les lignes, Jean-Luc Terrade évoque même d'autres lieux et d'autres détours pour 2019. Le festival en viendra-t-il à désertier la métropole, son terreau initial ? Pas vraiment. Pour cette édition, quatre soirs sont programmées dans Bordeaux intra-muros, notamment avec laa nouvelle Manufacture-CDCN. Mais ce sont surtout les traditionnels parcours du week-end qui occupent le territoire bordelais, zigzaguant dans le nord de la ville entre la Halle des Chartrons, le Marché de Lerm, l'Atelier des Marches, le Glob Théâtre, et, nouveau venu, le Performance. Sans oublier les rendez-vous métropolitains aux Quatre Saisons de Gradignan – soirée consacrée à la création musicale contemporaine – et sous chapiteau à Bègles (voir page 26). Autant dire que ces 10 jours seront denses, disparates, étranges, protéiformes, avec 36 gestes artistiques, une bonne dizaine de créations, des artistes venus du monde entier, des créateurs locaux, des succès ou des essais. On ne pouvait tous les évoquer, alors on a pioché six artistes et huit propositions.

Kevin Jean, douceur et colère

Corps suspendu par les pieds dans un studio du CDC, du temps d'Artigues. C'est ainsi que surgit le souvenir de Kevin Jean, jeune chorégraphe, programmé à Trente Trente il y a quelques années. Il explorait alors dans *La 36^e Chambre* la douceur, la tête en bas, sans jamais toucher terre. Quelques années plus tard, le revoilà avec deux propositions. Dans *Des paradis*, la douceur est toujours là mais a retrouvé la terre ferme, bien ancrée dans le sol, dessinant des espaces de cohabitation et d'harmonie entre les corps. Kevin Jean en présentera une version tronquée, *Des paradis#3*, où seule est donnée à voir la troisième partie de la pièce, plus noire, dépouillée, dans laquelle trois corps nus glissent sur un sol badigeonné, insaisissables.

« Depuis la création de *Des Paradis*, j'avais envie d'extraire la partie finale, la faire exister seule. Il s'agit de s'autoriser à être à trois, à poil, dans un petit espace ensemble, sans que cela soit un enjeu. Petit à petit les corps qui s'emmêlent et s'imbriquent de plus en plus, pour ne faire plus qu'un. » Le chorégraphe installé à Paris présentera aussi *La Poursuite du cyclone*, étape solo de son projet pour deux danseurs. « Je n'avais pas envie d'attendre la fin de la période de création pour montrer mon travail. J'avais envie d'une confrontation avec le public, Jean-Luc Terrade m'a permis cela. » Pour cette pièce, exit la douceur, Kevin Jean trempe son mouvement dans l'élan de la colère et des luttes légitimes, dans une option destructrice d'un vieux monde qui ne convient plus.

Des paradis#3, samedi 27 janvier, Glob Théâtre, *La Poursuite du cyclone*, dimanche 28 janvier, Halle des Chartrons.

Oona Doherty, phénomène venu d'Irlande

Quant Terrade aime, il en redemande. La preuve avec Kevin Jean, mais aussi Oona Doherty, danseuse venue d'Irlande, en prise avec le corps social, croisée dans l'édition 2015 sous l'étiquette de la compagnie TRASH. Depuis, la performeuse a tracé un chemin de créatrice en arts plastiques, en danse, notamment avec son objet chorégraphique sur Belfast, sa ville, *Hard to Be Soft - A Belfast Prayer* dont *Lazarus and the Birds of Paradise* est le premier épisode. En huit minutes, la danseuse vêtue de blanc incorpore attitudes, sons, mimiques, paroles, gestes de ceux qui font le Belfast populaire. Mais sa performance va plus loin qu'un simple miroir, elle injecte de la mystique, de la résurrection, de l'espoir et de la colère dans une bande-son qui alterne entre bruits de la rue et musique baroque (le *Miserere Mei*, *Deus d'Allegri*). On la retrouve aussi en ouverture à l'Agora de Boulazac avec une nouvelle création, *Tannées*, où elle croise le cuir avec Marlène Rubinelli Giordano, trapéziste et danseuse du collectif circassien AOC. Deux femmes, en veste rouge, héroïnes, guerrières, confrontent leurs territoires physiques, poétiques, imaginaires.

Tannées, mardi 23 janvier, PNC Boulazac Nouvelle-Aquitaine, Boulazac Isle Manoïre (24750) et mercredi 24 janvier, L'Avant-Scène, Cognac (16100). *Lazarus and the Birds of Paradise*, mercredi 31 janvier, Espaces Pluriels, Pau (64000).

Matthieu Ma Fille – dialogue perpétuel

Ils étaient déjà là l'an dernier, la Matthieu Ma Fille Foundation, bande marseillaise pluridisciplinaire menée par Arnaud Saury et Matthieu Despoisse, avec *Dad is Dead*, duo à succès sur selle de vélo, qui tourne en France autant que les deux performeurs sur la piste, lancés dans un long mouvement circulaire qui ne les empêche pas de causer, débattre, faire rebondir les idées, sans forcément faire du sur-place. À ce duo circulaire, la MMF a imaginé un pendant statique, *Manifeste*, dont le sous-titre annonce : « Nous n'avons plus d'histoire à raconter. » Autant dire tout de suite qu'ils mentent. Ce *Manifeste* reprend le cours d'un autre dialogue, entre théâtre et cirque, entre Arnaud Saury et Olivier Debelhoir (qu'on verra aussi dans L'Ouest loïn, à Limoges). L'écriture plateau, le frottement entre les pratiques, le désaccord tiennent encore la corde de ce numéro qui délaisse le vélo pour se lancer dans des jeux d'équilibre. Encore une fois, la confrontation y est pensée non comme un obstacle à l'altérité mais comme un moteur à la rencontre.

Manifeste, mardi 23 janvier, PNC Boulazac Nouvelle-Aquitaine, Boulazac Isle Manoïre (24750). *Dad is Dead*, mardi 30 janvier, Terres-Neuves, Bègles (33150)

Jan Martens et Steven Michel – belge attitude

Le chorégraphe Jan Martens, nom montant de la remuante scène chorégraphique belge, débarque avec un autoportrait décalé et décontracté *Ode to the Attempt*, où il se risque à un jeu de déconstruction en direct, renouvelant la relation au public et à la création même. Steven Michel, qui le précède sur le plateau du Glob Théâtre, fait depuis longtemps partie de cette galaxie Martens, en tant qu'interprète et assistant. *They Might Be Giants* traduit son obsession du son, du rythme et de l'image. « Du Bauhaus pour débutant », revendique-t-il dans un objet entre danse, concert et expérience visuelle où formes et couleurs composent une troublante symphonie.

They Might Be Giants, du vendredi 26 au samedi 27 janvier, *Ode to the Attempt*, du vendredi 26 au samedi 27 janvier, Glob Théâtre.

Festival Trente Trente – Rencontres de la forme courte, du mardi 23 janvier au vendredi 2 février. www.trentetrente.com



Après de longs mois de transition, c'est officiel : le Centre de Développement Chorégraphique National, ex-Cuvier, s'installe à la Manufacture. Le 19 janvier, deux formes courtes, pluridisciplinaires tiendront lieu d'ouverture d'une demi-saison de danse et « autres langages ».

LA TROISIÈME VIE DE LA MANUF'

Le Centre de Développement Chorégraphique National, qui a pris ses quartiers dans l'ex-Manufacture Atlantique, l'annonce : il va se lancer sur des chemins moins clairement chorégraphiques, fusion oblige. Place à « la danse, l'émergence, le théâtre, l'indiscipline », clame l'édito de la brochure 2018.

Michel Schweizer et Matthieu Desseigne, Mickaël Phelippeau et Erwan Keravec, tous quatre invités de la soirée d'ouverture de cette Manuf' nouvelle version, pourraient être une illustration de cette « danse et autres langages » tant ils jouent les uns et les autres depuis des années, à brouiller les pistes disciplinaires. Michel Schweizer, connu des Bordelais pour flirter avec toute communauté humaine, invite le danseur et circassien Matthieu Desseigne à se lancer, en corps et en mots, dans une étonnante histoire du fil barbelé, occasion d'évoquer la question des frontières et des territoires. Les deux autres – Mickaël Phelippeau, chorégraphe contemporain, et Erwan Keravec, sonneur de cornemuse iconoclaste, – dialoguent en danse et en souffle sur la question de l'héritage de la culture bretonne pour mieux s'élancer sur leurs propres chemins artistiques.

En janvier, le CDCN poursuit cette logique duale lors de la soirée programmée avec le festival 30/30 de Jean-Luc Terrade. On y reverra avec curiosité et plaisir la chorégraphe Danya Hammoud déjà programmée avec *Mes mains sont plus âgées que vous*, il y a deux ans à Artigues. Mahali, c'est un peu son solo-manifeste, celui qui fit découvrir l'incroyable qualité de sa présence. La jeune femme y plante un corps sans fioriture, les yeux fixés

dans ceux du public. De cette place au plateau, elle construit les multiples figures de la femme, les incorporations des empêchements, des mythes et des frustrations, et les contradictions d'une société libanaise. Dans un tout autre registre, Benjamin Bertrand campe un duo androgyne et plastique avec une danseuse. Poussés par le vent de ventilateurs, ils explorent ce qui se joue entre les peaux, les corps, les élans, accompagnés par un musicien live. Dans cette future demi-saison, dans et hors les murs, on repère des noms familiers de la scène locale (Hamid Ben Mahi et sa dernière création, Teilo Troncy, Bienvenue Bazié, La Tierce et ses Praxis), des artistes venus d'ailleurs (VerTe Dance Compagnie, Claudia Catarzi), des chorégraphes de renom (Yuval Pick, Amala Dianor, Herman Diephuis). Sans oublier Pouce!, rendez-vous métropolitain de la danse jeune public qui irrigue toute l'agglomération dès la fin du mois de janvier.

À bien relire ce demi-programme, seule la compagnie des Figures, avec sa dernière création *Fassbinder (funérailles)*, représentera le virage théâtral du nouveau projet du CDCN ; la Grande Mêlée, rendez-vous de l'émergence par excellence que l'on doit à l'ancienne équipe, ayant été décalée en 2019. Pour une version plus poussée de ce nouveau mix entre les arts, il faudra donc attendre la prochaine saison. Après digestion de cette fusion aussi lourde que précipitée. Et après les grands travaux de rénovation de l'été.

SP

Soirée d'ouverture-échauffement, vendredi 19 janvier, 20 h ; Soirée 30/30, jeudi 25 janvier, 20 h, La Manufacture-CDCN.
www.lamanufacture-cdcn.org



THÉÂTRE
DES
QUATRE SAISONS
GRADIGNAN
SCÈNE CONVENTIONNÉE MUSIQUE(S)

CIRQUE & MUSIQUE

MARDI 9 JANVIER : 18H
MERCREDI 10 JANVIER : 10H & 17H
DE 0 À 28 MOIS & AU DELÀ DE 6 ANS

Je suis là

Cie La croisée des Chemins

MUSIQUE

LUNDI 15 JANVIER : 20H15

Chopin, le chant du violoncelle

Edoardo Torbianelli
Fernando Caida Greco

THÉÂTRE

VENDREDI 19 JANVIER : 20H15
DÈS 8 ANS

**Le chat n'a que faire
des souris mortes**

Philippe Dorin • Sylviane Fortuny

THÉÂTRE

MARDI 23 JANVIER : 20H15

La Cerisaie

Anton Tchekhov
Christian Benedetti

WWW.T4SAISONS.COM
05 56 89 98 23



ville de gradignan



Le collectif bordelais hisse le drapeau à tête de mort pour sa toute nouvelle création, *Pavillon Noir*, dont la première se joue ce mois-ci au Gallia, à Saintes, puis au TnBA, à Bordeaux. D'Anne Bonny à Edward Snowden, ils revisitent – à seize ! – les utopies pirates d'hier et d'aujourd'hui. Rencontre avec un échantillon du collectif d'acteurs bordelais – Bess Davies et Tom Linton –, après sept années de créations et de succès fulgurants (*Timon/Titus*, *Mon prof est un troll*), où ils n'ont jamais perdu de vue leur idée d'une organisation collective horizontale, si fermement affirmée dans leur manifeste de 2012.

Propos recueillis par **Stéphanie Pichon**



© Mathieu Germaine

BLACK FLAG

Pour Pavillon Noir, votre nouvelle création, vous faites appel à un collectif de sept auteurs, Traverse. Pourquoi avoir eu envie d'ajouter du collectif au collectif ?

Tom Linton : On invite toujours des gens à travailler avec nous : metteurs en scène, scénographes, costumiers ou d'autres acteurs. Là, on était à la recherche d'un auteur ou d'un dramaturge. Et on a rencontré le collectif Traverse à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon. Deux d'entre eux avaient vu notre spectacle *Timon/Titus*. Nous avons les mêmes âges, les mêmes préoccupations politiques et sociales, les mêmes envies d'un théâtre qui se crée à partir du plateau et des improvisations. ça a matché très rapidement. Nous avons engagé trois autres acteurs, parce qu'on était partis sur l'idée d'un auteur par personnage. Cette idée a finalement évolué au fur et à mesure des répétitions, avec l'envie de tester plein d'autres protocoles.

Bess Davies : Rencontrer ce collectif d'auteurs nous permet d'essayer réellement de fonctionner de manière horizontale, tout en essayant de garder nos singularités. En étant aussi nombreux, on pourrait penser qu'on arrive à quelque chose de lisse, consensuel. Mais pas du tout.

T.L. : Sur *L'Assommoir* et *Timon/Titus*, même si cela se faisait aussi dans l'écriture de plateau, le metteur en scène David Czesiński tranchait. Il y avait quelqu'un vers qui se tourner quand on ne savait plus quoi faire. *Mon prof est un troll*, notre pièce jeune public, a été notre première réelle création collective. Avec *Pavillon noir*, on va plus loin encore : on ne fait pas un projet collectif à cinq mais à seize ! On ne savait pas du tout comment ça allait fonctionner, comment on allait travailler. Il a fallu parler de ça rapidement.

N'y a-t-il pas, comme dans toute organisation collective, le risque de passer beaucoup de temps dans la parole, au détriment de l'action ?

B.D. : D'habitude, on a tendance à travailler entre quatre et huit semaines. Là, on a pris treize semaines, plus des temps, en amont, de laboratoire. C'est une organisation dans la discussion qui est assez exemplaire : on lève la main, on prend en note qui parle quand. On s'y tient et on a toujours des objectifs très précis. C'est fascinant de voir comment ça peut ramer et, tout à coup, parce qu'on est si nombreux, tout se met très vite en place.

T.L. : On a beaucoup emprunté une façon d'échanger non-violente.

Empruntée à Nuit Debout, vous voulez dire ?

T.L. : Oui, à Nuit Debout, à *Occupy Wall Street*. On s'est rendu compte que ça pouvait être des outils intéressants.

Pour revenir à Pavillon Noir, ce que vous reprenez de la piraterie du XVII^e et XVIII^e, c'est cette organisation interne égalitaire, qu'on ne soupçonne pas quand on pense au pirate « jambe de bois et bouteille de rhum » ?

T.L. : C'est en lisant les livres de Marcus Rediker, historien de la piraterie, qu'on a décidé de s'attacher à ce point de vue-là, méconnu.

B.D. : On a eu envie de travailler avec ce collectif d'auteurs avant même d'avoir décidé d'un thème. Pendant une semaine de réflexion tous ensemble, on s'est demandé : « Qu'est-ce qui ferait sens par rapport à cette forme-là de collectif ? » On désirait tous un thème politique et social qui puisse nous nourrir pendant trois ans à la fois théâtralement, mais aussi en tant que citoyen. La piraterie nous offrait un sujet politique très fort, d'organisation collective, et une imagerie qui correspond à notre théâtre,

fait d'artisanat, d'humour... Les sept auteurs ont ensuite dévié vers les pirates du web.

T.L. : On s'est demandé qui étaient les pirates aujourd'hui ? Le web pouvait être une allégorie de l'océan, notamment le *deep web*, un monde où il y a énormément de violence, mais qui peut aussi être investi par des hackers activistes, un espace de liberté où la connaissance est accessible à tout le monde, gratuitement. Nous partons de cette question : qu'est-ce que nous voulons faire de notre univers digital ? Comment se le réapproprier ?

B.D. : Comme les pirates du XVII^e se sont réapproprié leur outil de travail – le bateau –, on peut se réapproprier internet. C'est à chacun d'en prendre la mesure, aujourd'hui.

La différence avec les pirates d'antan, c'est peut-être l'échelle : celle du bateau, circonscrite, et celle du web, qui paraît démesurée, infinie.

T.L. : En réalité, ça n'est pas infini.

Comme l'océan, il y a quand même des limites.

B.D. : Et ces pirates ont mis à mal le commerce triangulaire en attaquant les bateaux remplis d'esclaves, en les délivrant.

T.L. : À tel point que les empires ont dû s'allier, pendant un mois, pour les éradiquer.

On a l'impression que votre génération – je pense aussi à Baptiste Amann dans Des territoires – a besoin d'aller nourrir une possibilité de futur par une perspective historique...

T.L. : Notre génération a grandi en entendant que c'était la fin de l'histoire, qu'en 1989 tout s'est arrêté, qu'il n'y avait plus rien à construire. Ces pirates du XVIII^e, c'est une façon de trouver des modèles, de se dire que des alternatives sont possibles. Quant au sujet du web, on a

découvert qu'on était la dernière génération à avoir vécu à la fois l'avant et l'après-internet.
B.D. : À 18 ans, on n'avait pas de portable. Juste après nous, ça a basculé de manière radicale. *Pavillon Noir* parle de tout ça, mais sans ordinateur, sans portable, sans écran, avec les corps et les voix, la musique et la lumière. Point. Comment devenons-nous nous-mêmes les métadonnées, le virus, le spam, l'appel masqué, la pub qui surgit sur l'écran...

Si vous avez abandonné l'idée du binôme un auteur-un personnage, comment a fonctionné l'écriture ?
B.D. : On a gardé ce fonctionnement sur une seule histoire, qui s'entremêle avec les quatre autres, celle de sept hackers qui se retrouvent sur un forum. Pour celle-là, chaque auteur parle pour un des hackers. Pour le reste, on a plutôt travaillé à la manière des séries télé, avec un pool d'auteurs : un ou deux vont s'extraire, chapeauter, donner des missions aux autres, et ensuite réarranger tout ça.

La mise en scène s'est-elle construite collectivement ?

T.L. : On a une scénographe, une costumière, une maquilleuse, un créateur lumière et un créateur son, auxquels on a ajouté deux auteurs, deux acteurs et une *vigie*. Ils constituent le pôle technique qui prend en charge la scénographie, sur une proposition de la scénographe. Ensuite on pense ensemble, on fait des retours.
BD. : On s'est dit que c'était trop si chacun donnait tout le temps son avis. On ne peut pas – et on ne veut pas ! – être forcément tous d'accord. Ce serait dommage si on optait pour le « plutôt oui » pour tout.

Qu'est-ce qui a changé dans le collectif OS'O depuis ses débuts en 2011 ?

B.D. : Énormément de choses. ça a été comme un couple : il a fallu trouver un équilibre de prise de parole, de décision. Elles ont toujours été prises à cinq, à l'unanimité. On a un droit de veto mais qui n'a jamais été utilisé. Dans les créations, les envies de chacun ont changé. Chacune a contaminé le collectif. On cherche à se remettre en danger constamment, comme avec *Pavillon Noir* : un énorme chantier, un challenge génial qui renouvelle notre travail mais prend aussi énormément d'énergie et de temps. Comme on a moins de temps d'aller travailler ailleurs, on a réfléchi à comment faire venir la nouveauté à nous...

T.L. : Pour autant le collectif ne s'ouvre pas. C'est un collectif de cinq acteurs, on restera cinq. Ce qui s'ouvre c'est notre travail avec notre

« La piraterie nous offrait un sujet politique très fort, d'organisation collective, et une imagerie qui correspond à notre théâtre, fait d'artisanat, d'humour... »

administration, c'est-à-dire Fabienne Signat, Emmanuelle Paoletti, Marina Betz. Elles influencent beaucoup les décisions.

B.D. : On a aussi un bureau d'association très présent, qui, surtout au début, a agi comme médiateur. C'est moins vrai maintenant qu'on a grandi !
T.L. : Éric Chevance, notre président depuis nos débuts, nous a énormément conseillés, a été une oreille très attentive, avec qui on se retrouve politiquement. On lui pose beaucoup de questions éthiques sur notre manière de fonctionner.

Comment l'institution a-t-elle reçu votre mode de fonctionnement ? À regarder les théâtres avec qui vous êtes associés (le Quartz à Brest, le Gallia à Saintes...), on a l'impression qu'il y a eu de l'écho.

T.L. : Au tout départ, on nous avait surtout conseillé de ne pas créer de compagnie. En sortant de l'ESTBA, on s'est dit qu'on allait faire l'inverse, en créant un collectif, qui, à l'époque, était peut-être un peu plus subversif que maintenant. L'institution a plutôt bien rebondi même s'il y a toujours eu des gens très frileux à l'idée de nous voir arriver à six. Dans les réunions importantes, quand on arrive en force, certains peuvent se sentir vexés.
B.D. : Au début il y avait cette éternelle blague : « Ah d'accord il faut qu'on trouve un espace plus grand. » Et on quittait le bureau pour aller chercher la salle de réunion...

T.L. : Cela les impressionne, parce qu'ils n'ont pas l'habitude.

Moi, par exemple, je m'attendais à ce que vous soyez plus que deux...

T.L. : Ah, non, on délègue aussi parfois...

Personne n'a jamais pris le dessus ?

T.L. : Non, aucun nom ne ressort plus que les autres. Personne n'a envie d'hégémonie. On a tous besoin les uns des autres. On sait très bien qu'on ne s'en sortirait pas les uns sans les autres.

B.D. : Finalement, ce travail de collectif a tendance à nous faire avancer de manière un peu plus humble.

DA

Pavillon Noir, par le collectif OS'O, écrit par le collectif *Traverse*, jeudi 18 janvier, 20 h 30, vendredi 19 janvier, 19 h 30, Théâtre Gallia, Saintes (17100). www.galliasaintes.com

Du mercredi 24 janvier au samedi 3 février, 20 h, sauf les 27/01 et 3/02 à 19 h, TnBA, Salle Vauthier.

www.tnba.org

■ ■■ carré colonnes

scène cosmopolitaine
Saint-Médard
Blanquefort



du 31 jan > 2 fév à 20h30

Jusque dans vos bras

Chiens de Navarre / Jean-Christophe Meurisse



mar 6 fév à 20h30

**Bachar Mar-Khalifé
& Gaëtan Lévêque**

Piano sur le fil



mar 27 fév à 20h30

5èmes Hurlants

Raphaëlle Boitel / Compagnie L'Oubliée



jeu 8 + ven 9 mars à 20h30

Peer Gynt

David Bobée

Billetterie en ligne sur

carrecolonnes.fr

05 57 93 18 93 / 05 56 95 49 00





No/More, © Jan Grandjean

Bègles confirme son envie de nous réchauffer chaque hiver autour d'une piste de cirque. La quatrième édition d'Un chapiteau en hiver accueille des compagnies de cirque contemporain, pour tous publics, et double cette programmation de stages de pratique. Survol en quatre pirouettes des rendez-vous phares.

CIRCUS ET TERRA NOVA

Échelonné

Le titre est explicite. *No/More*. Les quatre acrobates de la pièce (Hemda Ben Zvi, Mosi Abdu Espinoza Navarro, Amir Guetta, Jonas Julliaud), emmenés par Simon Carrot à la tête de la Tournoyante, veulent en finir avec le « toujours plus », les soifs d'élévation, la fuite en avant, les désirs de puissance. Ou du moins prendre conscience de ces injonctions confrontées à leurs désirs de compassion et d'harmonie. Alors ils jouent leurs paradoxes au bout d'échelles de bois, qu'ils arpentent, dans tous les sens, testant leurs élans collectifs, leurs solidarités, leurs divergences autant que leurs convergences. « Ils montent, tombent et se relèvent, se propulsent ou s'effondrent, se piétinent ou s'entraident. » Ce faisant, ils inventent leur propre langage, fait de techniques acrobatiques, de danse, de théâtre et d'un sacré sens de l'absurde.

Triplé

Pour la première fois, Un chapiteau en hiver s'inscrit dans le cadre des Rencontres de la forme courte 30/30 (voir page 22). Question de *timing* auquel s'ajoute un certain goût du cirque développé par Jean-Luc Terrade depuis ses partenariats avec l'Agora de Boulazac ou le Sirque de Nexon. Sous le chapiteau des Terres-Neuves, la soirée en trois temps réunit un bel échantillon de cirque contemporain. Il y aura d'abord *Phasmes*, duo des Libertivores porté sur une danse acrobatique où se fait et se défait une créature mi-humaine mi-insecte. Autre objet diablement curieux, *Il est trop tard pour trouver un titre*, ou la rencontre commandée entre un performeur qui déteste le cirque et Martin Palisse, jongleur à demeure au Sirque de Nexon. De cette farce surgit

un objet inclassable, décalé, politique, parfaitement 30/30 ! Enfin, *Dad is Dead* de Mathieu Ma Fille revient pour la deuxième année dans la programmation et c'est tant mieux. Car, enfin, comment résister à cet improbable dialogue intimo-vélocipédique qui, sans jamais s'arrêter de pédaler, arrive à traiter avec profondeur de l'identité sexuelle, de la famille, de l'intime.

Masculin

Merci, pardon. « Spectacle pour deux danseurs, 40 massues et un bon paquet de névroses. » On a fait plus engageant comme titre de spectacle de cirque, de clown de surcroît. Mais la compagnie bordelaise Happy Face, soit Boris Couty et Maxime Sales, a décidé de tout lâcher, partager l'intimité, dévoiler les faiblesses et les peurs, alimenter un duo de jonglage, de clowns et de danse, des expériences de leur propre vie. « Nous sommes beaux et laids, cons et géniaux, magnifiques et ridicules. C'est ainsi que nous serons sur scène. » Soit.

Féminin

Projet.pdf, ou comment dix-sept femmes ont décidé d'un spectacle de porté acrobatique sans gros bras masculins et plein d'une utopie collective sans chef ni grand organisateur. On vous en a déjà longuement parlé dans notre édition de décembre, à l'occasion de la première à Boulazac. Bègles les accueille à son tour deux soirs et pousse plus loin l'échange en proposant une masterclass pour personnes pro ou bien entraînées.

SP

Un chapiteau en hiver,

du vendredi 26 janvier au dimanche 11 février, esplanade des Terres-Neuves, Bègles (33150)
www.mairie-begles.fr



© Laurent Girardeau

Guerre, traversée, exil. Le chorégraphe Faizal Zeghoudi plonge huit interprètes dans la tragédie migratoire. Une danse en trois actes, précédée d'une installation vidéo immersive. *No Land Demain ?* à découvrir aux Vivres de l'Art et au théâtre du Pont Tournant.

À LA DÉRIVE

La question des hommes et des femmes arrivant chaque jour par la Méditerranée sur les rives européennes fait la une des journaux depuis des mois (années). Mais elle irrigue aussi immanquablement le monde artistique, qui s'en saisit dans toutes ses formes et acceptions.

Par ricochet comme le dernier Renaud Cojo (*Haskell Junction*) qui finissait sous des dizaines de gilets de sauvetage tombés du ciel, ou, au plus près des préoccupations des exilés, comme dans *Sous le pont* écrit et mis en scène par deux artistes syriens, Amre Sawah et Abdulrahman Khallouf, (présenté ce mois-ci au Carré-Colonnes).

Faizal Zeghoudi, lui, choisit de prendre le sujet frontalement dans *No Land Demain ?*, un dispositif bicéphale pensé comme une immersion auprès de ceux qui jouent leur survie dans des traversées. Il y a bien sûr la danse, un ballet contemporain fait d'unissons, de chutes et de soubresauts, dans un corps à corps avec la guerre, la traversée et l'arrivée. Huit danseurs, venus de tous horizons, intègrent et interprètent cet instinct de survie qui fait fuir les conflits, braver les dangers, choisir l'exil vers des destinations si peu accueillantes.

Avant d'entrer dans la salle, le spectateur sera peut-être passé par une installation vidéo écrite par Rémi Bénichou et mise en son par Lucas Barbier, à découvrir aux Vivres de l'Art. Le réalisateur a pioché dans la vidéothèque infinie du net des images en caméra subjective, sans s'encombrer de légendes, de contextualisation ou de sources, souhaitant avant tout plonger le spectateur dans un état de sensations au plus près de ce qui se vit là-bas. Autre impératif : qu'il n'y ait aucun corps à l'image, Faizal Zeghoudi réservant la « surprise » de leur apparition sur le plateau du théâtre du Pont Tournant.

SP

No Land Demain ?, Cie Faizal Zeghoudi,

du mercredi 10 au samedi 20 janvier, théâtre du Pont Tournant.
www.theatreponttournant.com

Installation plastique,

du vendredi 5 au samedi 13 janvier, Les Vivres de l'Art.
www.lesvivresdelart.org



La bande des Chiens de Navarre – pas mal renouvelée – plante ses crocs dans le malodorant concept de « l'identité française ». Avec un humour féroce, une sauvagerie régressive et un poil de tendresse, Jusque dans vos bras ausculte une France malade d'elle-même. C'est peu dire que ça va faire mal... Le chef de troupe Jean-Christophe Meurisse revient sur cette nouvelle création, remède cathartique à la crispation ambiante.

SOUS L'SIGNE DE L'HEXAGONE

Fumeux

« Ce concept d'identité française est un peu fumeux, il n'existe pas. Il a été mis en place avec l'arrivée de Sarkozy, a été réutilisé par tous les politiques, s'est accéléré avec les attentats de 2015. Dans la pièce, on questionne cette notion avec humour et férocité, on l'interroge de manière malaisante et folle. Ce n'est pas une pièce à message, mais nous avons une urgence à nous emparer de ça, sans épargner personne, et encore moins nous. C'est une pièce plus frontale, dans la thématique, mais aussi dans la mise en scène »

Crispation

« Toute la difficulté, c'est de rire d'un sujet qui crispe, au niveau sociétal mais aussi culturel. Qui interroge à la fois ce qu'on en dit mais aussi l'humour. Dans nos improvisations, dans cette manière de faire un théâtre cathartique, il y a eu plus de réflexion que d'habitude : il était toujours question d'en rire, avec tous les registres du rire, mais aussi de ne blesser personne. À partir de ces deux idées-là, il a fallu faire attention. Je pense qu'au final, on atteint la liberté habituelle du spectacle. Il n'y a pas eu de censure pendant les répétitions. On a abordé les choses qu'on voulait aborder, avec le ton qu'on voulait. »

Johnny aussi

« On convoque au plateau des personnes importantes dans l'inconscient français, de la vie culturelle ou politique, qui ont construit la France dans son imaginaire. On les psychanalyse un petit peu, ils passent comme des fantômes, de manière folle. À un moment, la figure de Johnny apparaît, incarnée de manière très particulière. Je ne veux pas trop en dire... Les spectacles des Chiens de Navarre reposent aussi sur l'effet de

surprise. Mais oui, il est là. Et il l'est depuis la création. »

Renouvellement

« Le public voit qu'il manque certains "historiques", qui sont pris par d'autres projets. La moitié des anciens est encore là, d'autres nous ont rejoint. Ce sont des gens qu'on connaît depuis la création de la compagnie, ils ont l'esprit, l'écriture, la drôlerie. Ils connaissent très bien notre manière de travailler. Pour nous, c'est naturel de les intégrer. Mais c'est vrai que ce renouvellement peut créer une attente particulière parce que les Chiens de Navarre ce sont des personnalités auxquelles le public s'attache. Il y a quelque chose de l'ordre de la troupe, ça bouge, ça revient. Et la famille s'agrandit. »

Popularité

« Dans l'inconscient collectif, le théâtre n'a pas une bonne image. Et on ne fait pas grand-chose pour bien communiquer dessus. Je reste persuadé que les gens aiment aller au spectacle. Aujourd'hui, ils vont plus vers la musique, ou des *one man show*. Mais quand on arrive avec notre théâtre sans texte, plus présent, plus vivant, pas aussi sérieux que ça, qui ne tombe pas non plus dans la facilité, ça déclenche autre chose. Ceci dit, la popularité est toujours un accident heureux. La rencontre d'une compagnie avec un public, c'est beaucoup de facteurs. Quand on a commencé avec les Chiens de Navarre, on n'imaginait pas du tout ça. »

SP

Jusque dans vos bras, Les Chiens de Navarre,
du mercredi 31 janvier au vendredi 2 février,
20 h 30, Le Carré,
Saint-Médard-en-Jalles (33160).
www.carrecolonnes.fr

**En janvier
au TnBA**



→ La Saison Bis - Débat public

Conversation entre
Jacques Rancière et **Nathalie Quintane**
modérée par **Eric Hazan**, auteur et fondateur
des Éditions **La Fabrique**

mercredi 10 janvier 2018 à 19h

Gratuit sur inscription

En partenariat avec l'Université Bordeaux Montaigne et la librairie Mollat

→ Théâtre

Point d'infini

Texte et mise en scène **Laurent Laffargue**

16 → 20 janvier 2018

Dés mots et des notes de rock pour dire celle qui a disparu, celle qu'il aimera toujours. Laurent Laffargue, entouré de Marie-Ange Casta et Arnaud NANO Méthivier, nous livre son histoire d'amour sous une délicate pluie de marguerites : il l'a vécue, il l'a écrite, il l'interprétera.

→ Théâtre

Jamais seul

Texte **Mohamed Rouabhi**
Mise en scène **Patrick Pineau**

16 → 19 janvier 2018

Jamais seul, c'est un déluge de personnages. On y découvre leurs attentes, leurs amours et leurs rêves. Un théâtre où souffle la vie, porté par une troupe d'acteurs qui excellent à donner du plaisir.

→ Théâtre

Marys' à minuit

Texte **Serge Valletti**
Mise en scène **Catherine Marnas**

23 janvier → 9 février 2018

Tous les soirs, Maryse attend le sosie de Jean-Louis Maclaren, celui qui lui faisait des « caresses suggestives », avec l'espoir fou qu'il vienne à nouveau la serrer dans ses bras. Alors elle parle, se raconte, imagine et les mots se bousculent. Martine Thinières campe une Maryse plus vraie que nature, innocente et clairvoyante, qui dénoue un à un les fins fils de sa pensée.

→ Théâtre

Pavillon Noir

Un projet du **Collectif OS'O**
écrit par le **Collectif Traverse**

24 janvier → 3 février 2018

Inspiré par les personnages historiques de la piraterie, Edward Snowden ou les hackers d'Anonymous, le collectif OS'O s'attaque à la face cachée d'Internet. À l'heure du Big Brother, le collectif brandit le « Pavillon Noir » comme un flambeau de la liberté et de la démocratie.

Programme
& billetterie en ligne
www.tnba.org
Renseignements
du mardi au samedi,
de 13h à 19h
05 56 33 36 80

design francis tallon



Théâtre du Port de la Lune
Direction Catherine Marnas

Après 35 ans de théâtre à Bayonne puis Biarritz, Jean-Marie Broucayet et Marie-Julienne Hingant passent la main des Chimères à un trio de comédiens issus de la compagnie. Catherine Mouriec, Sophie Bancon et Patxi

Uzcudun portent en eux l'héritage d'un théâtre humain, généreux, ancré dans la transmission, au fort tropisme sud-américain. Une passation au long cours d'une génération à l'autre, pas si fréquente dans le milieu théâtral. Interview à trois voix autour d'un haut-parleur, entre Biarritz et Bordeaux. *Propos recueillis par Stéphanie Pichon*



© Guy Labadens

L'ENVIE ET LES RÊVES

Quel souvenir gardez-vous de votre première rencontre avec Jean-Marie Broucayet, avec les Chimères ?

Catherine Mouriec : J'étais étudiante au Conservatoire de Bordeaux, en 2000. Jean-Marie Broucayet est intervenu au tout début du cursus et avait fait un travail incroyable avec le groupe. Cela a été pour moi une révélation. Le monde du théâtre, tel que je le voyais à l'époque, m'impressionnait beaucoup. Et Jean-Marie Broucayet avait une espèce de simplicité dans les rapports et le langage, avec beaucoup d'humour et de dérision : il pouvait attacher autant d'importance aux enjeux du texte chez Novarina qu'à la cuisson de la *tortilla*. J'y ai trouvé un écho avec la personne que j'étais.

Sophie Bancon : J'ai démarré les ateliers à 13 ans aux Chimères. Plus tard, je suis partie en Bolivie, où j'ai intégré une compagnie de théâtre. Par hasard, j'ai retrouvé Jean-Marie dans une rue de Santa Cruz, parce qu'on jouait dans un même festival. J'avais renoué les liens. Quand ma compagnie s'est arrêtée, j'ai intégré les Chimères, qui, entre-temps, étaient devenues une véritable équipe de comédiens. C'est ça qui m'intéressait.

Patxi Uzcudun : J'ai aussi commencé par des ateliers amateurs, à 8 ans. À la fin du premier cours j'ai dit : je serai comédien. Mais ma grand-mère m'a dit qu'il valait mieux que je sois ingénieur. J'ai donc suivi des études à

« Aujourd'hui, notre bataille c'est que ce lieu, toujours privé, puisse être racheté, qu'il devienne public. »

Sophie Bancon

Toulouse. Pendant ma dernière année, Jean-Marie Broucayet m'appelle pour me dire qu'il veut monter une bricole et me demande de venir quelques jours. Après cette répétition, l'envie est revenue. Je suis rentré aux Chimères et n'ai jamais été ingénieur pour de vrai.

Vous êtes officiellement à la tête du théâtre des Chimères depuis septembre, même si les deux créateurs vous accompagnent encore jusqu'en juin. Pourquoi le choix de trois personnes pour prendre le relais ? Et pourquoi vous trois ?

C.M. : Sophie et moi sommes dans la compagnie depuis 14 ans, Patxi depuis 5 ans. Jean-Marie et Marie-Julienne ont eu envie de passer ce relais à trois personnes de caractère différent, avec des appétences et compétences différentes, mais en sentant la possibilité d'une entente sur du long terme. Cela suppose de transformer cette direction, puisque nous formons maintenant un collectif à trois têtes.

Il n'y a pas de répartition des rôles ?

C.M. : Il y a la nécessité d'aiguillages pour répondre aux axes de la compagnie. Patxi est plus sur la résidence, Sophie sur la direction, moi sur l'aspect pédagogique et la transmission. Mais la direction artistique, nous la décidons ensemble. On va prendre la mise en scène à tour de rôle, et faire aussi appel à des metteurs en scène invités.

Il y a un passé, un passif des Chimères. Que portez-vous de cet héritage ?

S.B. : La volonté de maintenir la diversité dans le théâtre et cette infusion constante entre la transmission et la diffusion, entre l'amateur et le professionnel, entre les différentes langues. Tous ces mélanges qui amènent

un théâtre avec des humanités très vivantes sur un plateau. C'est pour ça qu'on a ce gros projet d'ouverture du lieu à des compagnies en résidence, pour transmettre tout ce qui s'est créé dans ce lieu, tout ce qu'on a pu y recevoir, et ouvrir cette dynamique à d'autres.

Ces résidences, c'est quelque chose de nouveau ?

P.U. : Ça s'est toujours un peu fait, mais de façon empirique. Nous rendons ça plus officiel, plus formel, en proposant des conditions plus professionnelles en terme de financement, d'hébergement. On veut aussi faire des liens entre les ateliers avec les amateurs et les compagnies invitées. Voir comment l'un peut enrichir l'autre.

Comment allez-vous articuler cette double casquette : direction et création ?

S.B. : C'est un peu le challenge. Nos projets artistiques restent le moteur de notre énergie. Là on est sur deux créations : pour fin 2018, un spectacle très jeune public à partir d'albums de Claude Ponti. Et pour 2020, un projet avec Fabio Rubiano, l'auteur colombien de *Deux sœurs*.

C.M. : Voilà comment ce qui a été semé par Jean-Marie Broucayet, à travers les Translatines, est porteur d'avenir pour nous. Les connexions avec l'Amérique latine, une évidence dans l'histoire des Chimères, correspondent aussi à nos désirs artistiques.

À quelles difficultés vous confrontez-vous ?

S.B. : Aujourd'hui, notre bataille c'est que ce lieu, toujours privé, puisse être racheté, qu'il devienne public. Il a été aménagé en 1995 par des fonds publics, est maintenu par des fonds publics, est utilisé par une large population du territoire. Cela serait logique. Quant au reste des difficultés, cela va apparaître petit à petit ! Pour l'instant, on est dans l'élan de l'envie et des rêves.

What Happened to Sam and Bob ?

Cie Dies Irae, jeudi 18 janvier, 19 h, Théâtre des Chimères, les Découvertes, Biarritz (64200). theatre-des-chimeres.com

ICART

L'école du management
de la culture et du marché de l'art

Établissement reconnu par le Ministère de la Culture et de la Communication
Titre certifié par l'État



ART & CULTURE | SPECTACLE | MUSIQUE | CINÉMA

ADMISSION POST-BAC (hors Parcoursup)
ADMISSIONS PARALLÈLES - MBA SPÉCIALISÉS

JOURNÉE
PORTES OUVERTES

Samedi 20 janvier 2018

CONCOURS
D'ENTRÉE

Samedi 3 février 2018

DEVENEZ

- > Chef de projet culturel
- > Commissaire d'exposition
- > Agent d'artistes
- > Galeriste
- > Programmateur musical
- > Organisateur de festivals, ...

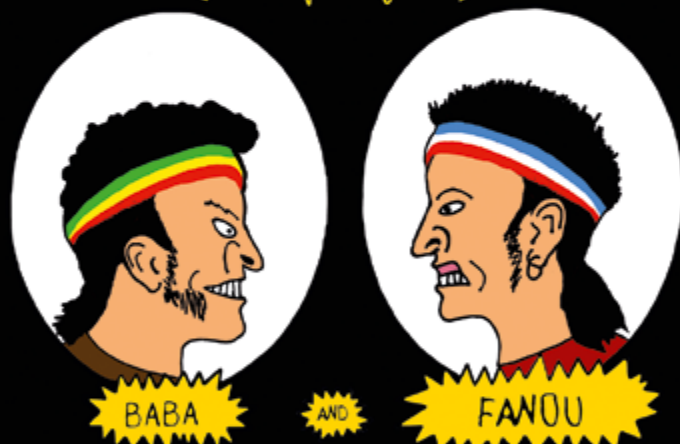
ICART Bordeaux
10 Avenue des Chartreux
33074 BORDEAUX
05.57.44.10.10

   icart.fr

Stéphane et Baptiste vous accueillent à

XL IMPRESSION

Là où on vous imprime
vos beaux t-shirts
(mais pas que...)



05.57.95.86.44

20, RUE DU MIRAIL-33000 BORDEAUX
xlimpression@wanadoo.fr

WWW.XLIMPRESSION.COM

Ucar

LOCATION DE VÉHICULES

Voiture à partir de 9,90 € / jour TTC

Utilitaire à partir de 37 € / jour TTC

Voir conditions en agence.

Barrière d'Arès
29, boulevard Antoine Gautier
05 64 51 00 09
ucar.bordeaux@orange.fr

Barrière de Toulouse
75, route de Toulouse (Talence)
05 40 54 37 54
barrieredetoulouse@votreagenceucar.fr

www.ucar.fr



toutes les musiques
une seule radio

96.7
bordeaux
96.5
arcachon
fipradio.fr



Pour sa 45^e édition, présidée par le Suisse Cosey, le Festival International de la Bande Dessinée d'Angoulême s'affirme toujours comme le carrefour mondial du genre. Alors que la France et le Japon célèbrent cette année 160 ans de liens diplomatiques, le FIBD rend particulièrement hommage à la création nipponne avec une rétrospective consacrée au « Dieu du manga », Osamu Tezuka, et en accueillant deux de ses héritiers parmi les plus prestigieux : Naoki Urasawa et Hiro Mashima.

SOLEIL LEVANT EN CHARENTE

Astro Tezuka

Souvent qualifié de Hergé ou Walt Disney japonais, Osamu Tezuka échoue à toutes tentatives de comparaison, tant son parcours et son empreinte restent singuliers dans le paysage créatif mondial. Salué comme un dieu, à son décès, en 1989, par le *Asahi Shimbun*, le plus grand quotidien nippon, ce créateur démiurge a modelé le paysage de la BD nipponne aussi bien par la quantité que la qualité générale de son œuvre comptabilisant pas moins de 170 000 pages disséminées à travers 600 titres en près de 40 ans de carrière ! Né en 1928, le jeune Tezuka a l'opportunité de s'initier à l'image grâce à l'ouverture d'esprit de sa famille, à une époque où le venin nationaliste contamine toute la société nipponne d'avant-guerre. Absorbant tout ce qu'il voit et lit comme une éponge, insatiable, curieux, l'enfant se découvre une fascination pour tout ce qui touche au mystère du vivant. Entomologiste à ses heures, il mène de brillantes études en médecine jusqu'à devenir docteur. Pourtant, il n'exercera jamais, incapable de lâcher ses crayons. Il s'abreuve de cartoons et de cinéma hollywoodien au point qu'une question ne cesse en réalité de l'obséder : « Comment pourrais-je dessiner des bandes dessinées qui fassent pleurer, rire ou touchent les gens comme ce film ? » Au sortir de la guerre, dans un pays en ruines, il mesure sa chance d'avoir survécu aux bombardements et, dès lors, se dévoue tout entier à sa passion où, là comme ailleurs, tout est à reconstruire. En 1947, avec la *Nouvelle Île au trésor*, il frappe fort et met au point un système de narration révolutionnaire s'essayant à faire du cinéma sur papier à l'aide d'effets de zoom et de techniques très proches du story-board. Son art du découpage porte les bases du « story manga », une BD au style rond disneyen qui se lit vite, menée à un rythme feuilletonesque et trépidant, qui sidère le jeune lectorat et donne le virus de la BD à toute une génération avide de loisirs bon marché. Appelé à Tokyo, le Docteur, pris dans une frénésie créatrice intarissable et dévorante, multiplie bientôt les séries hyper-populaires. Malgré le traumatisme atomique, il promet une vision positiviste de la science avec son Pinocchio futuriste, *Astro Boy* (*Astro le petit robot*), puis imagine *Le Roi Léo* (qui fera plus qu'inspirer *Le Roi Lion* de Disney...) ou *Princesse Saphir* plus directement à destination des lectrices.

À mesure que l'auteur devient un poids lourd de l'édition, il accède à son rêve de toujours pour l'animation et devient un pilier de l'industrie de masse naissante en créant son propre studio Mushi qui se charge d'adapter ses mangas phares pour la télévision. Il mène dès lors les deux activités de front, alternant des séries à l'animation ultra-limitée pour tenir la cadence de diffusion hebdomadaire (ce qui desservira longtemps l'image de la production nipponne) et des courts métrages audacieux expérimentaux ou produisant les *Animerama*, les premiers longs métrages d'animation érotiques ! Reste qu'au cours des années 1960, le lectorat qui a grandi avec Tezuka, commence à remettre en question son héritage, des créateurs issus du *gekiga* développent une autre forme de récit pour un lectorat plus adulte, des BD plus engagées, plus noires et réalistes, ringardisant le travail du pionnier. Là où d'autres se seraient légitimement réfugiés dans leur pré carré, Tezuka fait comme il a toujours fait : il observe et apprend, jusqu'à reconsidérer complètement son médium. Il met en chantier une série d'œuvres capitales en faisant évoluer son dessin vers un style moins naïf et enfantin, soigne ses décors, surtout met en scène des personnages plus complexes moins archétypaux emportés par la Grande Histoire. Alliant le souffle de l'épopée à un regard compréhensif mais lucide de l'Humanité, il laisse entrevoir une appréhension animiste ou bouddhiste de l'univers et multiplie les chefs-d'œuvre. Il signe *Phénix*, fresque philosophique qui suit à travers le temps et l'espace, la destinée d'hommes partis à la recherche d'un oiseau censé conférer l'immortalité. Avec *L'Arbre au soleil*, *L'Histoire des 3 Adolf*, *Ayako* ou *MW*, il dessine des sagas pleines de sang et de larmes s'interrogeant sur l'altérité, le destin et le libre-arbitre de l'Homme tout en brossant en creux l'histoire complexe et troublée du Japon s'ouvrant à la modernité. Il revisite aussi la vie de Bouddha et produit des bandes inclassables comme ce curieux *Homme qui aimait les fesses* ou purement autobiographiques. Tezuka a voulu tout expérimenter, tout tenter dans une culture de l'excellence et de l'abnégation qui impressionnent et intimident encore aujourd'hui.



Autant dire que la possibilité de voir une rétrospective avec des originaux signés de la main du maître constitue une occasion rare de se rendre compte de son génie. D'autant que sa fréquentation massive sonnerait comme une forme de revanche. En 1982, l'homme à l'agenda de ministre s'était débrouillé pour se rendre à Angoulême, se baladant dans les travées dans une indifférence quasi générale heureusement rompue par quelques admirateurs esthètes comme Moebius qui eurent la chance de le croiser quand, selon la légende, il ne rentrait pas subitement à l'hôtel... pour poursuivre inlassablement ses pages en retard.

Manga contemporain

Pour accompagner ce versant patrimonial, deux poids lourds du manga encore en activité ont répondu présents. Le maître du *hiki*, à savoir de « l'accroche », Naoki Urasawa, passe à juste titre pour l'héritier direct de Tezuka jusqu'à avoir revisité un épisode mythique d'*Astro* pour en faire une relecture modernisée bluffante dans *Pluto*. Mais c'est surtout dans ses *seinen* pour jeunes adultes que l'auteur a gagné sa place au sein du Panthéon des plus grands grâce à son époustouflant thriller alambiqué *Monster* et son récit d'anticipation uchronique à tiroirs *20th Century Boys*. Plusieurs rencontres et une exposition aideront à saisir le talent de cet auteur essentiel qui, depuis la disparition de Taniguchi, est peut-être le meilleur relais entre les BD occidentale et japonaise. À ses côtés, un autre *sensei* (maître), cette fois dans la catégorie du manga grand public, Hiro Mashima, s'apprête à rencontrer ses légions de fans. Auteur de *shōnen* (BD pour ados garçons) ultra-efficaces et calibrés, le mangaka viendra célébrer la fin de *Fairy Tail*, un feuilleton mêlant *fantasy*, loufoquerie, apprentissage de l'âge adulte avec une louche de *fan service*, un cocktail approuvé par pas moins de... 60 millions de lecteurs à travers le monde. Avec une telle programmation, Angoulême 2018 s'annonce déjà comme un cru mémorable.

Nicolas « Zatōichi » Trespallé

45^e Festival International de la Bande Dessinée,

du jeudi 25 au dimanche 28 janvier, Angoulême (16 000).
www.bdangouleme.com

Parmi les titres de la roborative sélection d'Angoulême, *Opération Copperhead*, gloussante comédie d'espionnage où David Niven et son bras droit Peter Ustinov usent de tout leur flegme pour faire de Clifton James, un acteur aussi raté qu'alcoolique, la doublure du général

Montgomery en vue de tromper les forces de l'Axe ! Une histoire pleine de vérités et d'artifices imaginée par le cerveau « 100 % de binge » de Jean Harambat. Propos recueillis par **Nicolas Trespallé**



MONTY PITEUX FLYING CIRCUS

On connaissait David Niven l'acteur, on le découvre aussi militaire, de retour à Londres pour participer à l'effort de guerre contre les Nazis. Comment as-tu découvert cette facette méconnue de sa vie ?

J'ai toujours aimé le cinéma classique hollywoodien, c'est celui qui m'a marqué enfant, David Niven en était une figure. Sur les conseils d'un ami anglais, j'ai découvert ce chef-d'œuvre de sous-entendus *Décrochez la lune*, son autobiographie. Le titre vient d'un poème de E.E. Cummings. Niven y raconte sa trajectoire avec beaucoup d'humour : sa démission de l'armée à Malte sur un coup d'éclat, son départ au Canada, au Mexique où il exerce des tas de petits boulots, même homme-canon dans un cirque ! Puis, il entame sa carrière d'acteur en s'intégrant à la communauté britannique de Hollywood à un moment où l'Amérique fantasmatise beaucoup sur l'Angleterre. C'était le sommet de l'élégance, la mode dans les années 1930... On fait venir Hitchcock, Niven, lui, commence à tourner comme simple figurant, puis dans des rôles plus importants, et la guerre éclate. Il repart en Angleterre. En tant que démissionnaire, il a du mal à trouver un régiment qui l'accepte, mais réussit à devenir formateur dans les commandos.

Il est bientôt amené à travailler avec un inconnu, Peter Ustinov, au cours de l'élaboration de la mission Copperhead...

Ça m'amusait d'un coup de voir ces deux géants du cinéma former un duo dans la vraie vie. Ils se rencontrent quand l'un n'est encore qu'un dramaturge obscur de 23 ans, tandis que l'autre est déjà un vieux jeune premier. En fait, je cherchais une histoire

à raconter autour de ce duo et j'ai trouvé la clé dans les mémoires de Clifton James qui détaillait sa rencontre avec David Niven et cette mission à laquelle Ustinov et Niven ont très très peu participé. Je ne devrais pas le dire, mais les gens aiment croire que tout est authentique. Je voulais inventer, que ce soit une fiction pour toucher à une certaine vérité et aller plus loin qu'une simple autobiographie. D'une certaine manière, j'avais envie de leur donner un dernier grand rôle, de manière posthume !

Ils ne se départent jamais d'une décontraction déconcertante devant l'adversité, leurs échanges sont hilarants...

Je me suis inspiré de la personnalité qui se dégageait de leurs mémoires. Niven et Ustinov étaient assez différents, c'était amusant de les faire parler. Dans les dialogues que j'invente, j'essaie de retrouver la saveur de la comédie sophistiquée des années 1930-1940, des Lubitsch ou Wilder, très drôle mais aussi teintée de mélancolie.

Dans ce monde viril se détache la figure de la vamp Vera qui fait perdre sa contenance à Niven...

Elle a vraiment croisé certains des protagonistes, comme Klop, le père d'Ustinov qui était agent secret ! Elle est le reflet de comédiennes façon Carole Lombard, Marlene Dietrich ou Ava Gardner. Je voulais jouer avec l'image de la femme fatale, absente de la BD franco-belge classique, la rendre moderne, intelligente et drôle dans l'esprit de la Male Call de Milton Caniff, qui appelle les soldats « mon général » avec familiarité.

Ton trait se fait davantage stylisé dans cet album...

Cette histoire n'est pas totalement réaliste, reflétant un Londres un peu fantasmé, celui de *Blake et Mortimer* et d'un certain cinéma. Je voulais que le lecteur sente qu'il se trouve dans une fantaisie, une forme d'humour loin d'une caricature agressive. J'ai renoncé à maîtriser l'anatomie et les architectures trop complexes pour aller à l'essentiel, vers plus de simplicité. Il y avait le désir d'évoquer la ligne claire de Hergé ou Jacobs pour la tordre et aller vers quelque chose de plus vivant qui vibre davantage. La coloriste Isabelle Merlet a réussi à traduire tout cela, elle a habillé mon dessin, lui a donné du relief pour retranscrire l'ambiance du livre.

Le faux général Montgomery, Clifton James, était-il vraiment un Monty piteux ?

J'ai un peu forcé le trait ! Il avait vraiment un doigt manquant et avoue lui-même avoir eu du mal à incarner un leader, un homme d'autorité. C'était tout l'enjeu de sa formation. Comme cette histoire tournait autour du théâtre, du cinéma, de l'illusion, c'était inévitable pour moi de parler de sa capacité à jouer la comédie. Arrivera-t-il à devenir un grand comédien ? Pour ce faire, il est aidé par ces deux grands acteurs. Il est mort assez jeune, mais a eu le temps d'interpréter son propre rôle dans un film que j'évoque dans l'album. Il se jouait lui-même jouant Monty, c'est vertigineux...

Opération Copperhead, Jean Harambat, couleurs d'Isabelle Merlet, Dargaud (Lauréat du prix Goscinny 2018)

Depuis 2009, Marc Pautrel publie chez Gallimard avec régularité des livres incisifs et ciselés dans lesquels il ne cesse de prolonger une singulière intensité où l'intimité d'un événement devient source de troublantes résonances. À l'occasion de la sortie de *La Vie princière*, élégante et ardente exploration du sentiment amoureux, il s'explique sur son écriture et ses enjeux.

Propos recueillis par **Didier Arnaudet**



© F. Manovani

LE MYSTÈRE DU LANGAGE

Qu'est-ce qui décide de l'acte d'écrire ? Quel en est le point de départ, l'élément déclencheur ?

Chaque fois que je me mets à écrire, c'est après avoir eu une sorte de révélation liée à un événement de mon existence. Je vis des choses diverses, souvent banales, je crois les avoir oubliées, et tout à coup, bang!, une vision m'apparaît sous la forme d'une réminiscence qui donne un sens à ce que j'ai traversé. Pour tous mes livres, je peux identifier ce moment et cela forme d'ailleurs chaque fois une scène du livre. Dans *L'Homme pacifique*, je repense au corps de mon oncle sur son lit de mort et je sais qu'il faut que j'écrive sur lui. Pour *Un voyage humain*, la carte postale reçue. *Polaire*, je fais un cauchemar horrible. *Orpheline*, l'héroïne qui parle dans son sommeil. *Une jeunesse* de Blaise Pascal, la lecture du livre qu'a écrit sa sœur sur lui et la vision immédiate de l'enfant traçant sur le sol des formes géométriques. *La Sainte Réalité*, les tableaux de Chardin qui me sautent au visage, qui m'agrippent et se mettent à me parler directement. *La Vie princière*, la vue de l'immense propriété déserte au matin. L'élément déclencheur est donc une vision, la révélation d'un élément central explicatif, qui me fait comprendre quelque chose que je ne peux développer que par la narration. Ensuite, il y a tout un processus d'écriture, qui fait que le texte va devenir, ou ne va pas devenir, littéraire. Un livre apparaîtra uniquement si, à la relecture du premier brouillon, des mois après, je constate qu'une sorte de catalyse s'est produite. Je ne sais pas comment j'ai fait, je ne sais pas comment le texte fonctionne, mais je sais qu'il fonctionne, qu'il suscite, en moi, puis chez mon éditeur, puis chez de nombreux lecteurs, une émotion. Pourquoi ? Je ne sais pas, c'est le mystère du langage.

En résumé, je dirais que j'éprouve une émotion et que la chance me permet de produire un langage qui communique cette émotion aux lecteurs.

Quelles sont vos affinités littéraires de prédilection ?

Essentiellement les auteurs classiques, et surtout les français parce que c'est ma langue maternelle et que donc l'accès au texte est pour moi direct. Saint-Simon, Voltaire, La Fontaine, Madame de Sévigné, Stendhal, Rimbaud. Les auteurs étrangers, parfois, les quelques génies qui le restent quelles que soient les traductions, Homère, Dostoïevski, Kafka. Chez les contemporains Saul Bellow ou Philip Roth, et chez les français Echenoz ou Modiano, entre autres. Et, avant tout, le premier d'entre les premiers, bien sûr : Marcel Proust.

Vous avez abordé divers genres (fiction, essai, biographie, récit personnel). Mais quelle ligne identifiable, récurrente pouvez-vous dégager dans votre écriture ?

J'écris mes livres les uns à la suite des autres, comme ils me viennent. Je ne cherche pas à dégager un projet, une ligne identifiable. Je ressens le besoin d'écrire certaines choses, et ce besoin produit une sorte de langage particulier, décalé, insaisissable, c'est tout. J'avance au fur et à mesure, livre après livre et sans vision consciente de la destination. Les grands peintres ont fonctionné comme ça, je crois. Chardin, Cézanne, Manet ou Picasso ont progressé pas à pas, explorant plusieurs directions, revenant parfois sur des thèmes,

sans chercher nécessairement à faire œuvre, restant sur le motif, un sujet égale un tableau, puis le suivant, et encore le suivant. S'il y a une cohérence d'ensemble, elle apparaîtra. Si le travail effectué tient dans le temps, ça restera. Sinon, tant pis, on aura essayé.

Pouvez-vous évoquer *La Vie princière* ?

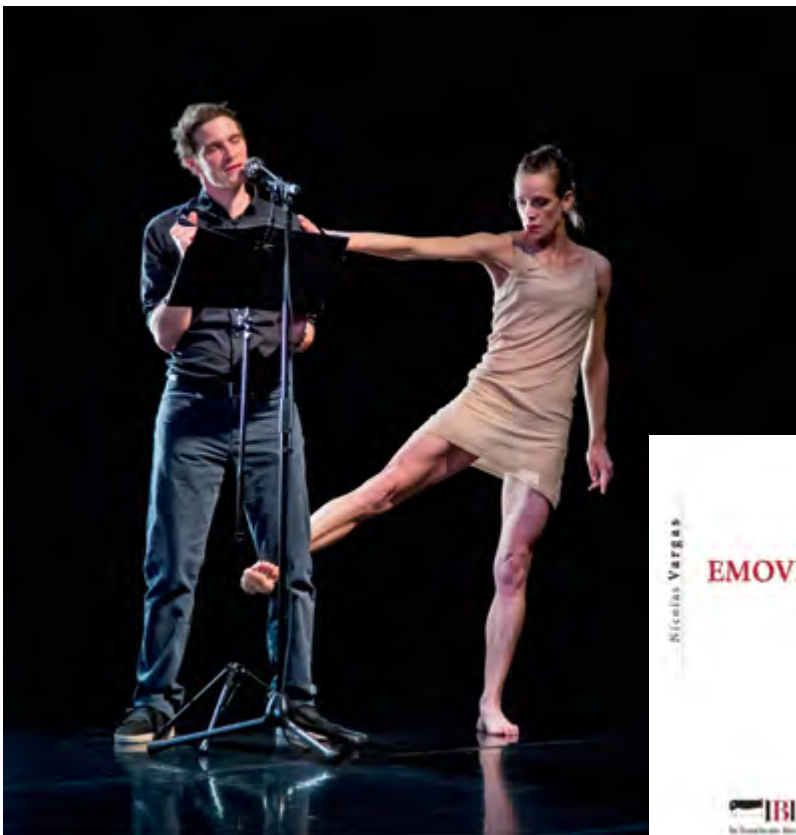
Il s'agit d'un roman sous la forme épistolaire, composé d'une lettre unique envoyée par un homme à une femme dont il vient de s'éprendre. C'est une déclaration d'amour. Le narrateur se remémore la semaine qu'ils ont passée ensemble et il décrit l'état dans lequel il s'est retrouvé plongé, l'état amoureux.

Et l'état amoureux, c'est la vie princière. On est soudain comme un prince, on hérite d'un royaume sans aucun mérite, on reçoit une vie merveilleuse, immédiatement et gratuitement. C'est une chance immense de tomber amoureux et de pouvoir le demeurer, et c'est ce que j'ai voulu décrire de la façon la plus proche et la plus intime possible.

***La Vie princière*, Marc Pautrel**

Gallimard, collection L'Infini

© Alain Fegroux



PLUS UN GESTE

Plus rien ne bouge. En attendant la bête. Le monstre. Les souffles se coupent. Elle ne va pas tarder. Comme dans *3:10 to Yuma*, la ville sait que quelque chose va arriver et s'y prépare. Il va y avoir du grabuge, un mouvement.

Dans *EMOVERE*, court texte de Nicolas Vargas qui vient d'être justement couronné par le prix « Révélation poésie » de la SGDL, celle que tout le monde attend, craint et redoute, la bête qui rôde, c'est l'émotion. On la connaît, parfois la fuit, on la recherche, morte ou vive, on la veut en face, en duel sans forcément la trouver. Puis, sans crier gare, elle vous tombe dessus... Toutefois elle reste bien plus armée que nous et, ici, elle braque : « Deux sœurs jumelles/ majordomes avec un bas rouge sur la figure attaquent les premières / Personne ne bouge ! (...) tout le monde se jugulaire autour d'un organe que l'émotion a pris en otage. » Un compte à rebours et il faut définir l'émotion. Vargas revient au mouvement, *ex movere*, mouvement hors de.

Le corps alors reprend sa place, se met en branle. Le texte, destiné à une lecture dansée – il est la voix, elle est le corps –, est l'écriture de ce corps soumis et libéré de l'émotion. Le jeune poète dont c'est le troisième livre en 2017 apporte quelques lumières en fin de texte : « *EMOVERE*, c'est la trace à deux corps de cet espace, de ce moment, ce moment-là, quand on aura lâché toutes les lignes, qu'il va falloir se retourner. Ce serait l'écriture de ce quart de seconde. » L'émotion décrite comme des corps qui s'élancent et croient s'envoler. Tout est dans le « croient ».

Julien d'Abrigeon

EMOVERE,
Nicolas Vargas,
Éditions la Boucherie littéraire,
collection Sur le billot

MONOPRIX

1 ACHETÉ

1 GRATUIT*

C'EST COMPLÈTEMENT

FOOD

AVEC LA CARTE SUR UNE SÉLECTION DE PRODUITS
DU 11 AU 24 JANVIER**

MONOPRIX BOUSCAT LIBÉRATION

30 AVENUE DE LA LIBÉRATION
DU LUNDI AU SAMEDI DE 8H30 À 20H30
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45

MONOPRIX BOUSCAT GRAND PARC BD GODARD

(ENTRÉE PLACE RAVEZIES ET BARRIÈRE DU MEDOC)
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 20H30
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45
📍 GRATUIT RÉSERVÉ À LA CLIENTÈLE

MONOPRIX BORDEAUX

C.C ST CHRISTOLY-RUE DU PÈRE LOUIS JABRUN
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 21H
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45
📍 2H GRATUITES DÈS 50€ D'ACHATS

MONOPRIX BASSINS À FLOT

10 RUE LUCIEN FAURE
(AU PIED DU PONT JACQUES CHABAN DELMAS)
DU LUNDI AU SAMEDI DE 8H30 À 21H
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H45
📍 1H GRATUITE DÈS 20€ D'ACHATS

FOOD = NOURRITURE

* Les 14 et 21 janvier pour les magasins ouverts le dimanche. ** Remise immédiate sur présentation de la Carte de Fidélité Monoprix sur le moins cher des 2 produits. Voir conditions de la Carte en magasin ou sur monoprix.fr. Monoprix - SAS au capital de 78 365 040 € - 14-16, rue Marc Bloch - 92110 Clichy - 562 018 020 R.C.S. - Nanterre - **ASSP PERK** - Pré-presse : **elpev**.



apporte sa liberté et son besoin de communion hors de la hiérarchie de classe et des apports socio-culturels imposés.

Halka, Groupe acrobatique de Tanger, du vendredi 26 au samedi 27 janvier, 20 h 30, Le Carré, Saint-Médard-en-Jalles (33160). www.carrecolonnes.fr

CONCERT

Yeah!
Perchés sur leur îlot lumineux, Mosaï et Vincent s'adressent aux plus petits avec des compositions acoustiques à la fois intimistes et poétiques. Bercés par ces mélodies pop, les bébés sont invités à se réveiller petit à petit, à se lever et à danser sur des sons électro. Un duo électrisant, pour une nouvelle approche.

«Je me réveille», Mosaï et Vincent, de 0 à 3 ans, jeudi 18 janvier, 9 h 15, 10 h 30, 16 h 30, Théâtre Jean Vilar, Eysines (33320). www.eyssines-culture.fr

Blue note
Manu Hermia et ses deux compagnons de route musicale, Sam Gerstmans et Pascal Mohy, trois musiciens confirmés et reconnus, nous plongent au cœur des comptines et nous aident à en saisir deux dimensions bien distinctes : mélodie et harmonie par le jeu d'expérimentations sonores délicates et savoureuses. On découvre une musique aux possibilités foisonnantes qui sert un territoire cher à l'enfance : celui des personnages qui peuplent les nuits et les forêts. Dans le cadre du festival Jallobourde «Le jazz aux sources» entre Canéjan, Cestas, Saint-Jean-d'Ilac et Martignas.

Jazz For Kids, dès 3 ans, samedi 20 janvier, 16 h, Centre Simone Signoret, Canéjan (33610). signoret-canejan.fr



CIRQUE

Partage
Deux danseuses/acrobates et une violoncelliste invitent à une étonnante expérience où l'on bouge, explore, s'aventure, ensemble, avec nos enfants. Spectacle participatif en mouvement, en son et en odeur pour les enfants de 0 à 28 mois et les adultes qui les accompagnent.

Je suis là..., Cie La Croisée des Chemins, de 0 à 28 mois et au-delà de 6 ans, mardi 9 janvier, 14 h et 18 h, mercredi 10 janvier, 10 h et 17 h, jeudi 11 janvier, 10 h et 14 h, Théâtre des Quatre Saisons, Gradignan (33170). www.t4saisons.com

Dynastie
En 2018, plus que jamais, le cirque Arlette Gruss ose la métamorphose ! Porté par l'inspiration de Gilbert Gruss, le cirque *made in France* lance son hymne à la féerie : «Osez le cirque !» En famille ou entre amis, découvrez le paradis des animaux où l'union entre hommes, chevaux, tigres, lions et éléphants parle d'elle-même. Déconnectez du quotidien grâce au mythique clown Mathieu, accompagnez les premiers pas en piste de la nouvelle génération Gruss. Côté folie, c'est du sérieux ! Pour la première fois au cirque, le lumineux «Néon Dance Show» ouvre la voie d'un genre nouveau. Pour vous décrocher les étoiles, nous lançons en exclusivité planétaire «l'homme fusée» : stratosphérique ! De quoi faire

tourner vos têtes aussi vite que la gigantesque «Roue infernale» ! Le «Motors show» débarque avec ses bolides insolites : motos trial, quads, drones, monster-truck de poche... Ensemble, célébrons le 250^e anniversaire du cirque traditionnel !

Osez le cirque, Cirque Arlette Gruss, du 11 janvier au 11 février, place des Quinconces. www.cirque-gruss.com

Pantoute
Après ses deux succès, *Nebbia* (2010) et *Cirkopolis* (2015), le plus réputé des cirques québécois revient au Pin Galant avec sa dernière création, *Saloon*. Imaginez. L'Amérique est en pleine construction. Le chemin de fer se développe. Une ville s'anime, le saloon ouvre ses portes. Lieu de rassemblement et de rencontres, il devient théâtre de toutes les histoires... Passez les portes et laissez-vous emporter dans une course folle digne des meilleurs westerns. L'énergie contagieuse de la musique folk, aux airs de Johnny Cash et de Patsy Cline, donne le ton à une comédie acrobatique. Fidèle à ses origines, le Cirque Éloize signe avec cette 11^e création originale un spectacle inspiré d'un riche héritage historique et musical, où se côtoient théâtralité, humour, prouesses acrobatiques et un retour à la musique live. Plancher coréenne, sangles aériennes, roue Cyr, main à main et mouvements de diverses inspirations sont au

service d'une histoire d'amour rocambolesque, où presque tout est permis.

Saloon, Cirque Éloize, dès 6 ans, samedi 20 janvier, 20 h 30, et dimanche 21 janvier, 16 h, Le Pin Galant, Mérignac (33700). www.lepingalant.com

Khamsa
Depuis le coup de tonnerre *Taoub*, créé en 2004 par Aurélien Bory, le Groupe acrobatique de Tanger est devenu la troupe marocaine la plus importante du royaume. Elle signe aujourd'hui collectivement sa 4^e création, *Halka* qui signifie l'énergie du cercle, celui autour duquel on tourne mais aussi celui dont on s'échappe. Ils sont quatorze au plateau, quatorze acrobates à avoir appris leur art dans la rue ou sur le sable de la plage publique de Tanger. D'ailleurs, on s'y croirait presque. Avec ces garçons qui exhibent leurs muscles devant les filles en multipliant les prouesses : pyramides humaines à quatre étages, roues exécutées à grande vitesse et sauts en manège époustoufflants. Dans un esprit festif et bon enfant, ils viennent célébrer, avec l'apport de la musique et du chant traditionnels, l'être ensemble. Depuis toujours, au Maroc, l'art acrobatique est transmis de génération en génération. Il est entré dans les gènes. Sans être figée, cette tradition évolue et s'enrichit de l'histoire intime de ses interprètes. Chacun en est l'ambassadeur. Il y





Récital

À la découverte de l'orchestre :
Symphonie N°4 de Brahms, Orchestre
national Bordeaux Aquitaine,
direction de Marc Leroy - Calatayud.

Concert commenté,

dès 9 ans, dimanche 28 janvier, 11 h,
Auditorium de l'Opéra.
www.opera-bordeaux.com

MARIONNETTES

Fils

Un petit bout sort d'un amas de
cordages, quitte le tas entremêlé et
commence à prendre vie. Un deuxième
le suit et un autre encore. Ensemble,
ils se découvrent avec étonnement.
Ils se scrutent, se rapprochent, se
dispersent et se retrouvent, explorant
avec tendresse et humour les nœuds
au sens propre et au sens figuré.
Avec tendresse et humour, la vie
de famille et les relations humaines
sont ici abordées dans des tableaux
épures, faits de lignes dessinées par
les cordages. Une histoire pleine de
lumière et de poésie, pour petits et
grands.

Bout à bout, Le Clan des Songes,

dès 3 ans, mardi 16 janvier, 18 h,
mercredi 17 janvier, 15 h,
Théâtre le Liburnia, Libourne (33500).
www.theatreleliburnia.com

Imaginaire

Un spectacle gaiement optimiste sur
l'apprentissage, la science et le voyage,
qui se hisse à la hauteur des tout-
petits pour leur transmettre l'appétit
de vivre. Avec *Du vent dans la tête*,
Serge Boulrier s'accroche aux ailes du
poète Jacques Prévert, amoureux des
cancres et des ânes. Un appel à cultiver
les pousses de la fantaisie dans l'esprit
des plus jeunes. Dans le cadre de la 18^e
édition du festival Méli Mélo.

Du vent dans la tête, Bouffou Théâtre,

dès 4 ans, mercredi 31 janvier, 15 h et 17 h,
Centre Simone Signoret, Canéjan (33610).
signoret-canejan.fr

THÉÂTRE

Raquette

Revers, comme le revers au tennis,
le revers de la médaille et prendre
la vie à revers... Parce qu'il n'y a pas
qu'une manière de faire, de vivre,



Revers - D. R.

d'être, on est parfois bien empêtrés
quand on cherche à grandir et à se
construire. Or justement, n'est-ce pas
là le plus intéressant : accepter de ne
pas savoir et inventer un chemin vers
son propre art de vivre ? Dans *Revers*,
il y a « rêver »... Ce spectacle musical
époustouflant nous invite à suivre une
jeune fille parachutée dans un drôle
de monde, qui chemine d'un court de
tennis à une piste enneigée en passant
par l'océan et ses grands fonds. Dans
cette errance, semée de rencontres
sportives décalées et de musique, elle
se pose des questions, rate parfois et
prend des risques, notamment celui de
se laisser surprendre par ceux qu'elle
rencontre. *Revers*, c'est un parcours
dans lequel la course et le souffle qui
l'anime seront plus importants que le
podium ou la ligne d'arrivée...

Revers, Cie La Boîte à sel, dès 6 ans,

mercredi 31 janvier, 15 h 30,
Théâtre Jean Vilar, Eysines (33320).
www.eysines-culture.fr

Conte

Il était une fois une jolie princesse qui
vivait dans un joli château entouré
d'une jolie forêt dans un joli pays avec
des gens sympas. Mais voilà... Au sein
même de cette famille royale sympa,
se cache un traître pas sympa du tout...
Seule survivante, elle rencontrera dans
sa fuite un maître d'arts martiaux qui
décuplera sa force et lui permettra
d'accéder au trône. Avec un rien (une
tiare, une chevalière, une dague) et
quelques références (*Dragon Ball*,
One Piece, *Kill Bill* et... *Le Gendarme à*
Saint-Tropez), Denis Athimon nous
fait vivre cette palpitante histoire
avec une hilarante dérision. Un régal !
Attention jauge limitée.

Princesse K, Bob Théâtre, dès 8 ans,

du lundi 15 au mardi 16 janvier, 19 h 30,
Le Champ de Foire,
Saint-André-de-Cubzac (33240).
www.lechampdefoire.org



Princesse K - © Laurent Galtier



Du vent dans la tête - © Jean Henry

LE SPECTACLE
ÉQUESTRE

#JumpingBordeaux



ALEXIS
GRUSS

01^{er} FÉVRIER
L'ART DE LA PISTE

Réservez vos places sur
jumping-bordeaux.com

PARC DES EXPOSITIONS





© Benoît Bost



© Benoît Bost

Réunion avec les conseillers de chaque département au 308 - Maison de l'Architecture, le siège de l'Ordre à Bordeaux.

Succédant à Éric Wirth, Virginie Gravière est désormais la présidente de l'Ordre régional des Architectes, la première à l'échelle de la région Nouvelle-Aquitaine. Exerçant elle-même à Bordeaux, elle décrypte en ce début d'année les missions de l'Ordre et les évolutions du métier.

Propos recueillis par **Benoît Hermet**

« IMPULSER L'ÉNERGIE DES ARCHITECTES »

En tant qu'usager, on ne connaît pas forcément l'organisation de la profession d'architecte...

Celle-ci est réglementée par un Ordre national et 17 Ordres régionaux. Il faut être inscrit au Tableau de l'Ordre pour porter le titre d'architecte et exercer en maîtrise d'œuvre¹. Ce fonctionnement a été institué en 1977 par la loi sur l'Architecture, sous la tutelle du ministère de la Culture et des DRAC² en région. La Nouvelle-Aquitaine compte 2 377 inscrits, répartis sur 12 départements. L'Ordre, de par sa délégation de service public, répond au particulier et assure également la gestion du Tableau, le contrôle des assurances de responsabilité professionnelle, le respect de la déontologie, notamment entre confrères, la défense du titre, la représentation du métier auprès des pouvoirs publics, des élus, des maîtres d'ouvrage... Toutes ces missions s'exercent en faveur de la qualité architecturale.

Quels enjeux découlent du regroupement des régions ?

En Nouvelle-Aquitaine, nous avons préparé la réforme territoriale en privilégiant la représentativité. L'équité des actions sera défendue pour tous les membres de la profession afin d'éviter les disparités entre les zones géographiques. Trois pôles avec une vice-présidence ont été mis en place à Poitiers, Limoges et Pau, ainsi qu'une vice-présidence à Bordeaux. Ce maillage permet de maintenir les architectes informés, de

les réunir et de créer du lien avec les autres acteurs de la construction ainsi que le public. Notre souhait est d'éviter l'isolement car la profession compte beaucoup de petites structures et une majorité d'architectes travaillant seuls. Les membres de l'Ordre se déplacent dans les départements avec une démarche pédagogique, pour rassurer et impulser l'énergie attendue.

En 2016, la loi LCAP³ a marqué une étape importante pour la création architecturale et le patrimoine... Quels sont ses objectifs ?

Cette loi a été votée afin de soutenir par des mesures concrètes la qualité architecturale, paysagère et environnementale de notre cadre de vie. Son but est de créer des opportunités d'intervention pour les architectes, dans un contexte d'évolutions techniques et économiques pour la profession. En matière d'urbanisme, les permis d'aménager des lotissements de plus de 2 500 m² sont désormais établis par un architecte. C'est un enjeu important pour repenser différemment les secteurs périurbains. La loi soutient aussi une architecture du quotidien avec le recours à un architecte quand une construction neuve, une rénovation ou une extension dépassent 150 m². Autre mesure, le diagnostic de

performance énergétique avant travaux revalorise l'ancien dans le sens d'une meilleure qualité d'usage et de confort. Jusqu'à présent, les architectes qui n'avaient pas cette culture du lotissement ou du patrimoine n'accédaient pas à ces marchés. Ils ont maintenant l'opportunité de s'en saisir !

Quelles sont les évolutions de la profession aujourd'hui ?

L'architecture reste un métier formidable, soumis à de nombreuses réglementations... Au quotidien, nous devons parvenir à maintenir un équilibre entre la qualité, le prix et les délais, entre le début d'un projet, son instruction, la gestion des entreprises, le chantier... Le challenge permanent est de surmonter ces contraintes pour qu'elles deviennent des avantages. En même temps, la profession attire : une soixantaine de jeunes diplômés sortent chaque année de l'École nationale d'Architecture et de Paysage de Bordeaux. Tous les architectes n'exercent pas systématiquement en maîtrise d'œuvre.

« Toutes les actions impliquant les architectes dans le cadre de vie des citoyens sont à valoriser ! »

Certains enseignent, d'autres travaillent dans les CAUE⁴ ou les services d'urbanisme et d'architecture des collectivités... De plus



© CROA Nouvelle-Aquitaine

La culture architecturale est valorisée à travers différentes manifestations : ateliers pédagogiques, expositions, rencontres avec le public...



© Arthur Péquin



© CROA Nouvelle-Aquitaine

en plus exercent dans ces différents domaines qui profitent à la culture architecturale en général. La médiation est un levier supplémentaire, à l'image des ateliers pédagogiques proposés par le 308 - Maison de l'Architecture.

Communiquer est-il un axe important pour les architectes ?

C'est une nécessité à laquelle ils doivent se confronter même s'ils n'y sont pas vraiment formés. Conscient de cet impératif, l'Ordre agit dans ce sens et assure sa mission de représentation sous différentes formes, entouré par quatre Maisons de l'Architecture, à Bordeaux, Poitiers, Pau et Limoges, qui organisent des expositions, des rencontres, réalisent des publications... Les architectes ayant une obligation de formation, deux centres à Bordeaux et Poitiers proposent des conférences, des visites de chantiers ou des voyages d'études. L'Ordre participe également à des événements tels qu'AGORA, la biennale d'architecture de Bordeaux, pour enrichir le dialogue avec toute la filière du bâtiment, les maîtres d'ouvrage et le public... D'autres manifestations

tournées plus largement vers le « grand public », comme les journées nationales de l'architecture ou les journées portes ouvertes des agences d'architectes connaissent un réel succès. Nous sommes présents sur des salons de l'habitat comme Vivons Maison, sur les réseaux sociaux et à travers notre journal 308+. Toutes les actions impliquant les architectes dans le cadre de vie des citoyens sont à valoriser !

1. La maîtrise d'œuvre est l'activité qui consiste à concevoir et mener la construction d'un édifice pour la maîtrise d'ouvrage qui la commande.
2. Directions régionales des Affaires culturelles.
3. Loi du 7 juillet 2016 relative à la liberté de la création, à l'architecture et au patrimoine.
4. Les Conseils d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement assurent une mission de service public dans ces trois domaines.

L'Ordre des Architectes Nouvelle-Aquitaine a son siège au 308 - Maison de l'Architecture à Bordeaux.
www.le308.com



Magasin à Bordeaux
—
depuis 2006

docks
design

www.docksdesign.fr

—
1 — 7 quai Richelieu
33000 Bordeaux

LIEUX COMMUNS

par **Xavier Rosan**

De 1925 à la fin du ^{xx}e siècle, Bordeaux n'a connu que quatre maires : Adrien Marquet (1925-1944), Fernand Audeguil (1944-1947), Jacques Chaban-Delmas (1947-1995) et Alain Juppé (élu en 1995). Chacun d'entre eux, quelle que soit la longévité de son mandat, a laissé l'inscription de son passage dans l'urbanisme ou l'architecture de la ville, qu'il soit mû, comme au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, par la pression des événements historiques, ou qu'il suive sa propre vision politique du devenir de la cité.



Maquette de la Bourse du Travail (J. d'Welles, archi), Bordeaux, Revue économique du Sud-Ouest, mars-avril 1935 (n°256-257)

ENTRE-DEUX

Retour à l'ordre

Adrien Marquet mena le Cartel des Gauches à la victoire lors de l'élection municipale de 1925. Occupant des fonctions ministérielles dès 1934, il amorça une dérive idéologique qui le mena du « néo-socialisme » aux relents mussoliniens à la participation, en juin 1940, au gouvernement du maréchal Pétain – pour lequel il vota les pleins pouvoirs. Sur le plan local, Marquet s'avéra un zélé collaborateur des armées d'occupation nazie, encourageant notamment, avec une rare virulence, la propagande antijuive. Incarcéré au fort du Hâ lors de la libération de Bordeaux, puis déferé à la Haute Cour de Justice, il fut condamné en 1948 à dix ans d'indignité nationale¹.

En dépit de cette évolution politique détestable, l'action de l'administration municipale de Marquet durant l'entre-deux-guerres fut, sur les plans social et patrimonial, exemplaire et féconde. Elle consista à hisser l'éducation, la culture ou le sport au rang de valeurs démocratiques, constitutives de l'essor et de la cohésion de la cité, alors que l'activité économique de celle-ci, essentiellement portée par les rendements du port, du commerce du vin et de l'exploitation de la forêt landaise, connaissait des résultats en dents de scie avant même d'être frappée par la crise de 1929.

Des édifices-manifestes

La maîtrise des grands travaux municipaux engagés à Bordeaux durant cette période – facteurs d'emploi et propres à résorber le chômage galopant – fut confiée à l'architecte, puis urbaniste de la Ville, Jacques d'Welles, qui composa avec Marquet un tandem comparable à celui formé à Lyon par le maire Édouard Herriot et Tony Garnier. De concert, les deux hommes donnèrent corps à un programme architectural ambitieux et original, respectueux du climat confectionné par les intendants du ^{xviii}e et soucieux d'une certaine forme de modernité – mais refusant catégoriquement les préceptes avant-gardistes d'un Le Corbusier à Pessac. Ils contribuèrent à doter la ville d'un ensemble d'édifices « de leur temps », utilisant le béton en alliage avec d'autres matériaux plus traditionnels et imposant des formes épurées, qui, à leur manière, s'inscrivaient dans le « retour à l'ordre » propre à l'époque. De nombreux architectes (Jourde, Ferret, Expert) et artistes furent convoqués pour réaliser ou décorer ces édifices-manifestes. Ainsi à la Bourse du Travail, conçue par d'Welles, s'agrègent les noms des sculpteurs Janniot (bas-relief en façade) et Bate, des peintres Dupas, Roganeau, de Buzon, Caverne et Pierre-Bégaud, du photographe Marco Pillot. Dans des compositions puissantes et contrastées, les artistes mettent en scène l'ouvrier, l'agriculteur, le commerçant, l'artisan, et orchestrent la gloire de la ville exaltée par les valeurs de l'effort et de la solidarité. L'architecture et les arts servent ainsi les visées politiques du maire, mélange de socialisme pragmatique et d'autoritarisme

paternaliste. Sous ses mandats, des équipements essentiels sortent de terre, réalisés par la ville ou impulsés par la Chambre de Commerce et le Port autonome : stade Lescure, piscine Judaique, abattoirs de Paludate, régie du gaz et de l'électricité, écoles, aéroport de Mérignac, gares maritimes, hangars des quais...

Pastiches

Maire-bâtitteur, Marquet fut aussi un maire-restaurateur qui, d'un côté, satisfaisait les aspirations de l'électorat populaire et, de l'autre, s'employait à conforter, sinon à réhabiliter l'image d'Épinal du Bordeaux classique. Il mena ces deux objectifs avec habileté, inaugurant d'un côté la cité universitaire Budos ou l'étonnante Maison cantonale de La Bastide (commandée par son prédécesseur mais achevée sous son premier mandat), restaurant de l'autre à l'identique les portiques du Jardin public ou les intérieurs de la chambre de commerce place de la Bourse. La fascination pour le Siècle d'Or s'exerça jusqu'à créer de toutes pièces des bâtiments dans le plus pur style classique : la Bourse maritime du quai des Chartrons, que l'on pourrait croire dessinée par un contemporain de Gabriel, est en réalité un pastiche millésimé 1925. Les théâtres Fémina et Trianon, l'actuel siège de la banque Courtois (2, cours du XXX-Juillet) sont quelques-uns des nombreux exemples qui illustrent cet autre grand courant de l'ère Marquet (dont la construction privée ne fut pas non plus indemne) de fixation de l'architecture dans l'esprit du ^{xviii}e. Durant l'entre-deux-guerres, Bordeaux offrit ainsi l'étonnante particularité de se métamorphoser sans pour autant changer tout à fait de peau.

De cette période de transformation intense, mais pas toujours clairement perceptible, beaucoup a été détruit ou gravement endommagé dans les décennies suivantes. La gare routière Citram, la cité Paul-Boncour et tout récemment les abattoirs de Paludate sont à ranger au compte des pertes irrémédiables. La cité Gallieni a été défigurée, le stade Chaban-Delmas demeure sous surveillance et les anciens bains-douches Buscaillet de Bacalan s'effritent. À l'inverse, la piscine Judaique, le collège Goya, le centre de tri postal de Saint-Jean, la gare Saint-Louis, l'ancienne régie du gaz ont été rénovés et/ou réhabilités, et les travaux de restauration de la Bourse du Travail (mais pour quel devenir ? un musée de l'Art déco, par exemple ?) se poursuivent. Ces destinées aléatoires semblent traduire la difficulté à considérer à « sa juste valeur » un patrimoine moins Art déco qu'entre-deux : entre deux guerres, entre deux classes, entre deux dogmes politiques.

1. Fernand Audeguil – également socialiste mais d'emblée opposé à Pétain, intégrant ensuite la Résistance – lui avait succédé à la mairie en 1944 et initia quelques-uns des grands chantiers de la Reconstruction.



Le Petit chaperon rouge, gravure de Gustave Doré - D.R.

DES SIGNES par **Jeanne Quéheillard**
Une expression, une image. Une action, une situation.

VOIR LE LOUP MONSTRES, MONSTRESSES ET MONSTRELETS

Tant qu'on en veut, tant qu'on en a. Des mythologies anciennes jusqu'aux mythologies contemporaines, de la Gorgone à Freddy Krueger, de l'odyssée d'Ulysse à celle de Harry Potter, les monstres sont partout.

Ces créatures prodigieuses ont des particularités physiques hors norme et des pouvoirs incommensurables. L'horreur, la frayeur et la crainte qu'ils suscitent donnent la mesure de l'héroïsme nécessaire pour les affronter et les combattre. Il faut être proche des dieux, comme Ulysse, ou avoir la baraka pour pouvoir échapper à leurs actions destructrices. Leur versant maléfique, comme il en serait du « côté obscur de la force » pour un Jedi, est porté par un imaginaire formel des plus variés, fait de difformités et de démesure, du très grand au très petit. L'énormité qui se montre devient la chose horrible et épouvantable, figure étrange et étrangère, insupportable et dangereuse.

D'aucuns pensent qu'ils n'existent pas. Il suffit de consulter les bestiaires ornementaux, la littérature ou le cinéma, pour saisir combien leur présence est capitale. Auprès des enfants, les monstres ont aussi leur place comme en témoignent des ouvrages glanés récemment auprès du Père Noël. Reliés aux cauchemars, ils se doivent d'être cernés, contenus et mis au placard sans aucune échappatoire.

L'excitation qu'ils provoquent est très souvent tamponnée par l'utilisation éducative et édifiancée qu'on en fait. « Il y a des monstres dans ma chambre¹ », crie l'enfant effrayé. Mais, hélas, personne ne le croit parce que personne ne les voit. De même que les images se cachent dans les pliures des pages, ils sont sous le lit, dans le placard, derrière la porte. Ils guettent dans le noir, s'échappent à la lumière. En fait, les monstres sont de son invention. Le voilà seul face à lui-même, censé conjurer sa peur en s'endormant pour ne plus être embêté. Trop simple ! « Le monstre du placard existe et je vais vous le prouver² », explique un enfant ratiocineur.

C'est le monstre qui fabrique toutes les anormalités de son existence. Si ses jouets sont mal rangés, c'est lui. Les saletés sur le corps, les crottes dans le nez et les dents mal lavées, c'est lui. Enfin bref, toutes les bêtises, les colères et les blagues qui lui poussent, c'est le monstre. Jusqu'à ce que le monstre lui-même (on dirait une grosse marmotte ou un bon nounours) le dénonce auprès d'une maman fâchée. Ce petit humain, c'est lui le petit monstre.

Décidément, impossible de laisser les monstres à leur vie de monstres, comme les mythologies le font espérer avec moult désordres, meurtres, séductions, sexe, accouplements inhabituels, dévorations, combats, métamorphoses et chimères. Les amadouer ou les combattre ne serait qu'affaire de résistance personnelle volontaire et de moralité éducative. C'est faire fi de l'excitation partagée avec eux et du plaisir à ruser pour en triompher.

Pourtant, en son temps, la princesse Lucile, effrontée, désobéissante et facétieuse, ne s'est pas démontée devant le *Monstre poilu*³. Elle aussi voulait voir le loup, n'en déplaise au Petit Chaperon rouge. Un monstre menaçait son roi de père et les tenait par la ficelle pour la dévorer. À son tour de le faire tourner bourrique en se moquant de ses poils partout. Ses « poil au nez, poil aux pattes, poil aux fesses, poil au kiki... » le mettent en rage au point qu'il explose en mille morceaux. En éclatant, cet affreux jojo libère un prince charmant. Plus que la princesse n'en avait espéré. « Tu me plais beaucoup poil au cou. Veux-tu m'épouser, poil aux pieds, nous serons heureux, poil aux yeux. » Qui l'eût cru, patate crue. Encore une nouvelle histoire d'amour !

1. *Il y a des monstres dans ma chambre*, Fanny Pageaud, L'atelier du poisson soluble, 2016.
2. *Le monstre du placard existe et je vais vous le prouver*, Antoine Dole & Bruno Salamone, Actes Sud Junior, 2016.
3. *Le Monstre poilu*, Henriette Bichonnier & Pef, Folio Benjamin, Gallimard, 1982.

LA CRÉATION CONTEMPORAINE À CIEL OUVERT

Au cœur de parcs, en lisière de berges, au détour de rues, au pied de stations de tram, des œuvres d'art jalonnent l'espace public. Au gré de vos déplacements quotidiens ou de vos balades, arpentez le territoire et découvrez les artistes qui façonnent les paysages.



COMMANDE PUBLIQUE ARTISTIQUE

Visites art et sciences

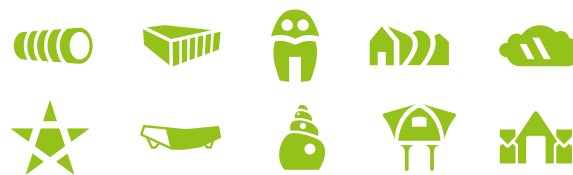
Passionnés de science et de science-fiction, amateurs de sites remarquables et autres curieux, ne manquez pas les rendez-vous réguliers de l'association Sirius. Des scientifiques vous invitent à découvrir le site exceptionnel de l'observatoire astronomique à Floirac ainsi que l'installation faisant partie du triptyque *Les vaisseaux de Bordeaux* réalisé par Suzanne Treister pour la commande artistique Garonne. Gratuit sur inscription : sirius-floirac.fr/visites-art-sciences/

La maison aux personnages d'Ilya et Emilia Kabakov

D'apparence identique aux autres bâtiments qui l'entourent, cette maison est pourtant habitée par d'étranges locataires... Des rencontres et des visites vous sont proposées pour comprendre leur histoire et en savoir plus sur cette œuvre majeure de la commande artistique du tramway.

Gratuit sur inscription : inscription.bordeaux-metropole.fr/

bordeaux-metropole.fr/l-art-dans-la-ville
Les œuvres de la commande artistique sont réalisées dans le cadre de la commande publique avec le soutien financier du ministère de la Culture - Direction générale de la création artistique - Direction régionale des affaires culturelles Nouvelle-Aquitaine



REFUGES PÉRIURBAINS

Retour sur 2017

Vous avez été plus de 6 000 à venir rêver dans les Refuges périurbains et à randonner d'œuvre en œuvre à la découverte des paysages métropolitains. Les artistes britanniques de Studio Weave et les Français Mrzyk&Moriceau ont enrichi la collection de leurs créations, inaugurées l'été dernier au cœur du Bois des Sources au Haillan et sur les berges du Lac de Bordeaux.

2018, l'aventure continue

Les Refuges périurbains rouvriront leurs portes le 1^{er} mars 2018 (réservations à compter du 1^{er} février). Bordeaux Métropole, Bruit du frigo et Zébra3/Buy Sell concluront le déploiement du projet avec l'installation d'une dernière œuvre à Mérignac l'été prochain. D'ici là, n'hésitez pas à arpenter le territoire et découvrir à la lumière de l'hiver les 10 œuvres déjà installées.

lesrefuges.bordeaux-metropole.fr
Le projet des Refuges périurbains est imaginé et mené par Bruit du frigo (direction générale et artistique), en collaboration avec Zébra3/Buy-Sell (direction artistique et technique/production). Il est accompagné et financé par Bordeaux Métropole, avec la participation des communes hôtes.





Les Halles de Bacalan, c'est 1000 m² pour une vingtaine de producteurs-commerçants-restaurateurs en face de la Cité du Vin. De l'innovation, des prix, quelques grincements. Visite de la nouvelle offre de Bacalan.

SOUS LA TOQUE DERRIÈRE LE PIANO #113 par Joël Raffier

Ce n'est pas tous les jours qu'on a le loisir d'assister à la naissance d'un marché. Il va falloir s'y habituer. À Paludate, la halle Boca sera livrée en avril et une autre halle Biltoki ouvrira fin 2018 à Talence, place du Forum.

Les Halles de Bacalan, posées en face de la Cité du Vin, font l'effet d'une oasis dans un quartier où les commerces sont rares. Bacalan, familial et très actif au niveau associatif, s'apprête à vivre une mutation socio-culturelle. Le bâtiment se veut implanté dans son histoire. L'énorme restaurant Familia, accolé au marché, a été nommé d'après un ancien cinéma de la rue Achard et projette au-dessus du bar des diapositives du Bacalan ancien. Le restaurant, qui peut accueillir jusqu'à 200 personnes, est ouvert jusqu'à minuit. Un vrai pari au nord du Pont-Tournant.

On y sert une cuisine de marché forcément. D'excellents *pickles* sont servis avec le bœuf braisé (18 euros). Un régal ce bœuf, tout comme la béarnaise, le *coleslaw* et les pommes au four qui l'accompagnent. Dommage que cela soit servi sur un plateau recouvert de papier, lequel reste obstinément peu comestible. Le bœuf du *pad thai*, lui, s'est avéré aussi agréable à mâcher que du carton. Ma voisine, qui l'a choisi par pis-aller, me fait remarquer que les propositions végétariennes sont absentes de la carte. Compter 30-40 euros à la carte et le menu de midi en semaine revient à 18 euros avec plat du jour à 10 euros. L'endroit est vaste, clair avec d'immenses baies vitrées et le service sympathique même si l'ouverture a donné lieu à quelques scènes de panique. Un tel paquebot

met forcément un peu de temps à trouver sa vitesse de croisière... Il en va de même pour les halles. On entend déjà des Bordelais râler contre les prix pratiqués. C'est vrai et c'est faux. Il y a peu de chance que ce lieu accueille un jour le mélange qui fait le charme des Capucins le samedi ou des marchés de Pessac et Thouars le dimanche. En revanche, on y trouvera les volailles de la ferme de Marauli qui viennent du Lot-et-Garonne. À 8,20 € le kg de poulet de ferme, on est dans un rapport qualité-prix intéressant. La maison fait aussi rôtisserie et un quart de poulet coûte 8 euros.

Si on avait dit il y a dix ans aux responsables de la Maison Paris qu'ils tiendraient un jour boutique à Bacalan... La Maison Paris fait du canard depuis 1907, en Chalosse, très fiable pour ce qui est confit et foie. C'est le genre de maison qui vous pose une halle côté luxe. Lors de la récente crise du canard, la maison a été obligée de se diversifier et on a retrouvé de vieilles recettes de boudin dans les grimoires. Le boudin de la Maison Paris est spectaculaire. Son prix aussi. La boîte de 250 grammes est à 7 euros. Cela fait 28 euros le kilo de boudin. C'est cher, même pour Paris.

On trouve tous les commerces de bouche, sauf la pâtisserie si l'on excepte les gâteaux de boulanger de la P'tite Boulangerie. La nouveauté se niche dans la possibilité de s'installer autour de tables hautes pour consommer des produits achetés à droite à gauche. Les assiettes, les couverts, les verres et les déchets sont ensuite ramassés et les tables nettoyées. On peut commander un casse-croûte à un stand et le consommer au

comptoir voisin. On peut aussi acheter une entrecôte chez Marine et Greg ou chez Barbieri, célèbre artisan boucher du Bouscat, ou un poisson à la Mouette rieuse ou aux Requins Marteaux (tenu par une figure de la nuit locale, Jean-Yves Vincent) et aller la faire griller à l'Échoppe de Frédéric Coiffé qui ajoutera des légumes du jour pour 6 euros. L'Échoppe sert aussi des plats du jour (17 euros) et un menu du jour (12,50 €). Les habitués du vieux marché des Grands-Hommes se souviennent que le bar Montaigne pratiquait la grillade à main levée mais ne chipotons pas, pour le client bordelais, c'est une innovation. Biltoki appelle cela le « marché 2.0 ».

Biltoki veut dire « stocker » en basque, mais Biltoki préfère le traduire par « rassembler ». Cette société, basée à Anglet, y gère une halle sur le même modèle et une autre à Dax avec un succès moindre. Manifestement elle ne manque pas d'idées et de capacités dans le domaine de la communication. Un service de babysitting est disponible le week-end, jours où un barbecue est installé sur le parvis ainsi que quelques producteurs. Il y a aussi les Tutori'halles, des rendez-vous où les commerçants donnent quelques trucs à leurs clients comme ficeler un rôti, ouvrir une huître, conserver un jambon, etc. Après un mois, les compteurs installés réceptifs aux smartphones ont compté 115 000 passages. Pas besoin de ce dispositif orwellien pour constater un succès qui ne pourra qu'aller grandissant. On se presse aux comptoirs, on déjeune, on ouvre des bouteilles achetées à Vinimarché, caviste de la Cité du Vin. On déambule verre à la

main. L'atmosphère est bruyante, mais moins que d'habitude sous des halles, des verres sont cassés inévitablement, mais on entend surtout des rires et le bar central, très agréable, géré par Biltoki, ressemble à vrai bistrot de marché.

Le seul problème pour l'instant concerne les commerçants. Ils se plaignent que la foule vienne pour manger mais pas trop pour faire les courses. Ils paient un bail commercial classique, un « droit d'entrée » et en plus un « pourcentage de taux d'effort » pour les frais (de nettoyage, d'électricité et de chauffage). Biltoki garde les chiffres secrets, toutefois, selon nos sources, il s'agit d'un « droit d'entrée » variable selon l'espace et pour le « taux d'effort » d'un prélèvement mensuel de 8% sur le chiffre d'affaires. Certains s'accommodent parfaitement du système comme le truffier Balme que l'on retrouve à Anglet, Dax et Bordeaux. Les commerçants ont organisé une réunion. Biltoki reconnaît que le plat du jour prend le pas sur les emplettes : « Cela sera corrigé, n'en doutons pas, mais c'est normal que les commerçants réagissent, l'inverse serait inquiétant. » La communication passe plutôt bien. Tout le monde est bien conscient que Bacalan ne s'est pas fait en un jour.

Halles de Bacalan

149, quai de Bacalan.
Mardi et mercredi, de 8 h à 14 h 30 et de 17 h 30 à 20 h 30.
Jeudi et vendredi, de 8 h à 14 h 30 et de 17 h 30 à 22 h.
Samedi, de 8 h à 22 h.
Dimanche, de 8 h à 15 h.
05 56 80 63 65
biltoki.com/hallesbacalan

Pauline Dietrich, jeune femme diaphane, chuchote entre les immenses cuves en inox du château. On l'imagine aisément en



collerette et velours d'un autre temps. Le sourire est timide mais les intentions fermes. Dans quelques temps, la fille de Michel Dietrich reprendra les rênes de la grande entreprise. Quatre-vingts hectares, tout de même. Ni ses années HEC ni son VIE¹ chez Danone ne semblaient baliser une route menant à la reprise de l'héritage familial. Un BTS viti-œno et un passage par la Sup-Agro de Montpellier l'ont conduite à Rions.

TOPONYMIE RIANTE

Pauline a vinifié sa première vendange en 2017, pas la plus opulente dans un millésime marqué par le gel et la grêle, pas la plus simple pour l'hétérogénéité des raisins. Un père vigneron peut-être superstitieux et bienveillant imagina certainement la placer sous de bons auspices en débutant par un millésime si délicat. D'origine alsacienne, la famille compte parmi les discrets mais bons faiseurs de blanc. Des vins blancs secs marqués, et la chose est peu commune, par un important apport de sémillon. Ce cépage représente 60 % des vignes contre 40 % pour le sauvignon blanc. Des sémillons de boubène² d'un jaune profond et à maturité donnent des vins gras d'une belle ampleur soutenus par une acidité à peine pointue. Un élevage sur lies³ long et maîtrisé confère à la cuvée « excellence », 100 % sémillon, une profondeur et une longueur remarquable. La petite production grandit neuf mois dans une dizaine de barriques. Ici, on se prend à rêver que la cuvée championne fût plus orgueilleuse... Elle pourrait l'être. Plutôt que de nous élever des champions avec des noms de vieux combattants : « tradition » ou « patrimoine », on rêve de cuvées aux noms toponymiques qui assoieraient l'excellence d'un terroir. Bordeaux, qu'il soit en Premières Côtes ou en Côtes de Cadillac, devrait s'accrocher comme un Bourguignon à l'approche parcellaire. Histoire d'allumer les imaginaires des vrais amateurs de vins et bien mieux que ne le fait aujourd'hui le simple titre « bordeaux », improbable conglomerat de vins fins et moins fins. Comme une préface de Le Bris⁴ incendie l'imaginaire d'un jeune lecteur de Stevenson.

Avec Pauline, on entrevoit les contours d'un blanc revendiquant sols et sous-sols comme pour leurs beaux et rares sémillons issus de sélections massales⁵. Pauline, lui souffle-t-on, tu tiens une île au trésor entre tes mains. Une certification Terra Vitis⁶, à venir, doit, nous dit-on, permettre d'imaginer de meilleurs lendemains. Pour enchanter l'environnement, on planta d'ailleurs des haies avec le soutien de Nicolas⁷, un client de trente ans. La vigneronne prend la mesure des enjeux, histoire de continuer à enchanter les acheteurs étrangers, en particulier. On se dit qu'à force de carottages, de certifications environnementales et vertueuses, le Château Haut-Rian, dans un bon alignement d'étoiles, contribuera à installer au firmament des œnophiles chineurs, leurs blancs de Bordeaux ou de l'Entre-deux-Mers et leurs rouges des Premières Côtes de Bordeaux.

- 1. Volontariat international en entreprise.
- 2. Terre sablo-argileuse acide, présente sur la rive droite.
- 3. Technique qui consiste à élever un vin sans le séparer de ses lies dans le but d'augmenter sa rondeur et ses arômes.
- 4. Écrivain français né en 1944, spécialiste de Robert Louis Stevenson.
- 5. Consiste à prélever sur ses meilleures parcelles des fragments de sarment, de les multiplier, pour ensuite les replanter. Permet de conserver le patrimoine viticole d'une très vieille vigne ou d'améliorer la qualité d'un cépage donné.
- 6. Certification de viticulture raisonnée reconnue par le ministère de l'Agriculture.
- 7. Enseigne de vente de vin, champagne et spiritueux, chaîne de 500 magasins, créée en 1822.

Château Haut-Rian
10, La Bastide
Rions (33410)
05 56 76 95 01
chateauhautrian@wanadoo.fr
www.chateauhautrian.com

L'ÉPICERIE
DE LA PÊCHE

59 RUE DES REMPARTS
33000 BORDEAUX
05 56 38 27 40

L'ÉVIDENCE Café

Ouvert du lundi au dimanche
(sauf le samedi)
Formule déjeuner
Produits frais de saison
et du vrai fait maison !

119 quai des Chartrons 33300 Bordeaux
05 33 48 11 65 / levidencecafe33
Tram B Arrêt Cours du Médoc

En moins de 3 ans, le Logis de la Cadène à Saint-Émilion est devenu une maison gastronomique qui compte. Le talent et l'engagement du chef Alexandre Baumard y sont pour beaucoup.



© Anne Lanthia

LOCATORE

Dès sa prise de fonction, l'homme affirmait son intention : une étoile le plus vite possible. Passé chez Monsieur Paul, où il a appris les bonnes manières de la cuisine, le jeune trentenaire a exercé entre Lyon, la frontière suisse, le Vaucluse... Et c'est à l'Hôtel du Castellet, chez Christophe Bacquié, 2 macarons, qu'il acquiert la conviction que son tour est venu. Voilà un garçon déterminé qui, en cuisine, a l'œil à tout. Sérieux sans être austère, il annonce vouloir renforcer ses liens avec les producteurs locaux. La quête débute dès les premiers mois : légumes chez Daniel Crameix, maraîcher à Sainte-Terre ; pigeons de l'élevage périgourdin de Marie Le Guen, à Montpon ; truffe de Jarnac ; poisson de la pêche côtière, entre Saint-Jean-de-Luz et Royan. Locavore donc, le chef sert une cuisine évitant les digressions sans négliger les inventions. Découvrant l'esturgeon (de l'Esturgeonnière du Teich), il l'inscrit illico sur sa carte. On savoure ainsi la délicate tartelette esturgeon fumé et crème de raifort que lui aura inspirée le poisson ce jour-là. Et la carte du Logis de la Cadène de décliner, comme à la parade, le canard, la truffe, la seiche, le foie gras, l'huître... Tenez, l'huître. Alexandre Baumard la sert en billes (par sphérification) accompagnée d'un tartare de veau. Et le moelleux de la chair du mollusque répond par l'iode au mâchement tout en vivacité de la viande crue. Le foie gras, présenté en deux façons – raviole et royale –, s'immerge dans un bouillon de pot-au-feu, tout simplement. Une raviole de sarrasin dans un bouillon clarifié de tradition purement française. L'effet est saisissant, température, cuisson au cordeau, et l'arrivée en bouche devient une récompense. Ailleurs, le chef, prudent avec une amertume qu'il redoute, associe Saint-Jacques et chou-fleur, non sans avoir caramélisé l'endive

qui l'accompagne au jus d'orange. Sarriette et jus de yuzu en renfort pour dompter l'amertume du chou ; le tour est joué. Et des tours, Alexandre Baumard en a le sac plein. Celui de son plat signature par exemple, à la carte depuis le début : la truffe de Guillaume Gé en risotto lié au parmesan. Tout en équilibre, avec la sensualité animale de Melanosporum qui caresse l'élégante texture du riz, juste croquant comme il faut. Aux côtés du chef, Damien Amilien, formé chez Bruno Oger au Canet, un pâtissier aux mains d'argent, qui sublime les chocolats, tous les chocolats, et dispose avec imagination des fruits, les agrumes ayant sa faveur. On optera pour le « Marron et Mandarine » qui accueille un financier léger aux amandes, gelée de mandarine, crème de marron, bille de mousse marron chocolat, duo de glaces et sorbet. Tout en douceur et en harmonie, avec le brin de fraîcheur qu'apporte l'agrumes. Et pour sceller son ancrage local, le chef pâtissier a imaginé un soufflé aux Noisettes du Médoc qui renouvelle l'exercice de ce mets traditionnel. La cave n'est pas que locale et mérite d'être saluée avec plus de 700 références, où les flacons les plus prestigieux (La Romanée Conti, Pingus, Petrus) voisinent avec des bouteilles bien plus démocratiques, tel le Château Daugay 2011 (50 euros) ou le Clos Floridène 2014 (40 euros). On ne s'arrache pas les cheveux en découvrant la facture du menu du marché (35 euros). On se constitue un souvenir durable avec le menu dégustation en 8 services (80 euros).

José Ruiz

Le Logis de la Cadène

3, place du Marché au bois, Saint-Émilion (33330)
Ouverture du mardi au samedi de 12 h à 14 h et de 19 h 30 à 21 h 45.
Réservations : 05 57 24 71 40.
www.logisdelacadene.fr



© Quentin Salinier

« J'suis fatigué de faire semblant d'avoir une histoire / Le ciné ça marche pas toujours / Aujourd'hui, j'ai fini / D'inventer ma vie / J'imagine l'Italie. »¹ Que le dernier des Bevilacqua se rassure, le bonheur se niche à Saint-Pierre, dans une auberge. Celle de Bartolo.

BUON APPETITO

L'hiver dans les cœurs, l'hiver dans l'assiette. Non ! Refusez le fatalisme et tentez de battre en brèche le célèbre mot de Jean Cocteau : « Les Français sont des Italiens contrariés. » D'ailleurs, pourquoi le pays de Vatel fait-il des yeux de Chimène à la moindre promesse d'une table transalpine ? Mystère. Enfin, on a des idées mais motus. Rue des Faussets, coupe-gorge au temps béni de Molinier devenu rue de tous les excès gastronomiques, la Botte a trouvé un nouvel écrin à sa mesure : l'Osteria Pizzeria da Bartolo. Premier indice rassurant, ici, tout le monde parle italien. Felicità. Plus encore lorsque le patron vous accueille. Bon sang, mais c'est l'immense Alberto Sordi ! Enfin, son sosie napolitain, Bartolo, enfant de la balle – sa mère tenait un restaurant de poissons sur le port et son père une pizzeria. Après des études d'hôtellerie-restauration, l'homme a suivi la voie d'Amerigo Vespucci : Angleterre, Allemagne, États-Unis, Australie, Asie... avant de décider de se fixer au pays de Montaigne et Dugarry pour y fonder famille et ouvrir son affaire. Son adresse se présente sans ostentation : pierre claire, voûtes, une cinquantaine de places, une trattoria, un comptoir, un four à bois et un laboratoire à l'étage. Chaque trimestre, Bartolo retourne sillonner les provinces en quête des meilleurs artisans pour ses fromages, sa charcuterie et ses vins (mention particulière au Brunello di Montalcino 2007). Son souci : l'exclusivité dans l'excellence. Exemple : l'huile d'olive Guerrieri qui a sublimé une focaccia déjà mortelle. Puisqu'il est question d'antipasti, le salame di Felino (saucisson parmesan) et le prosciutto crudo

San Daniele stagionato 30 mesi (non pas un jambon, mais un rêve de jambon) ont étouffé les moindres réserves. La formule complète du déjeuner (17,50 €) déroulait involtini aubergines et jambon blanc, pennoni (soit des penne king size) au pesto de tomates séchées, et une panna cotta aux fruits rouges généreuse (200 ou 350 grammes ?). Question générosité la pizza Fru Fru (sauce tomate San Marzano AOP, mozzarella, basilic et huile d'olive extra vierge ; ricotta, saucisson napolitain, mozzarella fumée et huile d'olive extra vierge ; mozzarella de bufflonne, salade de roquette, jambon cuit supérieur, parmigiano reggiano AOP 24 mois d'affinage et huile d'olive extra vierge) de notre convive devait mesurer la taille de l'empire romain sous Auguste... On n'ose imaginer si l'on avait succomber aux tentations du jour : tagliolini aux seiches, gambas et petits pois (19,50 €), linguine aux praires et zestes de citron (18 €) ou spaghetti aux moules, couteaux et tomates cerises (17,50 €). On aurait pu parler de San Gennaro, du projet de conquête de Bartolo en 7 établissements dont une pâtisserie, de la pomodorino del Piennolo del Vesuvio. On s'est quitté après un limoncello (maison) si parfait d'amertume et de parfum que l'on s'est cru un instant être le Cheik blanc...

Marc A. Bertin

1. L'Italie, Christophe, 1980.

Osteria Pizzeria da Bartolo

15, rue des Faussets
Tous les jours
de 12 h à 14 h 30, 19 h-23 h,
du dimanche au mercredi,
19 h-23 h 30, du jeudi au samedi.
Réservations : 05 56 81 48 38
www.osteriapizzeriadabartolo.com

LA BÉRUE
DÉGLINGUÉE
AOC GRAVES ROUGE 2015

Bérenghère promène joyeusement sa haute silhouette parmi les sept hectares de sa petite propriété d'Ayguemorte-les-Graves. En pédagogie simple, elle explique que le bordeaux peut aussi se conjuguer en bio, ne serait-ce que pour donner à voir des vignes bien vivantes. Le château Lusseau produit des rouges à 90 % et de rares blancs pour quelques heureux. Des vins certifiés en bio depuis 2007, un bail en somme. Encore un de ces secrets d'appellation bien gardés.

Dans ce corps de ferme protecteur et délicieusement champêtre, le temps paraît suspendu, non loin pourtant d'une triste et passante D 1113. Au cœur de l'enceinte, la viticultrice prépara un coup pendable. Le pas de côté s'appelle La Bérue Déglinguée, il s'étale au grand jour dans une bouteille qui lorgne du côté de Saint-Joseph. « J'ai aimé l'idée, dit elle, de bousculer les conventions des institutions viticoles ». Conventions tacites qui imposent bouteilles et étiquettes. On aime d'emblée que ce vin invite le dégustateur à regarder la viticultrice dans le blanc des yeux. L'esprit s'affiche sur la bouteille à travers un nom de cuvée et des illustrations poilantes. La bérue fut son surnom singulier et « déglinguée » vient pour la filouterie du projet et le versant caché espiègle mais réel de la jeune femme. Ni Bérurier Noir¹, ni Souris Déglinguée² donc. Le viticulteur des Graves n'est pas punk pour autant. L'étiquette assoit plutôt, et sans détour, un côté loufoque, entre *Pieds Nickelés* et *Bécassine* pour le trait. Une étiquette déclinée en six dessins. Le tout uniquement vendu par six, histoire de ne pas rompre cet ensemble des six familles. Les cartons à plat et décorés valent à eux seuls le détour. Un coup pour rire mais également un coup pour nous faire aimer un merlot crémeux et poivré. Un millésime exceptionnel donna l'opportunité à la vigneronne de certes jouer avec les codes de l'AOC originelle de Bordeaux, la tutélaire, mais surtout de s'appuyer sur des raisins parfaitement mûrs et de constituer une cuvée pleine de panache. Il ressort de la dégustation de La Bérue Déglinguée 2015 une impression de fraîcheur palpable et singulière. Au nez, on est saisi par les notes légères d'eucalyptus, est-ce la forme de la bouteille, mais on jurerait percevoir une pointe sensible de sous-bois de garrigues. La bouche scintille de baies confiturées qui viennent s'éclater sur la langue. Le milieu de bouche peu ornemental laisse apparaître le cœur d'un fruit noir et mûr – on hésite entre cassis ou sirop de sureau. On en mâche et se régale de ce cépage née sur des graves légères. La finale offre des notes d'une étonnante complexité, les arômes d'humus et de sous-bois viennent titiller un palais resté frais. Le plaisir est direct et simple pour un merlot plus éloigné des standards du bordelais qu'il n'y paraît.



La Bérue Déglinguée accompagnera avec justesse crème de potimarrons et autres cucurbitacées de saison, *tapas* ou *pintxos* feront aussi l'affaire pour apprécier cette cuvée rare – à peine 10 000 cols – et pleine de sève.

- 1. Groupe punk français aussi appelé les Bérus ou les Bérus originaire de Paris. Groupe phare de la scène punk et alternative française des années 1980.
- 2. Groupe rock alternatif, souvent abrégé LSD, originaire de Versailles constitué autour du chanteur Tai-Luc en 1976 toujours en activité.

Château Lusseau
6, route de Lusseau
Ayguemorte-les-Graves (33640)
05 56 67 01 67 - 06 63 15 06 45
Prix de vente public : conditionné
par caisse-carton de 6 bouteilles,
La Bérue Déglinguée est vendu à 66 € TTC.

RECTIFICATIF
BOUTANCHE
NON CERTIFIÉE

La boutanche du mois de novembre portant sur Burgus en AOP Bourg a pu laisser entendre que le vin décrit était issu de l'agriculture biologique voire que le vigneron était certifié en biodynamie. Il n'en est rien et bien qu'adepte pour sa micro-cuvée de méthodes culturelles largement inspirées de R. Steiner, Louis Meneuvrier n'a pas souhaité demander de certification(s). Le choix lui appartient. L'auteur du billet n'est ni buveur d'étiquette, ni buveur de certification et maintient que Burgus est un très bon vin de l'appellation Bourg.



Comme ça, sans coup férir, en mai dernier, passé l'écume d'une morne élection présidentielle, Bertrand Burgalat publiait son somptueux cinquième album *Les Choses qu'on ne peut dire à personne*. Un recueil de 19 titres ambitieux définissant peut-être la musique pop française du nouveau siècle. Preuve en est, rarement disque du fondateur du label Tricatel n'avait recueilli autant d'éloges. À ce sujet, le festival Bordeaux Rock ne s'est jamais montré avare en la matière, conviant l'élégant et son *A.S. Dragon* en 2007. À la faveur de la (déjà !) 14^e édition du rendez-vous hivernal, revoilà Chéri B.B. et son gang, flanqués en outre des protégés Catastrophe, prêts à en découdre comme lors de leur premier passage mythique dans l'ancre moite du feu Zoobizarre... Une fois encore, amitié et fidélité se disputent dans cet échange avec le vrai patron de l'industrie du divertissement, qui a plié le game avec plus de classe que les étoiles officielles.

Propos recueillis par **Marc A. Bertin**



© Serge Lelion

ULTRADÉVOTION

2017 fut en tout point une année exceptionnelle : jamais un de tes albums n'avait rencontré un tel accueil unanime. Que s'est-il passé ? Livrais-tu ton opus magnum ou bien la critique a-t-elle enfin ouvert grand les oreilles ?

Peut-être un peu des deux, qui sait ? J'espère parvenir à m'améliorer à chaque album, et les exigences de la critique à mon égard ont dû baisser, ce qui expliquerait que les deux courbes se croisent. Plus sérieusement, je n'ai jamais pris l'indifférence ou la condescendance pour un encouragement : le succès peut donner l'impression d'avoir toujours raison, mais l'insuccès aussi, il ne faut pas s'imaginer que si on ne cartonne pas c'est parce qu'on est trop bon ; aucune allusion au maire de Bordeaux.

Je me demande toujours s'il ne manque pas un je-ne-sais-quoi afin que tu sois sérieusement, si ce n'est définitivement, considéré comme l'un des musiciens les plus importants de ta génération, et, paradoxalement, tu jouis depuis longtemps d'une position de figure incontestable. En résumé, c'est un peu comme si ta parole primait toujours sur ton art.

Peut-être, mais ça, ça ne dépend pas de moi. Je fais tout mon possible pour produire les disques les plus aboutis, les moins filandreux, mais je ne peux pas influencer sur la façon dont ils sont écoutés ou dont ma personnalité est perçue.

Dans le même ordre d'idée, en 2016, tu composais la bande originale du film de Pascal Bonitzer, Tout de suite maintenant, où l'on peut entendre Gare du Nord dix heures du matin, une merveille du genre qui aurait dû être numéro 1, non ?

Lorsque j'enregistre une chanson, je fais ce que j'aimerais entendre à la radio, mais si j'aimerais l'entendre, c'est souvent parce que ce n'est pas ce qu'on y entend, il n'est donc pas si étonnant que les statistiques soient ensuite un peu décevantes.

Lors d'un déjeuner, Nicolas Ungemuth m'a dit le plus sérieusement du monde : « Au fond, je pense que Bertrand déteste la pop »... Je suis resté décontenancé et me pose la question depuis.

Oh, je ne sais pas ce que Nicolas veut dire par là... Si ce qu'on entend par pop, ce sont les Kinks ou les Beach Boys, non je ne déteste pas ça, au contraire, c'est ce que j'adore. Et j'aime assez quand les fats disent pop d'un air méprisant parce qu'ils écoutent du rock gras du bide. J'aime le rock, c'est pour cela que je déteste ce qu'il représente dans la société actuelle. L'autre jour, j'ai revu mes amis de Laibach, qui jouaient à Paris au Trabendo. C'était très beau et très émouvant de se retrouver, 30 ans plus tard, dans le même genre de salle et de tournée. En rentrant, je me suis retrouvé dans le métro avec le public qui sortait du concert de Gorillaz au Zénith. Des spectateurs de tous âges, sympathiques, biberonnés à Canal et autres médias statutaires ; ça ne m'a pas choqué qu'ils n'aient rien à faire de ma musique.

Après toutes ces années de lutte féroce, Tricatel est toujours debout. Quel est le secret de cette longévité ? L'abnégation ? Le goût du risque ? L'inconséquence ? La passion ? Probablement, un peu de tout ça, et puis surtout le travail d'une équipe, de Cyril Vessier, qui tient la barre depuis 10 ans, de Céline Lepage et maintenant de Charles

Dollé. Des musiciens, des artistes, ingénieurs, réalisateurs, toutes les personnes qui nous apprécient et nous soutiennent d'une façon ou d'une autre.

Daniel Miller est-il toujours ton modèle en terme de direction artistique pour Tricatel ?

Oui, avec Mike Alway et Tot Taylor, même si je n'ai jamais eu mon Depeche Mode. Daniel Miller est un exemple parce que personne n'a jamais pu comprendre pourquoi il signait ou ne signait pas quelqu'un, il n'écoute que son goût et son instinct. Personne n'est resté avec lui chez Mute à cause du contrat, et il est difficile de supporter les ordres ineptes de directeurs artistiques ignorants, quand on s'est retrouvé avec lui en studio. C'est un timide qui parle toujours avec beaucoup de retenue ; en quelques questions, il parvient à cerner toutes les problématiques.

Concrètement, qu'est-ce que le métier de musicien en 2018 ?

Ça n'a jamais été facile d'être musicien. D'abord, c'est difficile de bien jouer, d'être un bon musicien. Idéalement, il faut avoir suffisamment de technique pour pouvoir s'en libérer. Ensuite, socialement, c'est une profession qui concentre toutes les problématiques actuelles de l'ensemble des activités productives. Comment créer, fabriquer de la musique quand on nous serine depuis 15 ans que ce qui compte ce n'est pas de faire mais de choisir ?

Tu as souvent exprimé publiquement ton regret de n'avoir pu collaborer avec certaines légendes de Polnareff à Halliday en passant par Bowie. À l'inverse, les jeunes musiciens te sollicitent-ils ?

Pas tant que ça, et je ne suis pas sûr de pouvoir leur apporter beaucoup, dans la mesure où il me semble que ma façon d'appréhender l'enregistrement, qui était assez en rupture lorsque j'ai commencé, correspond aujourd'hui aux normes et au conformisme de l'époque. Avec Catastrophe, comme il y a dix ans avec les Shades, je fais le premier EP avec eux en studio, pour les aider à se décomplexer vis-à-vis de l'enregistrement, puis je les laisse totalement libres de faire comme ils l'entendent. Je me sens comme un moniteur de ski et c'est très agréable de pouvoir transmettre, non pas des recettes, mais un état d'esprit.

On sait ton goût pour la mode, aussi, pourquoi n'as-tu pas demandé à ton épouse de créer des tenues de concert pour toi et les Dragons ?
Parce que j'ai beaucoup d'admiration pour elle, mais que la mode en elle-même ne m'intéresse pas tant que ça.

Tu débutes souvent tes concerts avec Aux Cyclades électronique, qui figure sur ton premier album, The Sssound of Mmmusic. Est-ce pour toi désormais une espèce de talisman ou tout simplement la meilleure ouverture possible comme une invitation propice à d'infinies variations ?
C'est marrant parce que justement on ne le jouait pas ces temps-ci, du coup on va peut-être le remettre au programme pour Bordeaux. C'est le premier morceau que j'ai fait consciemment pour moi, au début des années 1990, je me souviens de le faire écouter à Samy Birnbach à Bruxelles vers 92-93, puis à Éric Morand de F-Com. À cette époque, il ne suscitait pas vraiment de réactions (même après la publication de mon premier album), à part Yves Adrien qui l'aimait beaucoup, mais je me suis obstiné à l'enregistrer. Une première version est sortie en 1998 dans une compilation puis sur *The Sssound of Mmmusic*. On a toujours beaucoup de plaisir à le jouer avec les Dragons, ce titre peut prendre des formes très différentes, d'ailleurs la version de 2009 en concert au New Morning avec Aquaserge, qui figure sur l'album *La nuit est là*, est très différente de celle de Bertrand Burgalat *Meets A.S Dragon*.

Tu as repris avec beaucoup de classe et de malice Follow Me d'Amanda Lear, qui est presque devenu un incontournable de tes concerts. Je me souviens notamment, lors de la soirée de lancement de Toutes Directions au Trabendo, d'un groupe de jeunes gens bien mis et quelque peu enivrés qui ne cessaient de la réclamer jusqu'à ce que

« J'aime assez quand les fats disent pop d'un air méprisant parce qu'ils écoutent du rock gras du bide. J'aime le rock, c'est pour cela que je déteste ce qu'il représente dans la société actuelle. »

vous la jouiez. Le succès de cette relecture t'a-t-il dépassé ?
J'aime tellement l'original et le texte, qui est l'œuvre d'Amanda Lear, que je n'aurais jamais osé le reprendre dans le même esprit. C'est vrai qu'il fait vraiment partie intégrante de notre répertoire, mais c'est quand même la version originale qui demeure, ce n'est pas comme le *Life is Life* de Laibach, qui a pulvérisé l'original d'Opus...

Comment présenter Catastrophe, qui ouvrira le bal pour toi ? Un phalanstère pop ? Une utopie contemporaine ?
C'est dommage que la bio de l'album soit déjà imprimée, nous aurions pu y intégrer ces définitions. J'ai rencontré Pierre Jouan et Blandine Rinkel, à l'origine du projet, en octobre 2012. Avec Arthur Navellou, Pablo Brunaud, Alois Champougny, Hadrien Bouvier et d'autres, Catastrophe, comme Chassol, parvient à accomplir des choses difficiles et ambitieuses avec beaucoup de fluidité, d'implication et de grâce. Je suis très heureux qu'on puisse faire ce concert ensemble à l'I.Boat. La dernière fois qu'on y a joué avec les Dragons, il y avait dans la salle un casse-couilles, bourré et sympathique, qui nous avait invectivés pendant tout le set. Il était déjà au premier rang, 12 ans plus tôt, au Zoobizarre, j'espère qu'il sera encore là cette année.

Sinon, Cœur Défense pourrait aisément remplacer La Marseillaise, non ?
Je respecte les générations d'hommes et de femmes qui sont morts avec cet hymne en tête, ou même l'émotion de certaines manifestations sportives, le regard de Walter Spanghero pendant les hymnes au Tournoi des 5 Nations, mais c'est vrai, même Tata Yoyo pourrait remplacer *La Marseillaise*. Puisque notre Président se pique de solennité, il devrait adopter la *Fanfare pour précéder « La Péri »*, de Paul Dukas. Et installer ses bureaux à Cœur Défense.

Bertrand Burgalat & A.S Dragon + Catastrophe,
vendredi 26 janvier, 19 h 30, I.Boat.

Festival Bordeaux Rock #14,
du mercredi 24 au dimanche 28 janvier.
www.bordeauxrock.com

Les choses qu'on ne peut dire à personne (Tricatel)



IDROBUX, GRAPHISTE - PHOTO : BRUNO CAMPAGNIE - L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ - SACHEZ APPRÉCIER ET CONSOMMER AVEC MODÉRATION

Le 9 février, Eugène aura 30 ans. 1500 projets, au bas mot, menés par une agence fondée par Olivier Demangeat, qui, paradoxalement, en réfute le terme. Belle opportunité pour causer avec cet amoureux de Saint-Michel, esprit libre, inventeur dans l'âme, mû par le goût des autres et une insatiable soif de culture.

ARCHITECTE D'ÉPHÉMÈRE



Évidemment, le lieu du rendez-vous n'est nullement le fruit du hasard. Le marché des Doves, ses 210 associations, son millier d'adhérents. Et son affable président – élu et ré-élu en AG annuelle depuis 10 ans qu'existe l'association la Halle des Doves (« creuset des initiatives du quartier, vitrine de son dynamisme et de sa volonté de développer son ADN ») –, qui, en 2007, rejoint spontanément un groupement, désireux d'inventer un espace original, pour constituer un dossier inscrit au programme du candidat (à sa propre succession) Alain Juppé. Réélu, le maire n'oublie pas ses promesses. Désormais, Ville et associations cogèrent le lieu entièrement réhabilité ; fini l'horrible hangar à vélos de sinistre mémoire. « C'est libre, gratuit, ouvert à tous et on se parle. Voilà. Mon idée du militantisme. On apprend des uns et des autres. »

Ce projet n'aurait pu voir le jour ailleurs qu'ici car, bien que natif du prétendument bourgeois Jardin public, l'homme, engagé, de longue date dans le tissu associatif, habite Saint-Mich' depuis 1977. Tels sont les Demangeat : grands voyageurs, ayant quitté leur fief alsacien pour Les Herbiers, puis la Vendée et enfin la Gironde. Ici, en 1920, son grand-père fait médecine, ouvrant cabinet rue des Menuts et rue Saint-François.

« Je m'y sens bien. Ravi de la qualité de l'espace public comme de l'investissement des gens. On recense 45 nationalités, certaines en grande précarité, mais il y a de la vie en permanence. Les marchés font la soudure avec la fête. Ça parle, ça frictionne, ça gueule, mais c'est tout sauf un mouiroir. » Voilà qui tord le cou à tous les fantasmes entourant le dernier quartier populaire d'une métropole en pleine mue. « 3 bars à vin et on parle de "boboisation". Que faut-il ? Uniquement des kebabs ? Ça s'appelle la mixité. Saint-Michel, c'est 60% de logements sociaux. Donc, la "bulle immobilière" explose dans deux ans. C'est un épiphénomène. Ceux qui parlent de "gentrification" n'ont jamais vécu à 14 dans un taudis insalubre. La pierre est plutôt bien gérée. Il y a une régulation et de la place pour des privés et non des pompes à fric ou des marchands de sommeil. Certes, la pression démographique est réelle, mais

inutile de couler de la silicone dans les serrures des nouveaux commerces ou de monter au rideau parce que Yvonne vend des trousseaux à 10 euros ! Les habitants attendaient de pied ferme la réfection de la place. Saint-Michel bénéficie d'un programme national de requalification des quartiers anciens dégradés et ne deviendra jamais Saint-Pierre. On a parfois la mémoire courte... »

Si la flèche est son repère, il n'y a pas de hasard. Son père, psychanalyste, s'appelle Michel. D'ailleurs, la famille a vraiment son importance : un oncle, légendaire critique cinéma à *Sud Ouest*, une mère signant des mots d'excuses pour qu'il assiste chaque automne à Sigma et les virées parisiennes avec le paternel. On connaît pire, non ?

L'ancien roi du Lego, qui dessinait des plans de maison dès l'âge de 10 ans, ira à l'ENSAP. « On parlait alors d'unité pédagogique d'architecture. Je prenais mon vélo direction Talence. Il y avait quoi, 6 voitures sur le parking. On était 60 en deuxième année, une atmosphère très familiale, entre esprit de maîtres (souvent des anciens des Beaux-Arts) et héritiers de 68. On parlait de sociologie, de la qualité de l'espace à vivre. » Même s'il reconnaît être peu versé en technique, il mène à bien ses études, passe un DESS d'urbanisme

et un certificat d'écologie à la fac de Sciences. « Pour gagner ma croûte, j'étais maquettiste, conducteur de train l'été. Pas de vacances pendant 9 ans. » L'épiphanie, la vraie, se produit en 1981, à la faveur du Festival du film

d'architecture, parachuté au pays de Chaban par décision du ministère de la Culture. « Je rencontre les organisateurs, mais on arrive trop tard à cause du veto de notre directeur, néanmoins on reçoit 5 000 francs de budget pour des actions de médiation. » Dans la ruche des entrepôts Lainé, il bricole, se frotte à l'organisation d'événements. 1984, tout s'emballe : un contrat estival de trois mois pour le festival, Marcel Desvergne le débauche pour l'Université de la communication à Carcans, une mission pour la Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire et à l'attractivité régionale et même la création d'un site minitel pour le Centre Jean Vigo ! En même temps, l'adolescent dirigeait le journal et le club nature de son collège...

Glorieuses années 1980, Macintosh et passage en libéral, première exposition réalisée pour le CAC de Saint-Médard-en-Jalles, « boulots vertigineux, mais on s'amuse et on gagne des sous ». Fin 1987, il faut créer une boîte. « L'époque est aux acronymes, on choisit un prénom, d'autant plus qu'on ne savait pas ce que serait notre activité malgré un carnet de commandes plein pour 1988. » Va pour Eugène ou, en version grecque, *eu/genios*. « Plus tard, j'apprendrai l'existence d'un ancêtre, Eugène Demangeat, architecte à Nantes. »

Mais, au juste, que faites-vous Olivier ? « J'ai renoncé à le savoir. On laisse le champ ouvert. Plus sérieusement, de la conception et de la réalisation d'espaces communicants. Donc un stand pour de l'événementiel, une boutique, un centre d'interprétation, un site paysager, un parcours pédagogique en site industriel, des expositions... soit des espaces racontant des histoires aux associations, aux petites communes, au public, au privé, dans le grand Sud-Ouest. »

Loin de la litanie bureaux/logements/commerces au rez-de-chaussée, qu'il anonne tel un benêt, histoire de bien en souligner l'inanité, loin de la tyrannie contemporaine des logements au détriment de l'habitat, loin de la densification des zones commerciales, loin des nouveaux quartiers nullement attractifs, lui ne construit aucun bâtiment. « Je fais plus d'archi que la majorité de mes confrères. Je conçois sans cesse. » Facétie ? Coquetterie ? « Je sais comment tripler le chiffre d'affaires, mais je suis tout sauf un gérant, je privilégie la qualité de vie. On est raisonnable, jamais en charrette. Passé 17 h, je ne travaille plus. On est très "slow" chez Eugène. » Faut dire que l'homme mène une vie très intense dans son *barrio*, comme prendre le temps de savourer son thé quotidien ou mettre à disposition son atelier, histoire que ses amis puissent y faire la bringue.

Le mot de la fin ? « Que les gens et les choses m'entourant soient le plus possible intelligentes, joviales, belles, sobres et heureuses !!! »

Marc A. Bertin

eugene.fr

ANNONCE
SPÉCIALE

ANNONCE
SPÉCIALE

MIRA

LA CURIEUSE BRASSERIE

ANNONCE
SPÉCIALE

ANNONCE
SPÉCIALE

LES CURIEUSES BIÈRES À L'EAU DE SOURCE DU BASSIN D'ARCACHON ONT ENFIN LEUR LIEU !

LE PUB MIRA EST OUVERT



TOUS LES JOURS

17H → 23H

AU 370 AVENUE VULCAIN,
DANS LA Z.A. DE LA TESTE-DE-BUCH
ENTRE LE LECLERC ET LE DÉCATHLON

CONCERTS & ANIMATIONS

2 À 3 FOIS PAR SEMAINE

LE PUB MIRA : UN CONCEPT UNIQUE QUI RÉUNIT BIÈRE, MUSIQUE MAIS PAS SEULEMENT !

Véritable lieu culturel ouvert 7j/7, la Brasserie Mira propose des animations musicales, des studios de répétition et d'enregistrement, une restauration rapide à base de produits frais, et bien sûr de la bière à l'eau de source locale ! Venez y retrouver des retransmissions sportives sur écran géant, des concerts, du stand-up, des conférences mais aussi des activités pour les enfants le mercredi, et une boutique de 180m2 !



FORMULE DU MIDI
À PARTIR DE **14,90€**
ET TAPAS LE SOIR



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. CONSOMMEZ AVEC MODÉRATION. — WWW.BRASSERIEMIRA.FR

Innover DANS LES AFRIQUES

Les rendez-vous à ne pas manquer !

29.01

Soirée d'ouverture

Cinéma Utopia

18h - Conférence

**Afrique(s) : innovations
sociétales et réinvention
du politique**

par **Felwine Sarr**

20h30 - Ciné-débat

Une révolution africaine

Les dix jours qui ont fait
chuter Blaise Compaoré

30.01

20h30 Rocher de Palmer
Concert

Perrine Fifadji

+ **Ar e la c oy a va**

Du 30.01 au 04.02

Espace Saint Rémi

Exposition **Fusions**



INSTITUT
DES
AFRIQUES

**La semaine des
Afriques**

3^E EDITION

DU 29 JANVIER AU 4 FÉVRIER 2018

**CRÉATIONS - DÉCOUVERTES - ARTS
DÉBATS - CONFÉRENCES**